

Autobiographie, autofiction et « Roman du Je »

suivi de

Comme si de rien n'était

par

Maxime Collins

**Mémoire de maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres**

**Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec**

Janvier 2010

©Maxime Collins, 2010

Résumé

Le premier volet de ce mémoire s'intéressera à l'autofiction et à ses transformations. En partant de l'autobiographie selon Philippe Lejeune, nous étudierons la naissance de l'autofiction, ce néologisme d'abord employé par Serge Doubrovsky, ainsi que l'évolution du concept chez Marie Darrieussecq et Philippe Forest. Nous verrons aussi comment l'autofiction se manifeste du point de vue littéraire, dans *Fils* de Doubrovsky, *Le bébé* de Darrieussecq et *L'Enfant éternel* de Forest. Il sera ainsi possible de voir comment les différentes définitions de l'autofiction se construisent dans les œuvres de ceux qui ont théorisé le concept.

Le deuxième volet est un récit dont chaque chapitre relate le voyage d'un personnage différent. Ces personnages sont liés par un événement douloureux, qu'ils tentent de dépasser en quittant leur ville natale. Les thèmes abordés sont l'exil volontaire et la déception amoureuse, mais il s'agit surtout d'explorer l'importance du voyage comme rite de passage dans la jeunesse.

Abstract

The first part of this thesis will trace the evolution of *autofiction*. It uses Philippe Lejeune's concept of autobiography to analyse the inception of autofiction, a neologism first introduced by Serge Doubrovsky. *Autofiction* will then be discussed with specific references to Marie Darrieussecq's and Philippe Forest's theorization. We will also observe how it manifests itself in these authors' literary works: Doubrovsky's *Fils*, Darrieussecq's *Le bébé* and Forest's *L'Enfant éternel*. This approach will allow us to explore the way in which various definitions of *autofiction* are revealed both by these authors' literary work and by their theorization.

The second part is a story in which each chapter is devoted to a different character's travels. These characters are bound together by a painful event which they are trying to deal with by leaving their hometown. The themes addressed are voluntary exile, love, deception and disappointment, with a focus on the importance of travelling as a rite of passage for youths.

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Catherine Leclerc, directrice de ce mémoire, pour sa patience, son calme et sa disponibilité, ainsi que pour l'attention particulière qu'elle a toujours su accorder à mon sujet de mémoire. Je tiens aussi à remercier Guillaume Latzko-Toth, qui révise mes écrits depuis bientôt dix ans : ses commentaires ont toujours été très justes et pertinents. Merci également à Jean-Paul Roger, qui a fait un travail de révision méticuleux et qui m'a donné une vision honnête de mon texte : « c'est triste, mais efficace ! ».

De même, je ne peux passer sous silence ceux qui m'ont inspiré dans mon écriture. Pour leur soutien, mais surtout pour m'avoir permis d'entrer dans leur vie, merci à Annie Primeau, Simon Bernier et François Mainville. Enfin, j'aimerais remercier mes parents, qui m'ont transmis leur curiosité, leur plaisir de vivre ainsi que quelques moyens financiers pour réussir à arriver au terme de cette aventure.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	p. II
Abstract.....	p. III
Remerciements.....	p. IV
Table des matières.....	p. V

Volet critique : *Autobiographie, autofiction et « Roman du Je »*

1. Introduction.....	p. 01
2. L'Autobiographie.....	p. 02
2.1 <i>Définition</i>	p. 02
2.2 <i>Les pactes</i>	p. 03
2.3 <i>Vérité et sincérité dans l'autobiographie</i>	p. 04
3. L'Autofiction.....	p. 06
3.1 <i>Naissance du néologisme (Fils de Serge Doubrovsky)</i>	p. 06
3.2 <i>L'Autofiction, un genre pas sérieux ? (Le bébé de Marie Darrieussecq)</i>	p. 11
4. Le « Roman du Je » de Philippe Forest.....	p. 16
4.1 <i>Une nouvelle approche de l'autofiction</i>	p. 16
4.2 <i>Doubler la fiction</i>	p. 17
4.3 <i>L'impossible « expérience » du réel</i>	p. 19
4.4 <i>L'écriture de l'Autre (L'Enfant éternel de Philippe Forest)</i>	p. 21
4.5 <i>D'autres exemples</i>	p. 24
5. Conclusion.....	p. 24
Bibliographie.....	p. 28

Volet création : *Comme si de rien n'était*

Benjamin.....	p. 32
Philippe.....	p. 50
Dana.....	p. 71
Éric.....	p. 86
La réunion.....	p. 105

Volet critique :

Autobiographie, autofiction et « Roman du Je »

1. Introduction

Lorsque des lecteurs s'intéressent à la question du roman et de l'autobiographie, ils croient parfois pouvoir classer ces genres dans deux catégories distinctes. Or, le roman et l'autobiographie ne sont pas si éloignés l'un de l'autre. Au contraire, ils entretiennent tous deux des rapports avec l'imaginaire, la vérité et la subjectivité, peu importe la forme dans laquelle ils se présentent. D'ailleurs, durant les dernières décennies, on a vu éclore un genre hybride empruntant autant au vécu qu'au fictif, comme si tout à coup il était possible d'amalgamer des éléments de deux univers qu'on avait crus auparavant incompatibles. Baptisé du néologisme d'« autofiction » par Serge Doubrovsky sur la quatrième de couverture de son livre *Fils*, en 1977, ce genre hybride a donné lieu à plusieurs débats chez les théoriciens.

La partie critique de ce mémoire se propose d'étudier la naissance de l'autofiction en s'intéressant d'abord aux grandes lignes de l'autobiographie. Nous observerons ensuite la première définition de l'autofiction par Doubrovsky, puis une définition plus récente proposée par Marie Darrieussecq. Cela nous amènera à nous questionner sur les nouvelles formes de l'autofiction, et notamment sur la transformation du genre avec la proposition du « Roman du Je » de Philippe Forest. En parallèle aux théories, nous regarderons comment le concept de l'autofiction se construit dans l'écriture littéraire. Pour ce faire, nous étudierons trois œuvres, soient *Fils* de Doubrovsky, *Le Bébé* de Darrieussecq et *L'Enfant éternel* de Forest. Il sera ainsi possible de dégager les similitudes et les différences entre les formes d'autofiction existantes et les pratiques qui leur sont associées, et ce, afin de comprendre l'évolution du « genre ».

2. L'autobiographie

2.1 Définition

Encore aujourd'hui, l'autobiographie reste la forme la plus connue de l'écriture de soi. Le mot a fait son apparition à la fin du XVIII^e siècle : *Autobiographen* dans sa forme germanique en 1779, et *Autobiography* dans sa forme anglaise en 1809. Du côté de la France, le mot est tardivement inclus dans le vocabulaire dans la première moitié du XIX^e siècle. Il sert à désigner le récit qu'une personne fait de sa propre vie. Ce sont les *Confessions* posthumes de Rousseau, publiées entre 1782 et 1789, qui seraient le modèle « pur » de l'autobiographie. À cette époque, le genre se cherchait encore, et il faudra un demi-siècle avant de voir apparaître les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand en 1841. Ensuite, qu'il soit masqué ou avoué, le genre autobiographique connaît un essor phénoménal. Après le succès de Sartre avec *Les Mots*, divers titres se retrouvent sous la bannière de l'autobiographie, notamment *La Force de l'âge* et *La Force des choses* de Simone de Beauvoir, *Moi je* de Claude Roy ou encore *L'Âge d'homme* de Michel Leiris. Même les écrivains du Nouveau Roman, qui ont dénoncé le mythe de l'auteur et de la narration d'aventure, s'intéresseront au genre. En 1984, Alain Robbe-Grillet, celui qui a ébranlé la communauté littéraire avec son manifeste *Pour un nouveau roman*, publie *Le Miroir qui revient*, un ouvrage ouvertement autobiographique d'où est tirée la célèbre phrase : « Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi¹. »

Dès 1975, le théoricien Philippe Lejeune donne une définition générique de l'autobiographie : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité². » Le mot « rétrospectif » est important, car l'autobiographie s'écrit généralement à un âge avancé de la vie, dans la mesure où il y a un désir de

¹ A. Robbe-Grillet, *Le Miroir qui revient*, p. 10.

² P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, p. 14.

remémoration et de justification. C'est pourquoi la relation se fait au passé, car il s'agit de faits révolus que l'auteur tente de relater avec précision afin de leur donner une signification globale.

Lejeune affirme que pour qu'il y ait autobiographie, il faut qu'il y ait identité de « *l'auteur*, du *narrateur* et du *personnage*³ ». Selon lui, cette identité se marque le plus souvent par l'utilisation de la première personne, mais Lejeune accepte aussi la possibilité qu'il y ait identité du narrateur et du personnage principal sans que la première personne soit employée. Il faut donc situer l'autobiographie par rapport au nom propre. Lejeune explique que chaque énonciation inscrite dans un texte autobiographique est prise en charge par une personne qui place son nom sur la couverture d'un livre :

C'est dans ce nom que se résume toute l'existence de ce qu'on appelle *l'auteur* : seule marque dans le texte d'un indubitable hors-texte, renvoyant à une personne réelle, qui demande ainsi qu'on lui attribue, en dernier ressort, la responsabilité de l'énonciation de tout le texte écrit. Dans beaucoup de cas, la présence de l'auteur dans le texte se réduit à ce seul nom. Mais la place assignée à ce nom est capitale : elle est liée, par une convention sociale, à l'engagement de responsabilité d'une *personne réelle*. J'entends par ces mots, qui figurent plus haut dans ma définition de l'autobiographie, une personne dont l'existence est attestée par l'état civil et vérifiable.⁴

Ainsi, l'auteur est la personne qui écrit et qui publie, à cheval sur le texte et le hors-texte. Il agit à la fois comme personne réelle et comme producteur d'un discours. Lejeune fait également une distinction entre autobiographie et « roman autobiographique ». Dans ce dernier cas, le nom du personnage qui se raconte n'est pas le même que celui de l'auteur.

2.2 Les pactes

Selon Lejeune, ce qui définit clairement l'autobiographie est un contrat d'identité scellé par un nom propre. Cette identité du nom entre auteur, narrateur et personnage peut être établie de deux façons. D'abord implicitement, ce qui veut dire que le contrat d'identité s'inscrit dans le paratexte, par exemple dans le titre du livre

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 22-23.

(*Histoire de ma vie* de George Sand, *Moi je* de Claude Roy), dans la préface (*Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand), dans le préambule (*Confessions* de Jean-Jacques Rousseau), dans l'avertissement ou dans l'épilogue (*Souvenirs pieux* de Marguerite Yourcenar). Le contrat d'identité peut aussi apparaître directement dans le texte, d'une manière patente. Cela prouve que l'auteur assume l'identité avouée et les conséquences qui peuvent en découler, comme dans *Les Mots* de Sartre ou dans *Tu moi* de Philippe Lançon.

Que le contrat d'identité soit dans le paratexte ou dans le texte lui-même, dès qu'il y a identité des trois instances : auteur, narrateur et personnage, nous assistons à ce que Lejeune appelle le « pacte autobiographique », c'est-à-dire un contrat de lecture passé entre l'autobiographe et son lecteur. À ce pacte s'ajoute l'engagement de l'auteur à raconter sa vie dans un esprit de vérité. Il s'agit du « pacte référentiel », qui consiste en une entente envers le lecteur, un peu comme si l'auteur était devant un tribunal où il jurait de dire toute la vérité, rien que la vérité. Évidemment, ce « serment » n'est jamais annoncé aussi directement, mais il faut que l'auteur fasse preuve d'honnêteté, s'exprimant avec des phrases qui pourraient ressembler à « je vais dire la vérité telle qu'elle m'apparaît » ou « je vais dire la vérité dans la mesure où je peux la connaître, en essayant d'éviter les oublis, les erreurs ou les déformations ».

À défaut d'une identité nominale de l'auteur, du narrateur et du personnage, l'écrivain fait un « pacte romanesque », par exemple en donnant à son héros un nom différent du sien ou en mettant le sous-titre « roman » sur la couverture de son livre.

2.3 Vérité et sincérité dans l'autobiographie

Parler de « pacte autobiographique » n'est pas suffisant pour comprendre l'essence d'une œuvre. Voilà pourquoi il est important de définir ce que l'on entend par la « vérité » dans l'autobiographie. D'abord, tout acte d'écriture est créateur, même lorsqu'il fait appel à la mémoire. Ainsi, même l'autobiographe qui voudrait être le plus

soucieux envers la vérité finirait par se corrompre dans l'imaginaire, car la mémoire a tendance à oublier ou à modifier ce qu'elle enregistre :

La rédaction et la structuration de l'histoire se font dans un temps postérieur à celui de l'événement décrit, ce qui entraîne un décalage susceptible de transformer la réalité vécue. Le récit de ce que l'on a été passe obligatoirement par la réécriture adulte qui modifie la matière originelle. D'autre part, la théorie freudienne du souvenir-écran, selon laquelle la mémoire enregistre ce qui est « indifférent » plutôt que ce qui est « significatif », hypothèque la vérité autobiographique puisqu'elle donne aux littératures personnelles statut de fiction inévitable.⁵

Pourtant, l'autobiographie produit des informations vraies, c'est-à-dire des informations auxquelles elle croit. On pourrait donc dire que malgré le désir de communiquer la vérité sur soi, cette vérité doit toujours être entendue au sens subjectif du terme, car elle contient souvent des failles telles que le défaut de mémoire, l'autocensure ou l'embellissement. Il vaudrait mieux parler d'une « force de vérité », qui, elle, serait illocutoire. Thomas Clerc, dans *Les Écrits personnels*, explique très bien ce concept :

L'auteur se place dans une position de détenteur d'un savoir qu'il est par la force des choses seul à connaître, mais qu'il se sent tenu de délivrer à ses contemporains. Dans ce cas, la vérité discursive comporte un effet que l'on appelle illocutoire. Est illocutoire un acte de parole tendant à réaliser l'action dénommée : l'autobiographie, en promettant de dire le vrai, réalise dans son récit l'acte de promettre.⁶

En s'engageant de manière très forte, l'auteur emporte l'assentiment du lecteur. La vérité ne serait alors qu'une impression. Elle ne pourrait se comprendre et se communiquer qu'avec l'activation de la lecture, donc en termes d'effets de lecture, effets qui seraient déjà construits et recherchés par l'auteur. En organisant son récit et en utilisant la première personne, l'écrivain crée une forte illusion référentielle qui est souvent à la base du plaisir de lire. Le « dire-vrai » et la vérité ne seraient donc que des leurre dans l'autobiographie. Voilà pourquoi il vaut mieux parler de sincérité et d'authenticité, car c'est ce qui nous aidera à comprendre la distance qui sépare la définition de l'autobiographie de celle de l'autofiction.

⁵ M. Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, p. 39.

⁶ T. Clerc, *Les Écrits personnels*, p. 48-49.

3. L'autofiction

3.1 *Naissance du néologisme (Fils de Serge Doubrovsky)*

Le *Pacte autobiographique* est un livre écrit en 1975, le deuxième volume d'une longue série de recherches sur les écritures du « Je ». Lejeune continuera sans relâche à étudier l'autobiographie et à affiner ses définitions. D'ailleurs, à cette époque, le théoricien se demande déjà si le héros d'un roman déclaré comme tel peut avoir le même nom que l'auteur. Il écrit :

Rien n'empêcherait la chose d'exister, et c'est peut-être une contradiction interne dont on pourrait tirer des effets intéressants. Mais, dans la pratique, aucun exemple ne se présente à l'esprit d'une telle recherche.⁷

C'est en lisant les études de Lejeune qu'un écrivain et chercheur nommé Serge Doubrovsky s'aperçoit que son livre *Fils* répond parfaitement aux questionnements du théoricien. Il explique :

J'ai inscrit « roman » en sous-titre sur la couverture, fondant ainsi un pacte romanesque par attestation de fictivité, simplement parce que je m'y suis trouvé contraint, malgré l'insistance inlassable de la référence historique et personnelle. [...] Non seulement auteur et personnage ont la même identité, mais le narrateur également : en bonne et scrupuleuse autobiographie, tous les faits et gestes du récit sont littéralement tirés de ma propre vie ; lieux et dates ont été maniaquement vérifiés.⁸

Cette « contradiction interne » soulevée par Lejeune, Doubrovsky la baptise « autofiction ». Son projet d'écriture, *Fils*, met de l'avant une « aventure du langage » qui est associée à l'invention du néologisme. On peut ainsi lire sur la quatrième de couverture de *Fils* :

Autobiographie ? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, du traditionnel ou nouveau.⁹

Si l'on s'attarde à l'élément central de cette définition (« fiction d'événements et de faits strictement réels »), il y a un non-sens absolu. En principe, les mots « fiction » et « faits réels » s'excluent mutuellement. Le dictionnaire *Robert* les oppose en proposant

⁷ P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, p. 31.

⁸ S. Doubrovsky, « Autobiographie/vérité/psychanalyse », p. 89.

⁹ *Id.*, *Fils*, 469 p.

« réalité, vérité » pour « faits réels » comme antonymes du mot « fiction ». Pour Philippe Gasparini, l'apparition du concept d'autofiction doit être replacée dans un contexte de déni généralisé :

Plus il se publiait de textes autobiographiques, plus les auteurs, les éditeurs et les prescripteurs de lecture insistaient pour qu'on les reçût comme des romans. [...] Quand un mot est tabou, les usagers de la langue ont différentes solutions pour nommer ce qu'il désigne : utiliser un autre mot dont ils détournent le sens, importer un équivalent étranger, forger un nouveau mot, élaborer une périphrase. « Autofiction » relève des trois premiers procédés.¹⁰

En effet, de parenté anglo-américaine, le néologisme « autofiction » se substitue, par antiphrase, au mot « autobiographie ». Ainsi, Doubrovsky tente de reprendre les clichés de l'incipit autobiographique afin de mieux les dépasser. Il annonce une « aventure du langage » construite grâce à toutes sortes de mises en scène et de procédés d'écriture qui brouillent les marques et les repères pour démontrer l'incapacité d'encadrer sa propre image. L'auteur se lance dans une aventure aux antipodes de celle de Sartre, qui avait écrit *Les Mots* dans un but thérapeutique visant les complexes de l'écrivain. Pour Doubrovsky, il s'agit plutôt d'un désir de réhabilitation, car il affirme vouloir « échanger sa vie ratée au profit d'une réussite littéraire¹¹ ». Mais on se rend vite compte que cette humilité est une tactique pour déployer une autothéorisation de ses pratiques. Doubrovsky invente ses propres codes, son propre langage et ses propres théories. *Fils* raconte une journée dans la vie d'un homme qui sort de chez lui pour aller parler de ses rêves chez son psychanalyste. Après la séance, l'homme médite sur le décès de sa mère en se rendant à pied à l'Université de New York où il doit préparer son cours sur Racine, qu'il donnera en soirée. À travers ce récit, il s'agit pour Doubrovsky de se servir de la psychanalyse pour développer un texte contemporain qui joue avec la superposition de l'entendu, du malentendu, de la bévue, du mal dit et du dédit.

Dans *Fils*, on remarque tout de suite un morcellement syntaxique plutôt déroutant : redites, dislocations, changements brusques de construction grammaticale,

¹⁰ P. Gasparini, *Autofiction : une aventure du langage*, p. 18.

¹¹ S. Doubrovsky, *Fils*, 469 p.

utilisation de l'italique et des majuscules. Les mots, souvent isolés ou en petits groupes, sont hachés de points et de virgules, comme dans ce passage sur Racine :

Modèle de clarté française, le plus français des auteurs. C'est le moins universel. Pas exportable. Doit se consommer sur place. Comme certains vins de pays, certains fromages. Excellent, mais voyage mal. Ne sort pas de l'Hexagone. Racine, exigu. Arrêté à la frontière. Injouable ailleurs. Illisible. Pas comme Molière. Rabelais, Proust, en vingt idiomes. Racine pas. Se traduit pas. Frêle survie. Tient à un fil.¹²

Doubrovsky abuse de la ponctuation, mais le contraire est tout aussi vrai. Il y a certains passages où le lecteur fait face à une absence totale de ponctuation et à l'apparition de blancs typographiques dans le texte :

quatre chatons en une portée deux tigrés un noiraud un grisâtre accouplement d'infortune au-delà des murs du voisin moment mal choisi la mère les lisse les lèche quatre serrés pelotonnés sur le bout de tapis rouge dans la cuisine toujours froide toujours humide¹³

On constate que le paragraphe ne commence pas par une majuscule. De plus, les phrases sont inachevées et de larges espaces remplacent la ponctuation. Ces techniques permettent de transposer la pensée en un acte littéraire inspiré de la théorie psychanalytique. Doubrovsky cherche à s'approcher de quelque chose d'indicible, soit le récit de l'inconscient. En renonçant à une « belle » forme du style, l'écriture accède plus facilement au réel : « Là où le beau style était appauvrissement du sens de l'existence, l'écriture associative apparaît au contraire comme une ressource infiniment riche de significations vitales¹⁴. » Doubrovsky va d'ailleurs utiliser l'écriture associative lorsqu'il raconte ses rêves et ses souvenirs. Le meurtre imaginaire dans l'incipit de *Fils* a été créé à partir de souvenirs où le père de Serge était allé noyer une portée de chatons. Ces images de chatons tués sont omniprésentes dans les premières pages du livre. Il faut du temps avant que le lecteur commence à comprendre qu'un homme tente de se réveiller difficilement, parce qu'il a avalé trop de barbituriques la veille. Le rêve est donc un élément important dans *Fils*. Il permet à l'auteur de mieux comprendre ses contradictions, tout en s'approchant de ce qui lui semble inexprimable. En mélangeant

¹² *Ibid.*, p. 69.

¹³ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴ J. Laurent, *L'Autofiction*,

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autofiction>, consulté le 17/12/2009.

souvenirs, rêves et psychanalyse, Doubrovsky dresse les bases de l'autofiction. Ces bases sont complétées par la présentation d'un texte nonponctué ou surponctué, « organisé » dans une chronologie fragmentée, avec ellipses et jeux de mots.

Dans *Fils*, le nom propre est capital. Doubrovsky se positionne souvent pour défendre le sien, car il n'aime pas qu'on le déforme. Pour lui, c'est un manque de respect :

Mes lettres à moi. Je n'ai pas un nom français. D'accord. Pas une raison pour m'esquinter, me mutiler. Il n'y a qu'à lire. Pas difficile. Zingibéracé, scramasaxe. Des mots français. Il n'y a qu'à vérifier l'orthographe. Un petit effort. Pour moi, pareil. Demande pas trop. DOUBROVSKY. Que dix lettres. Prière respecter.¹⁵

Les prénoms Julien et Serge font aussi leur apparition dans le texte. Ils représentent une dualité emblématique, un dédoublement de Doubrovsky, à la fois critique et romancier, vivant parfois à Paris et parfois à New York. On lit dans *Fils* que la mère appelle le narrateur Julien alors que le père impose Serge. La psychanalyse n'est donc pas très loin, le complexe d'Œdipe se jouant dans la différence entre ces deux prénoms. Ici, le nom propre n'est plus un critère significatif de l'autobiographie, car son utilisation devient multiple : les prénoms Julien et Serge côtoient les initiales J.D.S. et le nom Doubrovsky. Pourtant, ils se réfèrent tous au même énonciateur. De plus, Doubrovsky considère qu'en donnant son nom au héros d'une « fiction », il en fait un nom à la fois réel et fictif. Le texte serait donc, logiquement, à la fois autobiographique et romanesque : « Si l'on délaisse le discours chronologico-logique au profit d'une divagation poétique, d'un verbe vadrouilleur, où les mots ont préséance sur les choses, on bascule automatiquement hors narration réaliste dans l'univers de la fiction¹⁶. » C'est en raison de cette « divagation poétique » du langage que le récit *Fils* se place sous la bannière de la fiction et se distingue donc des autobiographies ordinaires, qui, elles, seraient chronologiques et explicatives.

Nous sommes en droit de nous demander si ces explications sont assez cohérentes pour soutenir la définition d'un nouveau genre. Il arrive souvent, en effet,

¹⁵ S. Doubrovsky, *Fils*, p. 68.

¹⁶ S. Doubrovsky, « Autobiographie/vérité/psychanalyse », p. 69.

que Doubrovsky se contredise en fournissant deux définitions opposées de son travail de création. Lorsqu'il n'y avait que le livre *Fils* à commenter, cela ne posait point de problème, mais avec les années, d'autres œuvres se sont rangées derrière ce premier livre. Si l'on regarde la quatrième de couverture de son roman *Un Amour de soi*, l'auteur écrit :

Faute d'avoir pu se maîtriser, il entend du moins, à la différence de Swann, s'écrire. Ce règlement de comptes exacerbé avec soi-même refusera donc les alibis du romanesque. Seule, en effet, une « autofiction » assume réellement le vif, le fardeau des vérités pénibles que l'on supporte uniquement dans l'abstrait ; ou sur le dos des autres.¹⁷

On peut constater que le discours sur l'autofiction a changé. Alors que, dans *Fils*, l'auteur déclarait « Non ! » à l'autobiographie, ici, il rejette les « alibis du romanesque » et assume « le fardeau des vérités pénibles ». Dans *Moi aussi*, publié en 1986, Lejeune reconnaissait l'apport de Doubrovsky et de son autofiction : « Il s'est employé à remplir l'une des deux cases vides, en combinant le pacte romanesque et l'emploi de son propre nom¹⁸. » Or, quelques années plus tard, Lejeune commence à observer plusieurs lacunes dans les théories de Doubrovsky. D'abord, en revendiquant le sous-titre « roman », mais en nommant son texte « autofiction », l'auteur de *Fils* refuse l'autobiographie comme genre spécifiquement référentiel et ne veut pas avoir de comptes à rendre au réel. Ensuite, en utilisant le monologue intérieur, Doubrovsky inscrit dans son texte une « situation d'énonciation parfaitement fictive¹⁹ ». Enfin, puisqu'il concentre l'action de *Fils* sur quelques heures (une journée), l'écrivain sacrifie la « perspective rétrospective sur l'autel de l'actualisation dramatique²⁰ ».

Pour résumer, le problème avec le concept de l'autofiction de Doubrovsky est que son auteur cherche dans un premier temps à définir l'autofiction pour promouvoir son œuvre littéraire. C'est surtout en raison de la curiosité populaire pour son néologisme que l'écrivain essaiera d'approfondir sa théorie.

¹⁷ *Id.*, *Un Amour de soi*, 380 p.

¹⁸ P. Lejeune, *Moi aussi*, p. 24.

¹⁹ P. Lejeune, « Peut-on innover en autobiographie ? » p. 85.

²⁰ *Ibid.*, p. 90.

On peut alors souligner que Doubrovsky a inventé un néologisme digne d'intérêt, qui a suscité beaucoup de passions chez les théoriciens, mais dont la fonction n'a pas été définie exhaustivement. Le concept d'autofiction a donc été repris par plusieurs chercheurs qui ont tenté de lui trouver une définition opératoire, souhaitant à la fois ralentir et contenir la dérive sémantique du mot.

3.2 *L'autofiction, un genre pas sérieux ? (Le bébé de Marie Darrieussecq)*

En seulement dix ans, le néologisme de Doubrovsky a connu une extension sémantique très importante. D'abord, en 1984, dans *Fiction romanesque et autobiographie*, Jacques Lecarme déclare que l'autofiction n'est pas un concept nouveau puisque plusieurs écrivains, tels Céline, Malraux, Modiano, Barthes, Gary ou Sollers l'ont pratiqué. Ainsi, pour Lecarme, la définition de l'autofiction englobe tous les écrivains qui exercent une forme d'écriture située, à divers degrés, entre l'autobiographie déclarée et la fiction.

Ensuite, en 1991, Gérard Genette répond directement aux études sur l'autofiction de Lejeune (1975) et de Doubrovsky (1977), surtout parce qu'il dirige la thèse de Vincent Colonna (1989), qui travaille sur ce sujet. Colonna considère que le néologisme « autofiction », tel que le conçoit Doubrovsky, n'atteint pas sa pleine signification et n'est qu'une pâle copie de la définition du roman autobiographique. Pour Colonna²¹, l'autofiction ne doit pas laisser entendre qu'elle est une confession, elle doit être l'antithèse du roman personnel. Cela écarterait donc tous les textes ayant des références autobiographiques. Genette reprend cette idée, mais sa définition est encore plus « dure » que celle de son étudiant. Il explique que l'auteur doit raconter une histoire dont il est le héros et qu'il n'a jamais vécue :

Je parle ici des *vraies* autofictions – dont le contenu narratif est, si j'ose dire, authentiquement fictionnel, comme (je suppose) celui de *La Divine Comédie* – et non des fausses autofictions, qui ne sont « fictions » que pour la douane : autrement dit, autobiographies honteuses.²²

²¹ V. Colonna, *L'Autofiction. Essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, 368 p.

²² G. Genette, *Fiction et Diction*, p. 86-87.

Alors que certains reprochent à l'autofiction, telle que pratiquée par Doubrovsky, d'être trop fictive, Genette prend la position inverse, déclarant qu'elle n'est pas assez fictive. Il traite de « menteurs » les auteurs qui appliquent le terme d'autofiction à des textes possédant des éléments autobiographiques :

Comme il est pratiqué aujourd'hui, le « genre » de l'autofiction répond presque fidèlement, sinon dignement, à la définition large, et délibérément déconcertante, qu'en donnait Serge Doubrovsky, inventeur du terme et pratiquant de la chose telle du moins que définie par lui [...]. Les définitions sont libres et l'usage est roi, mais il me semble toujours que cette définition large, désormais reçue, est trop floue pour ne pas s'appliquer aussi bien à toute autobiographie, récit de soi toujours plus ou moins teinté, voire nourri, volontairement ou non, de fiction de soi.²³

En 1993, dans « L'autofiction, un mauvais genre ? », Jacques Lecarme revient sur le sujet en résumant très bien la position de Genette. Pour ce dernier, la seule autofiction tolérable correspond à « l'un des plus anciens procédés de la fiction, qui consiste, par une métalepse très coutumière, à feindre l'entrée de l'auteur dans sa fiction. Il y figure nominalement sans qu'elle cesse pour autant d'être fictive²⁴. »

Ainsi, Genette n'est pas du tout persuadé de la spécificité du « genre » de l'autofiction. Il déclare même que le mot, suivant la définition de Doubrovsky, pourrait être appelé à désigner n'importe quel texte à la première personne dont la *référentialité* pourrait être mise en doute, que ce soit par l'auteur lui-même ou par le lecteur. Dans son article « L'Autofiction, un genre pas sérieux », publié en 1996 dans la revue *Poétique*, Marie Darrieussecq répond à Genette, car elle n'est pas d'accord avec la poétique d'exclusion qu'il défend :

Le choix de la fiction n'est pas gratuit : pour faire sa place « à coup sûr » dans le champ littéraire, en toute rigueur générique aristotélicienne, l'autobiographie n'a pour solution que l'autofiction. Puisque l'autobiographie est trop sujette à caution et à condition, et puisque l'autofiction est littérature, faisons entrer l'autobiographie dans le champ de la fiction : coup de force « ontologique » qui assure *par essence* une place à mon livre dans la littérature. *Aristoteles dixit*.²⁵

Elle explique ainsi qu'il n'y a pas d'écriture « honteuse » de la part des auteurs d'autofiction, mais bien des écritures déguisées, clandestines et résistantes. Pour faire

²³ *Ibid.*, p. 136

²⁴ J. Lecarme, « L'autofiction, un mauvais genre ? », p. 230.

²⁵ M. Darrieussecq, « L'autofiction, un genre pas sérieux », p. 372-373.

entrer une autobiographie dans le champ littéraire, il n'y a pas d'autres choix que de feindre la fiction. Mais pour Darrieussecq, la spécificité de l'autofiction ne s'arrête pas à cette stratégie de faux-semblant. Au contraire, l'autofiction se distingue de l'autobiographie en assumant son « impossible *sincérité* ou objectivité » et en intégrant « une part de brouillage et de fiction due en particulier à l'inconscient²⁶ ». Par conséquent, dans ce débat qui, de l'extérieur, peut sembler puéril ou mesquin, la définition de l'autofiction de Darrieussecq nous paraît la plus nuancée :

L'autofiction met en cause la pratique « naïve » de l'autobiographie, en avertissant que l'écriture factuelle à la première personne ne saurait se garder de la fiction, ne saurait se garder de ce fameux *roman* que convoque le paratexte. L'autofiction, en se situant entre deux pratiques d'écriture à la fois pragmatiquement contraires et syntaxiquement indiscernables, met en cause toute une pratique de la lecture, repose la question de la présence de l'auteur dans le livre, réinvente les protocoles nominal et modal, et se situe en ce sens au carrefour des écritures et des approches littéraires.²⁷

Pour Darrieussecq, l'autofiction se distingue de l'autobiographie parce qu'elle affiche son caractère fictionnel. Il y aurait deux raisons qui pousseraient un auteur à faire ce « choix ». D'abord, pour tenter de dissimuler le caractère autobiographique du texte, par mesure de protection personnelle, mais aussi pour assurer au livre une place sur le marché littéraire, marché qui est monopolisé par le roman. Ensuite, l'écrivain peut se tourner vers l'autofiction parce qu'il accepte le fait que la mémoire n'est pas toujours transparente. Il assume donc sa part de responsabilité en face des lecteurs qui s'attendent à la vérité ; oui, il y aura une part d'oubli, de brouillage, de déformations, etc.

Darrieussecq insiste également sur le fait que l'autofiction n'est pas toujours une stratégie de marketing ou une sorte de roman destiné à « passer » de la vraie vie en catimini. Il s'agit plutôt d'une entreprise, parfois destructrice ou risquée, qui renverse le geste autobiographique en perturbant à la fois l'identité de l'auteur et sa réalité. Elle s'explique en affinant sa définition de l'autofiction :

²⁶ *Ibid.*, p. 377.

²⁷ *Ibid.*, p. 376.

Je dirais que l'autofiction est un récit à la première personne se donnant pour fictif (souvent, on trouvera la mention *roman* sur la couverture), mais où l'auteur apparaît homodiégétiquement sous son propre nom, et où la vraisemblance est un enjeu maintenu par de multiples "effets de vie" – contrairement à l'autofiction telle que l'entend Colonna.²⁸

Darrieussecq reproche à Colonna, et par le fait même à Genette, de privilégier des effets d'in vraisemblances qui visent à faire comprendre que la vie de l'écrivain ainsi écrite est fictive. Elle propose le contraire, en expliquant que les « effets de vie » dont elle parle sont des « effets de réel » qui tendent à faire croire au lecteur que c'est bien le récit de la vie de l'auteur qu'il est en train de lire.

Darrieussecq est d'abord romancière, mais elle a expérimenté l'autofiction dans *Le Bébé*, livre racontant quelques mois de la vie d'une mère qui s'occupe de son nouveau-né. L'histoire aborde plusieurs thèmes, dont l'amour, la culpabilité, le rôle de la mère, la fonction du père et l'incapacité à définir le bébé. Écrit comme un recueil de sensations, d'impressions et de réflexions, le récit est fragmenté et contient très peu d'indicateurs de temps, autres que les quatre saisons qui forment les deux grands chapitres du livre. On se retrouve alors devant un texte aux allures discontinues, à l'image des pauses que doit prendre l'écrivain pour s'occuper du bébé. Comme chez Doubrovsky, mais dans un style différent, l'écriture va droit au but, la narratrice déclarant :

Je ne peux pas mieux dire par la fiction : j'ai le bébé constamment sous les yeux. Faisceau de données. Verbes. Descriptions. Densité. Inadéquation de certains synonymes, de certaines images. Il me serait désagréable d'enrubanner mon fils de phrases superflues. *Une écriture structurée par sa propre contrainte*, les poncifs trouvent leur écho, les appels du bébé découpent ces pages, d'astérisque en astérisque.²⁹

Avec sa plume, Darrieussecq espère toucher ce qui lui semble inexprimable : « Dire le non-dit : l'écriture est ce projet. À mi-distance entre dire et ne pas dire, il y a le cliché, qui énonce, malgré l'usure, une part de réalité³⁰. » Un autre exemple de la présence de l'indicible survient lorsque la narratrice raconte avoir donné naissance à un bébé prématuré : « On m'a rapporté une couveuse. Au centre de la couveuse il y avait des

²⁸ *Ibid.*, p. 369-370.

²⁹ *Id.*, *Le Bébé*, p. 34.

³⁰ *Ibid.*, p. 16.

yeux noirs, tout en iris, qui me fixaient. Je trouve ici, au creux du plexus, la limite de ce que j'ai à écrire sur le bébé³¹. »

L'autofiction dans laquelle Darrieussecq se met en scène renferme beaucoup de commentaires sur sa propre création. Chez Doubrovsky, ces commentaires étaient surtout apparents dans les deux cents pages se rapportant à sa séance chez son psychanalyste. Ici, Darrieussecq établit souvent un rapport entre son écriture et le bébé :

J'écris pour définir, pour décrire des ensembles, pour mettre à jour les liens : c'est mathématique. J'écris pour renouveler la langue, pour fourbir les mots comme on frotte du cuivre – *le bébé, la mère* : entendre un son plus clair.³²

Plus loin, l'auteure nous apprend aussi que l'écriture a été très difficile lors des premières semaines suivant la naissance du bébé. Le travail effectué sur un livre avant l'accouchement n'amenait plus de désir, il était hors sujet, parce qu'il ne trouvait plus la même place dans sa vie. Pourtant, Darrieussecq confie que ce n'est pas la naissance du bébé qui déclenche l'écriture des pages que le lecteur tient dans ses mains. Ce sont les autres livres, et les questions qu'ils posent, qui lui donnent l'envie d'écrire. Tout au long de son récit, Darrieussecq ne cesse de faire des références à Joyce, à Tolstoï et à Rilke. Elle s'intéresse aussi à la place des bébés dans les écrits de certains écrivains comme Nathalie Sarraute, Virginia Woolf ou encore Marguerite Duras. Ces références rappellent la technique de Doubrovsky, mais l'usage est différent. Alors que Doubrovsky convoquait Racine dans son livre *Fils* afin de s'auto-analyser, Darrieussecq, elle, se questionne plutôt sur l'absence du bébé dans la littérature. On remarque donc que ces deux auteurs recherchent la présence des autres écrivains, mais du côté de Doubrovsky, c'est pour mieux entrer en introspection, alors que chez Darrieussecq, c'est surtout pour faire avancer son questionnement sur un sujet qui l'interpelle.

Enfin, dans le livre *Le Bébé*, l'utilisation du pronom « Je » partage le récit avec le « Il » du bébé et le « Il » du père du bébé. Aucun prénom n'est donné, ce qui laisse planer le doute quant au caractère autobiographique du texte. Or, l'écriture de

³¹ *Ibid.*, p. 115.

³² *Ibid.*, p. 44.

Darrieussecq ne se contente pas de ce premier niveau et l'auteure précise : « L'autre livre affleure, l'envers sombre de ce livre, sur les lieux mêmes de nos vies. La fiction, pour dire la totalité³³. » Il s'agit en plein de ce que Darrieussecq expliquait dans son article de la revue *Poétique* : l'auteur d'autofiction affirme que ce qu'il raconte est vrai, mais il met aussi le lecteur en garde contre une adhésion à cette croyance. Ainsi, lorsque l'auteure donne à son article le titre de : « L'Autofiction, un genre pas sérieux », c'est pour mettre sérieusement en doute la vérité naïve de l'autobiographie. L'acte double, mais contradictoire, de l'autofiction serait donc une assertion qui se dit à la fois feinte et vraie. Pour Darrieussecq, le caractère indéniable de la vérité d'une vie se laisserait mieux saisir dans la transposition fictionnelle que dans la maîtrise d'un récit ordonné et se donnant comme fidèle à une série d'événements. Au final, cette idée rejoint la position de départ de Doubrovsky, et l'on verra plus loin que Philippe Forest propose une logique similaire. On pourrait donc dire que Darrieussecq a réussi à expliciter et à enrichir la première définition de l'autofiction qu'avait construite l'auteur de *Fils*.

4. Le « Roman du Je » de Philippe Forest

4.1 *Une nouvelle approche de l'autofiction*

Dans ses essais *Le Roman, le Je* et *Le Roman, le réel*, Philippe Forest déclare que la valeur des textes autobiographiques contemporains doit se mesurer selon un degré de « dépersonnalisation ». Il distingue trois niveaux artistiques. D'abord « l'ego-littérature », où « le Je se présente comme une réalité (biographique, psychologique, sociologique, etc.) dont témoignages, documents, récits de vie expriment l'objectivité antérieure à toute mise en forme par l'écriture³⁴ ». Il s'agit donc de prendre le « moi » comme objet et de faire du « vécu » l'origine de toute signification. Vient ensuite

³³ *Ibid.*, p. 120.

³⁴ P. Forest, *Le Roman, le Je*, p. 37.

l'autofiction, qui marque un progrès, car elle présente un « courant » où les textes assument la composition fictionnelle dans leur narration à la première personne. Forest juge qu'à part quelques exceptions (Annie Ernaux, Christine Angot ou Hervé Guibert), les auteurs qui représentent cette tendance n'ont pas dépassé le stade d'un « nouveau naturalisme » et qu'il s'agit d'un « phénomène spécifique du roman français fin-de-siècle³⁵ ». Enfin, lorsqu'il aborde le troisième niveau artistique qu'il distingue, Forest se sert de l'autofiction pour présenter un nouveau concept qu'il nomme « Roman du Je ». Cette appellation est le calque d'une formule japonaise, le *shishōsetsu*, qui consiste en « une écriture du Je par laquelle le sujet “revient” en raison d’une “expérience” du “réel” comme “impossible”³⁶ ». En comparaison avec l'autofiction, qui, selon Forest, croit pouvoir découvrir les origines, l'identité ou la vérité d'un sujet, le « Roman du Je », lui, traduit un sentiment de perte. Et c'est en s'approchant de cette perte qu'il y a possibilité de trouver le réel : l'auteur « se consume », « s'efface », « s'absente » pour « laisser le roman répondre à l'appel de l'impossible réel³⁷ ». Mais comment cela se produit-il ?

4.2 *Doubler la fiction*

Pour expliquer la théorie du « Roman du Je », il faut revenir au concept d'identité dans l'autobiographie de Philippe Lejeune. Le « Roman du Je », tel que le conçoit Forest, insiste sur le fait que l'identité entre auteur, narrateur et personnage ne peut exister : « Alors même qu'il lui prête son nom, son histoire, les traits les plus singuliers de son visage, l'auteur diffère radicalement du personnage qui le représente au sein de l'espace littéraire³⁸. » Forest touche au centre même de la question du rapport entre réalité et fiction, car celui qui raconte sa vie dans une œuvre littéraire la transforme nécessairement en fiction. S'il veut se représenter lui-même dans un récit, il

³⁵ *Ibid.* p. 13.

³⁶ *Ibid.* p. 38.

³⁷ *Ibid.*, p. 34.

³⁸ *Ibid.*, p. 17.

doit passer par le faux-semblant d'un personnage : « Il faudrait dire : “ma vie” n'existe qu'à condition d'être déjà “du roman” et, “moi-même”, je n'y existe qu'à condition d'y figurer depuis toujours à la façon d'un “personnage”³⁹. »

Selon la théorie du « Roman du Je », la vérité est fiction, car tout acte d'écriture est créateur, même lorsqu'il fait appel à la mémoire. Si l'autobiographie classique tente par tous les moyens de faire disparaître l'écart entre celui qui écrit et celui qui vit, le « Roman du Je », lui, explore cette impossible réconciliation entre fiction et réel. Forest explique que, si l'expérience de l'écriture est poussée assez loin, la fiction se tournera vers le réel pour y découvrir que ce dernier n'est jamais donné autrement que sous l'apparence d'une fiction. En écrivant sa vie, l'individu se dédouble. Celui qui écrit n'est pas celui qui vit : « Alors même qu'il se met lui-même en scène, l'écrivain ne peut ignorer que c'est un double de papier qu'en son nom il délègue dans le théâtre du texte⁴⁰. » Ainsi, l'écrivain digne de ce nom comprend qu'il doit redoubler la fiction romanesque, la faisant devenir fiction d'elle-même pour espérer conduire auteur et lecteur vers le lieu éventuel de la vérité. Cependant, cette vérité ne serait que « l'accord tautologique de deux fictions dont l'une passe pour le gage de l'autre⁴¹ ». Elle ne pourrait alors s'accorder qu'avec un réel entendu lui-même comme impossible. Pour faire signe vers le vrai, le roman devrait donc s'approcher de cet impossible. Selon Forest, voilà le plus grand problème chez les partisans de l'ego-littérature : ceux-ci cherchent à copier le réel en écrivant un texte réaliste, mais ils n'obtiennent, comme résultat, qu'une falsification du « vécu ». Or, selon le « Roman du Je », le « vécu » n'est pas l'« expérience », il en est seulement l'arrangement mensonger. Autrement dit, le « vécu » prend ici la forme d'un certain vraisemblable qui n'a rien à voir avec l'« expérience ».

³⁹ *Ibid.*, p. 17. On remarque que Forest emploie le mot « roman » pour parler de fiction, ce qui est particulier à l'auteur, car cette acception n'est pas utilisée dans les autres ouvrages théoriques que nous avons étudiés.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 43.

⁴¹ *Ibid.*, p. 19.

4.3 *L'impossible « expérience » du réel*

Toujours selon Forest, on peut s'approcher du réel, mais il n'est jamais possible de l'atteindre complètement. Le théoricien précise ce qu'il entend par « réel » :

La « réalité », ce sont les romans qui nous enseignent ce qu'elle peut être, ce sont eux qui façonnent la forme du vraisemblable à nos yeux, qui déterminent les rôles stéréotypés que nous pourrions jouer en croyant les vivre [...] Ainsi, ce qu'on nous donne pour la « réalité » et que, d'abord nous acceptons comme telle, n'est jamais que fiction. [...] Le roman, tel que je m'attache à le comprendre, est ce qui construit la fiction de cette fiction qu'est la « réalité » et qui, l'annulant par ce redoublement, nous permet de toucher ce point de « réel » où il se renouvelle et par où il nous communique le sens vrai de notre vie.⁴²

Ainsi, cette fiction qu'est la réalité ne rend pas compte de l'expérience donnée comme la plus immédiate, la plus indéniablement réelle. Il semble manquer quelque chose, un fil conducteur : ce qui fait défaut est en quelque sorte ce que le psychanalyste Serge Leclaire, disciple de Jacques Lacan et fondateur de la *Société Française de Psychanalyse*, désigne comme le réel, soit : « ce qui résiste, insiste, existe irréductiblement, et se donne en se dérochant comme jouissance, angoisse, mort ou castration⁴³. » S'inspirant vraisemblablement de cette théorie psychanalytique, Forest ajoute que, s'il est indéfinissable, le réel ne conduit pas automatiquement au silence. Au contraire, pour être atteint, il demande un travail infatigable de la pensée :

Considéré de façon radicale, le texte vrai ne raconte rien d'autre que son effort pour se maintenir en cet espace divisé (entre sens et non-sens). Tel est le drame vrai que relate la littérature et qui comprend tout autre car il est celui de l'homme habitant ensemble le langage et le réel, considérant depuis l'abri du langage l'appel impossible que le réel lui adresse.⁴⁴

L'expérience relève du réel dans la mesure où il est impossible de la traduire entièrement dans une langue. La logique de Forest est de dire que le réel ne peut jamais être l'objet d'un savoir, mais toujours d'une expérience, et cette expérience, seul le langage du roman peut la communiquer. Voilà pourquoi l'auteur rejette l'ego-littérature, car ce genre se laisse trop facilement prendre au piège par la *mimesis* et

⁴² *Id.*, *Le Roman, le réel, un roman est-il encore possible ?* (1999), p. 23-24.

⁴³ S. Leclaire, *Démasquer le réel*, p. 11.

⁴⁴ P. Forest, *Le Roman, le réel et autres essais* (2007), p. 67.

suppose qu'il suffit de copier une réalité pour refléter le réel. Le « Roman du Je » tente de prouver qu'on ne peut s'approcher du réel que pour y découvrir un manque qu'il est impossible de traduire facilement. Dans *l'Enfant éternel*, son premier roman, qui raconte la maladie et la mort de Pauline, sa petite fille de quatre ans, Forest écrit :

Dans la vraie vie, les enfants meurent rarement. Dans les livres, l'événement est plus improbable encore. Les écrivains reculent devant ce qui leur semble n'appeler que le silence, ils ne se sentent jamais de taille à forcer les frontières de cet indicible-là.⁴⁵

Pour l'auteur, il faut faire advenir le langage malgré tout. L'écrivain doit produire une parole qui témoigne de l'impossible de l'expérience, même s'il bute toujours sur le non-sens ou l'inintelligible :

S'il fallait dire le sens du réel (qu'on peut nommer : vérité), celui-ci tiendrait en un simple « cela », minuscule et monumental, enveloppant dans l'apparence du vide de ces deux syllabes la forme complète de toute expérience possible. Le roman dit « cela ». Ou plutôt il en désigne le lieu. Car « cela » peut être montré (l'écriture n'a pas d'autre projet que celui-là) mais non pas dit. [...] Le récit n'est pas représentation du « réel » mais il trace avec des mots les frontières d'un emplacement où celui-ci vient se loger. Rien ne peut être dit de « cela » mais pour que « cela » soit dit, la contribution active du langage est nécessaire.⁴⁶

Ce n'est pas parce que les mots manquent que les phrases manquent pour autant ! Ainsi, s'il y a un indicible, le paradoxe exigerait de le dire, et c'est exactement la logique de l'entreprise de Forest. Une expérience dont rien ne peut être dit amène un silence si lourd qu'il engendre un langage qui s'affole et s'exaspère. Pour décrire ce mouvement, Forest présente l'expérience en ces termes :

Un trou s'ouvre (précipice, cicatrice) dont la nature menaçante force le discours à reconstituer du sens qui vienne suturer, combler, recouvrir l'espace de cette béance et, parce qu'il constitue l'une des formes de la parole vraie, le roman se situe aux abords de ce trou ouvert pour en faire un objet constant de médiation autour et à partir duquel élaborer une fiction où vont se trouver mis en scène les effets du non-sens résonnant en échos dans l'univers des significations.⁴⁷

Selon Forest, seule la langue du roman peut explorer cette « chose », ce « cela » qu'est l'expérience. Ainsi, qu'il s'écrive ou non, le vrai roman ne comblera jamais totalement

⁴⁵ *Id.*, *L'Enfant éternel*, p. 193.

⁴⁶ *Id.*, *Le Roman, le réel et autres essais* (2007), p. 59.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 224.

le « trou ouvert dans le réel⁴⁸ » par l'expérience. Même si Forest écrit *L'Enfant éternel*, cela n'atténue pas la douleur de la disparition de son enfant.

4.4 *L'écriture de l'Autre (L'Enfant éternel de Philippe Forest)*

Dans la théorie du « Roman du Je », l'image de soi que toute œuvre autobiographique produit se déconstruit lorsqu'elle cherche à atteindre le réel :

L'écrivain fantôme n'y considère [dans cette image de soi] le défaut de son reflet dans le miroir nécessaire de la fiction qu'afin d'y interroger un autre visage que le sien et avec lui, la figure de ce « réel » qui le rappelle à la loi de son désir et donc à une forme pensable d'existence.⁴⁹

Ainsi, il n'est plus question de raconter sa vie, mais bien de faire de son « Je » « le lieu vide de cette seule “*expérience*” où se manifeste l'impossible amoureux du réel⁵⁰ ». Pour Forest, l'auteur doit être conscient d'écrire pour ceux qu'une expérience extrême a privés de discours, et, pour y arriver, il devra se dédoubler afin de laisser de côté sa subjectivité pour inventer « une parole qui sache faire retentir l'écho honteux de l'impossible dans l'espace du langage⁵¹. » Le « Roman du Je » cautionnerait donc une écriture de l'Autre par procuration. Cet élément se retrouve d'ailleurs fréquemment dans les publications de Forest. Plusieurs de ses textes sont consacrés aux Autres : *Près des acacias*⁵² aborde le sujet des personnes atteintes d'autisme et *Sarinagara*⁵³ parle des victimes de Nagasaki. Même ses romans à la première personne renferment cette exigence éthique. Par exemple, dans *L'Enfant éternel*, nous assistons souvent à un brouillage des identités. En effet, la narration se déplace d'un personnage à l'autre. Dans les pages 76 à 80, la narration qui positionnait le père en tant que « Je » laisse la place à un « on » identifié à la voix de sa fille :

⁴⁸ *Id.*, *L'Enfant éternel*, p. 220.

⁴⁹ *Id.*, *Le Roman, le Je*, p. 33.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 34.

⁵¹ *Id.*, « Quelques notes à la suite de Giorgio Agamben sur la question du témoignage littéraire : pacte autobiographique et pacte testimonial », p. 213-225.

⁵² *Id.*, *Près des acacias : l'autisme, une énigme*, 56 p.

⁵³ *Id.*, *Sarinagara*, 271 p.

Les plus embêtantes sont les « photos qui durent longtemps ». Il faut arriver à l'hôpital tôt le matin mais au lieu de prendre l'ascenseur jusqu'au dernier étage, on descend dans les sous-sols. Une infirmière injecte aussi un liquide dans le cathéter auquel il faut des heures pour agir. La matinée est libre pour des promenades au Luxembourg, puis un déjeuner au restaurant indien ou japonais. On mange du riz et des brochettes. À l'heure dite, il faut être revenus. Et comme on est fatigué de s'être levé si tôt, [...] on s'endort dès que l'on est couché sur la grande table raide de l'examen.⁵⁴

Forest tente de communiquer au lecteur l'expérience de la voix perdue de l'enfance. Cette transformation de la narration est caractéristique du « Roman du Je » : où l'on croyait trouver un auteur-narrateur-personnage, Forest nous rappelle que cette identité n'existe pas. Comme on l'a vu, le narrateur/personnage et l'auteur d'un texte sont, pour Forest, des entités différentes. Pour le montrer, l'écrivain n'hésite pas à déstabiliser le lecteur en utilisant plusieurs variations de pronoms. À la suite de l'extrait cité ci-dessus, le père reprend la parole comme s'il s'adressait à sa fille, ainsi le « Je » passe à la troisième personne : « Papa pense. À lui aussi, il faut mettre de l'ordre dans le désordre de sa tête⁵⁵. » Quelques pages plus loin, la focalisation se porte sur la mère : « Maman pense. Elle considère sa fille qui grandit et qui change, si proche d'elle, qui lui ressemble, qui prend sur elle modèle⁵⁶. » Le choix des noms « papa » et « maman » participe au brouillage des identités, car à la question de la focalisation s'ajoute aussi celle de l'adresse, et, ici, le lecteur remarque que les parents emploient la troisième personne pour parler d'eux-mêmes à leur enfant Pauline. Forest explique ces nombreuses variations dans son essai *Le Roman, le réel* :

Il s'agit de faire exister les personnages par leur voix et dans leur différence (le père et la fille, la mère et la fille, l'homme et la femme) et de faire en sorte que le récit soit pris en charge successivement par ces voix contradictoires qui imposent tour à tour leur version rivale du roman en train de s'écrire.⁵⁷

L'auteur du « Roman du Je » ne cherche pas nécessairement à parler de sa vie intime, mais plutôt à communiquer, à travers diverses voix, une expérience difficile à transmettre. Le « Je » s'efface alors dans le mouvement anonyme du texte, notamment grâce à l'utilisation de plusieurs pronoms personnels et à la variété de la focalisation.

⁵⁴ *Id.*, *L'Enfant éternel*, p. 80.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁷ *Id.*, *Le Roman, le réel, un roman est-il encore possible ?* (1999), p. 69.

Forest refuse d'ailleurs d'être comparé avec les héros narcissiques et bavards de l'autofiction : « Dans mes livres, je n'ai jamais parlé de moi. *L'Enfant éternel* est un roman de l'amour paternel dont l'héroïne est une petite fille de quatre ans (atteinte d'une maladie mortelle)⁵⁸. »

Dans *L'Enfant éternel*, Forest s'interroge beaucoup sur son propre rapport au réel, n'hésitant pas à interrompre la narration du récit afin de la commenter. Cet effet de dédoublement est très présent dans la troisième partie du livre, intitulée « Dans le bois du temps ». Le récit du père de Pauline laisse la place à l'auteur qui commente le roman présent, soit l'histoire d'un père vivant le drame de voir sa fille malade. La recherche de la réalité dans l'écriture fictionnelle semble complètement anéantie par l'arrivée de l'auteur, qui met justement en doute la pertinence du vrai et de l'éternel dans le roman. En déclarant que le roman est une victoire « secrète, inutile, dérisoire⁵⁹ » sur le temps, Forest confronte le lecteur, d'abord avec l'objet réel, soit le roman tenu dans ses mains, puis avec le contenu de ce même objet, soit l'explication de l'écriture du roman, donc de la fiction :

Je n'aurais jamais écrit. Je ne rêvais pas de le faire. Lecteur ? Oui. Auteur ? Non. [...] Je me savais inapte au roman, incapable d'imaginer ou d'observer. Mon seul talent, je l'exerçais en lisant. [...] Je ne pensais donc jamais écrire. Je n'avais pas de raison de le faire puisque, je vous l'ai dit, je ne savais pas. Car, de quelque façon essentielle, un livre ne devrait exister que s'il se fait malgré son auteur, en dépit de lui, contre lui, l'obligeant à toucher le point même de sa vie où son être, irrémédiablement, se défait. Rien ne vaut sinon cette vérité-là.⁶⁰

À plusieurs reprises, l'auteur de *L'Enfant éternel* viendra expliquer ou commenter certains « faits » inscrits dans le texte. Cette manière de s'intéresser à la genèse du texte qui s'écrit est un aspect important du « Roman du Je », car celui-ci essaie de fournir une réflexion sur sa propre fictionnalisation. Pour Forest, toute œuvre authentique devrait « réfléchir à la nécessité qui la porte à exister et dont elle procède⁶¹ ».

⁵⁸ A. Cluzel, Entrevue avec Philippe Forest, <http://www.manuscrit.com>, consulté le 17/12/2009.

⁵⁹ P. Forest, *L'Enfant éternel*, p. 131.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 133-135.

⁶¹ *Id.*, *Le Roman, le réel et autres essais* (2007), p. 189.

4.5 *D'autres exemples*

Forest donne plusieurs exemples de « Romans du Je » qu'il considère comme réussis : *Le Miroir qui revient*, *Angélique ou l'enchantement* et *Les Derniers jours de Corinthe* d'Alain Robbe-Grillet, *Lettres aux années de nostalgie* et *Parents de la vie* de Kenzaburô Ôé ou encore *La Contrevie* et *Opération Shylock* de Philip Roth. Ces œuvres ont toutes en commun de se présenter comme des romans personnels, mais c'est finalement la vie d'un ou d'une autre qui, grâce à un glissement imprévu, devient « l'objet essentiel de l'investigation autobiographique⁶² ». Ces autobiographies évoluent alors vers une histoire de l'Autre, une « entreprise auto-hétéro-biographique⁶³ » comme le disait Alain Robbe-Grillet dans la conclusion des *Derniers jours de Corinthe*. Ainsi, les œuvres de Forest, d'Alain Robbe-Grillet, de Kenzaburô Ôé et de Philip Roth posent toutes un regard critique sur la tradition de l'écriture personnelle, mais au lieu de la condamner, elles s'en réclament.

Conclusion

Lorsqu'on s'intéresse aux textes de Philippe Forest et aux ouvrages des auteurs qu'il évoque pour représenter sa théorie, on constate qu'il y a eu une longue évolution entre les premiers balbutiements des études sur l'autobiographie et la naissance du « Roman du Je ». Si on analyse les trois notions étudiées ici (autobiographie, autofiction et « Roman du Je »), on se rend compte qu'elles ont un but bien différent. Par exemple, l'autobiographie se concentre surtout sur le passé en le réactualisant. Écrit à un âge avancé et de façon chronologique, le texte autobiographique retrace le parcours et les événements importants de la vie d'un individu. L'autofiction, elle, s'intéresse plutôt à la recherche des origines personnelles d'un auteur. D'abord, dans le cas de Doubrovsky, l'écrivain s'auto-analyse grâce à des séances de psychanalyse ou à l'aide d'écrits, comme ceux de Racine ou de Sartre. Ensuite, l'autofiction peut aussi se concentrer sur

⁶² *Id.*, *Le Roman, le Je*, p. 45.

⁶³ A. Robbe-Grillet, *Les Derniers jours de Corinthe*, p. 190.

un élément d'ordre social ou culturel, tel que le montre Darrieussecq lorsqu'elle réfléchit à la place du bébé dans la littérature tout en faisant des parallèles avec sa vie intime et son nouveau rôle de mère. Enfin, le « Roman du Je » laisse la parole à un Autre, espérant toucher cet indicible que le langage romanesque s'acharne à construire afin d'approcher l'impossible déchirure du réel. Chez Forest, le narrateur n'est pas représenté par l'utilisation constante du « Je », mais bien par diverses voix narratives qui cherchent à brouiller les identités. Ainsi, après avoir étudié le concept de Forest et ses parallèles avec l'autofiction, on pourrait dire que le « Roman du Je » se présente aussi comme une forme d'autofiction. Pourtant, il existe de réelles différences entre les trois définitions de l'autofiction développées par Doubrovsky, Darrieussecq et Forest.

Au départ, le néologisme de Doubrovsky s'affranchit de l'autobiographie en assumant la contradiction entre roman et autobiographie. Le but de Doubrovsky n'est pas de se décrire dans une autobiographie. Au contraire ! Doubrovsky veut laisser sa trace chez le lecteur, comme s'il voulait le posséder. Il dira, dans *Le Livre brisé* : « Si le lecteur a bien voulu me suivre, si j'ai réussi un peu, rien qu'un peu, à éveiller son intérêt pour mon personnage, je lui refilerai ma personne [...] En dévorant le roman, il avalera l'autobiographie⁶⁴. » Ainsi, l'autofiction doubrovskienne autorise la construction d'un mythe personnel qui permet d'exister à plusieurs niveaux, dans le rêve et dans la réalité. Avec *Fils*, Doubrovsky réussit son pari. Or, dans ses livres ultérieurs, et notamment dans son roman *Un Amour de soi*, il se contredit dans sa propre pratique de l'autofiction, car il décide tout à coup de refuser la fiction du romanesque pour revenir à la « vérité ». On se rend vite compte que *Fils* est le seul texte littéraire de l'auteur qui peut être associé à la pratique de l'autofiction telle que Doubrovsky l'a définie dans ses ouvrages critiques. Même dans *Le livre brisé*, le jeu de la vérité fait un retour en force. Le récit se « brise », rompt avec l'autofiction pour s'approcher de plus en plus de l'autobiographie canonique.

⁶⁴ S. Doubrovsky, *Le livre brisé*, p. 256.

Darrieussecq, elle, explique clairement que l'autofiction se situe entre deux pratiques littéraires contraires : dans un même texte, un auteur affirme que ce qu'il raconte est vrai (critère de l'autobiographie), mais il met tout de suite en garde le lecteur contre son affirmation (retour au critère de la fiction). Les éléments du récit deviennent alors ambigus et se partagent entre une valeur factuelle et une valeur fictive, sans que le lecteur puisse réellement trancher. Mettant elle-même sa théorie à l'épreuve, Darrieussecq offre, avec le livre *Le Bébé*, l'exemple parfait de ce mélange entre fiction et réalité. En cherchant à dire le non-dit, l'auteure affirme que ce qu'elle écrit est réel, tout en informant le lecteur de son intention de fiction.

Enfin, Philippe Forest s'inspire de l'autofiction et propose une nouvelle théorie avec le « Roman du Je ». Pourtant, puisqu'il se sert d'éléments comme la fragmentation du récit et la contradiction acceptée d'un texte mêlant réalité et fiction, le concept de Forest pourrait très bien trouver sa place dans la catégorie du genre autofictionnel, tout en gardant ses propres critères, comme celui de dire l'indicible pour permettre au langage du roman de s'approcher du réel. Il serait alors possible, grâce au livre *L'Enfant éternel*, d'entrevoir la naissance d'une nouvelle forme d'autofiction, où l'écrivain brouille les identités et brise la narration typiquement autobiographique auteur-narrateur-personnage dans le but spécifique de pointer vers le « cela » de l'expérience, qui peut être montré, mais ne peut être dit.

Cependant, si l'on tente de trouver « la » définition canonique de l'autofiction, on remarque que la théorie de Doubrovsky est plutôt vague et trop étroitement axée sur son premier livre *Fils*, alors que celle de Forest, bien qu'elle s'appuie sur d'autres exemples que l'œuvre de cet auteur, est peut-être trop restrictive. La définition de Darrieussecq, au contraire, nous semble être particulièrement complète et représentative.

En terminant, il est possible de soulever une coïncidence intéressante en ce qui concerne les textes étudiés dans ce mémoire. En effet, bien que ce ne soit pas une condition de l'autofiction d'après les théoriciens, les récits analysés ont tous le même

thème central : la filiation. Que ce soit chez Doubrovksy (le fils qui essaie d'égaliser le père), chez Darrieussecq (la mère devant son nouveau-né) ou chez Forest (la perte d'une fillette pour un père), il semble que l'écriture cherche d'abord à parler d'une expérience familiale. Est-ce à dire que l'autofiction se prête particulièrement bien, voire mieux que le roman, à la description d'expériences familiales ? Est-ce que les relations parents-enfants pourraient être à l'origine des transformations de l'autofiction ? À force de vouloir dire la vérité et le réel d'une situation familiale, les écrivains se seraient-ils rendu compte que l'utilisation de l'autofiction aux dépens de l'autobiographie permettait de brouiller plus facilement les pistes ? Répondre à ces questions demanderait un approfondissement et une analyse supplémentaires, mais il semble clair que l'autofiction est propice à l'exploration de thèmes liés à la filiation. Comme l'écrit Darrieussecq :

L'autofiction [...] pose d'une façon tout à fait nouvelle le problème de l'« engagement » vu sous l'angle de la parole : se présentant à la fois comme roman à la première personne et comme autobiographie, l'autofiction ne permet pas au lecteur de disposer des clés pour différencier l'énoncé de réalité et l'énoncé de fiction.⁶⁵

Ainsi, puisque l'autofiction agit souvent comme un écran de protection pour un auteur, cela expliquerait peut-être en partie pourquoi un écrivain préfère aborder sa vie privée en utilisant cette technique.

⁶⁵ M. Darrieussecq, « L'autofiction, un genre pas sérieux », p. 377.

BIBLIOGRAPHIE

- CLERC, Thomas. *Les Écrits personnels*, Paris, Éditions Hachette, 2001, 127 p.
- COLONNA, Vincent. *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Auch, Éditions Tristram, 2004, 250 p.
- DARRIEUSSECQ, Marie. « L'Autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n. 107, Paris, septembre 1996, p. 369-380.
- DARRIEUSSECQ, Marie. *Le Bébé*, Paris, Éditions P.O.L., 2002, 187 p.
- DOUBROVSKY, Serge. *Un Amour de soi*, Paris, Éditions Hachette, 1982, 380 p.
- DOUBROVSKY, Serge. « Autobiographie/vérité/psychanalyse », *L'Esprit créateur*, vol. 20, Minnesota, automne 1980, p. 61-79.
- DOUBROVSKY, Serge. *Fils*, Paris, Éditions Galilée, 1977, 469 p.
- DOUBROVSKY, Serge. *Le livre brisé*, Paris, Éditions Grasset, 1989, 416 p.
- FOREST, Philippe. *L'Enfant éternel*, Paris, Éditions Gallimard, 1997, coll. « Folio », 397 p.
- FOREST, Philippe et Olivier MÉNANTEAU. *Près des acacias : l'autisme, une énigme*, Arles, Actes Sud, 2002, 56 p.
- FOREST, Philippe. « Quelques notes à la suite de Giorgio Agamben sur la question du témoignage littéraire : pacte autobiographique et pacte testimonial », *Littératures sous contrat*, Emmanuel Bouju (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 213-225.

- FOREST, Philippe. *Le Roman, le Je*, Nantes, Éditions Pleins feux, 2001, coll. « Auteurs en question », 89 p.
- FOREST, Philippe. *Le Roman, le réel et autres essais*, Allaphbed 3, Paris, Éditions Cécile Defaut, 2007, 302 p.
- FOREST, Philippe. *Le Roman, le réel, un roman est-il encore possible ?* Nantes, Éditions Pleins feux, 1999, 86 p.
- FOREST, Philippe. *Sarinagara*, Paris, Éditions Gallimard, 2004, 271 p.
- FOREST, Philippe. « La vie est un roman », *Genèse et Autofiction*, Jean-Louis Jeannelle et Catherine Viollet (dir.), Louvain-la-Neuve, Éditions Academia Bruylant, 2007, p. 211-217.
- GASPARINI, Philippe. *Autofiction : une aventure du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, 339 p.
- GENETTE, Gérard. *Fiction et Diction*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 150 p.
- HUBIER, Sébastien. *Littératures intimes*, Paris, Éditions Armand Colin, 2003, 154 p.
- LECARME, Jacques et Eliane LECARME-TABONE. *L'Autobiographie*, Paris, Éditions Armand Colin, 1^{re} édition, 1997, 313 p.
- LECARME, Jacques. « L'autofiction, un mauvais genre ? », *Autofictions & Cie*, Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme, Philippe Lejeune (dir.), RITM, n°6, Paris, Éditions Université de Paris X, 1993, p. 227-249.
- LECARME, Jacques. « Fiction romanesque et autobiographie », *Universalía*, Paris, 1984, p. 417-418.
- LECLAIRE, Serge. *Démasquer le réel*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, coll. « Point », 187 p.

- LEJEUNE, Philippe. *L'Autobiographie en France*, 2^e édition, Paris, Éditions Armand Colin, 1998, 192 p.
- LEJEUNE, Philippe. *Moi aussi*, Paris, Éditions Du Seuil, 1986, coll. « Poétique », 346 p.
- LEJEUNE, Philippe. *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 357 p.
- LEJEUNE, Philippe. « Peut-on innover en autobiographie ? », *L'Autobiographie. Actes des VI^e Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, Michel Neyraut (dir.), Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1988, p. 67-100.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine. *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, Éditions XYZ, 152 p.
- PERRON, Gilles. « Le récit de soi, visite guidée », *Québec français*, Québec, n. 138, été 2005, p. 26-30.
- ROBBE-GRILLET, Alain. *Les Derniers jours de Corinthe*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, 237 p.
- ROBBE-GRILLET, Alain. « Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi », *L'Auteur et le Manuscrit*, conférence de juin 1986, Philippe Lejeune, Michel Contat (dir.), Paris, Presses Universitaire de France, 1991, coll. « Perspectives critiques », 197 p.
- ROBBE-GRILLET, Alain. *Le Miroir qui revient*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, 231 p.
- ROBBE-GRILLET, Alain. *Pour un nouveau roman*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, 144 p.

MÉMOIRES, THÈSES ET RESSOURCES ÉLECTRONIQUES

BERTRAND, Juliane. *Fiction et autobiographie chez J. Boissard ; suivi de, Une histoire, deux récits*, Mémoire présenté comme exigence partielle en études littéraires, Université McGill, 2002, 95 p.

CLUZEL, Audrey. *Entrevue sur Le Roman, le Je*, entrevue avec Philippe Forest, mars 2001, <http://www.manuscrit.com>, page consultée le 17/12/2009.

COLONNA, Vincent. *L'Autofiction. Essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, Gérard Genette (dir.), EHESS, 1989, 368 p., inédite, mais disponible sur le serveur de thèses multidisciplinaires TEL du CCSD (Centre pour la communication scientifique directe) : <http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/04/70/04/PDF/tel-00006609.pdf>, page consultée le 17/12/2009.

LAURENT, Jenny. *L'Autofiction*, « Méthodes et problèmes », Département de français moderne, Université de Genève, 2003 : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autofiction>, page consultée le 17/12/2009.

MAJOR, Mélissa. *Le narrateur "je" pouvant posséder les capacités d'un narrateur omniscient, faisant son récit fictif au présent dans une narration simultanée ; suivi de, Le reste de ma vie*, Mémoire présenté comme exigence partielle en études littéraires, Université McGill, 2007, 96 p.

SNAUWAERT, Maïté. *À Contre-temps*, entrevue avec Philippe Forest, Radio Spirale, 8 mai 2008, 92 min. (17 :57 à 18 :53) : http://www.spiralemagazine.com/radio_spirale/06_contre.html, page consultée le 17/12/2009.

Volet création :

Comme si de rien n'était

BENJAMIN

Il concentre toujours son attention sur des hommes fatigués par la vie; ceux qui ont la silhouette un peu molle, les yeux pochés, la peau flasque et les dents usées. À force de les observer, de parler avec eux et surtout de les écouter, il a du mal à croire qu'en d'autres temps, ils ont fait fortune, ont connu du succès, ont fondé une ou plusieurs familles... Avec lui, ils s'abandonnent tous sans vergogne ni vertu.

— Je constate que vous n'êtes pas ici depuis longtemps.

Cette voix anglaise est agréable, un brin rauque, signe que la bouche a fumé, ou mieux, qu'elle fume encore. Benjamin reste alerte, son cœur palpite comme si c'était la première fois. Il finit par acquiescer : en effet, il vient tout juste d'arriver à Nice. Demi-mensonge, ou demi-vérité, c'est une question de perspective. Un léger coup d'œil vers la Méditerranée, puis l'homme tend la main et se présente :

— James Baldwin.

Il doit avoir un peu plus de soixante ans. C'est jeune, très jeune même. Habituellement, Benjamin s'attaque à des hommes de plus de soixante-dix ans, mais il n'a plus le temps d'y réfléchir : s'il tarde trop, il sait que l'envie du haschich reviendra. Le simple fait de croiser une personne qui fume une cigarette sur la plage le presse d'allumer un joint. C'est si simple et si facile à la fois. Il suffit de dénicher l'argent, d'acheter quelques grammes et de s'enfermer dans sa chambre d'hôtel. Il le fait déjà depuis six mois, mais aujourd'hui, il n'a plus un sou.

— Moi, c'est Antoine.

Un autre mensonge dissimulé derrière une poignée de main franche. Ses rencontres commencent toujours de la même façon. Cette simplicité me surprend chaque fois. Benjamin se transforme. Il s'évade d'abord par la drogue, mais aussi en courtisant des inconnus. Antoine prend alors toute la place. J'accepte la métamorphose. Je joue le jeu.

M. Baldwin enchaîne :

— Vous n'êtes pas du coin, hein ? *I knew it* ! Vous avez l'œil trop vif.

Antoine approuve, boit les paroles de sa proie, venue elle-même se placer entre ses griffes.

— Vous êtes ici pour longtemps ? *Do you understand my French ?*

— Oui... je comprends votre français. Je suis ici pour... en fait, j'accompagne une amie qui participe à un tournoi de tennis.

Il invente cette affirmation au hasard et je sens qu'il anticipe déjà la prochaine question.

— Oh ! *Your girlfriend ?*

Il se met à rire, il a préparé la bonne réplique.

— Non. Seulement une bonne amie que je *coach* pour un tournoi scolaire.

— *And she's not here ?*

— Non, c'est sa journée « boutiques », elle magasine avec d'autres filles de l'équipe.

— « Magasine » ? Hum...votre accent... C'est québécois ?

— On ne peut rien vous cacher.

— *Let's have a drink.*

— Avec plaisir.

Ils marchent côte à côte, l'oreille bercée par le clapotis des vagues, puis ils dépassent des enfants qui se poursuivent l'un l'autre pour faire voler un cerf-volant. L'œil de M. Baldwin s'arrête pour contempler ce charme juvénile. Attentif à ses réactions, Antoine le regarde, observe sa chair flétrie : un frisson le secoue, mais au même moment, une raideur dans son cou lui fait pencher la tête vers l'avant et il ferme les yeux une demi-seconde. Je devine qu'il pense encore au haschich.

M. Baldwin se dirige vers un bistro installé directement sur la plage. Il n'y a que quelques chaises transatlantiques larguées en équilibre sur les galets et le bar ressemble à un kiosque à frites. L'homme choisit une table sous un parasol, car même au printemps, le soleil de Nice est vif et brûle la peau.

— *May is the best month of the year. It's so quiet today !*

— Tant mieux pour nous.

Antoine laisse planer son regard vers l'horizon. Il fixe un couple en maillots de bain qui s'installe avec ses serviettes. L'air est frais, mais il caresse la peau tout en douceur. C'est un beau temps pour ne rien faire. J'écoute les confidences que M. Baldwin glisse dans l'oreille d'Antoine. Il dit qu'au lieu de regarder les heures passer, il s'amuse à imaginer des histoires sur ceux qui se pressent sur la Promenade des Anglais. Pour lui, cette promenade se déroule à l'infini, et la vie qui l'anime, gorgée de jeunesse et de muscles parfaits, ne s'y arrête jamais.

Antoine tente de relaxer son visage pour lui donner cette apparence nonchalante propre à l'adolescence. Vingt ans, c'est parfois déjà trop vieux. Pour séduire, il passe une main dans ses cheveux courts, glisse deux doigts derrière ses oreilles, puis les pose au coin de sa bouche, comme s'il voulait se ronger un ongle. Il patiente ainsi quelques secondes, le menton appuyé dans sa paume, puis sa main continue son chemin vers son cou fraîchement rasé qui plaît bien aux hommes. J'en entends souvent qui lui disent qu'il a un air pur, comme s'il était un ange, une apparition.

M. Baldwin passe une langue timide sur ses lèvres sèches. S'ils étaient seuls, je crois qu'il viendrait tripoter le sexe de mon ami avec appétit. Mais pour tenter d'avoir l'air un peu moins insistant, l'homme se lève et se dirige vers le bar. Antoine sourit. Tout va bien. Il faut continuer à jouer le jeu comme si de rien n'était.

Pourtant, il aime les femmes. C'est un combat de tous les jours que de devoir ignorer leur parade sur la plage. S'il est accompagné d'une proie faisandée, Antoine ne peut risquer de se faire prendre à regarder un corps féminin. Il aurait bien essayé de déployer son manège avec des veuves ou des vieilles filles, mais les quelques expériences réalisées avec elles n'ont jamais été concluantes. Elles sont beaucoup trop rusées.

M. Baldwin revient avec deux bières dans des gobelets de plastique transparent. Lorsqu'il dépose les verres, le soleil frappe le diamant serti sur la bague qu'il porte à

l'annulaire droit. Il y a sûrement beaucoup d'argent à faire, mais Antoine ne se laisse pas impressionner, il détourne le regard vers la mer, puis s'informe de la distance qui les sépare de Monaco.

— *Less than fifteen minutes by train...* mais j'ai ma voiture si vous voulez y faire une visite.

Le jeune homme refuse cette proposition trop pressante. Chaque chose en son temps. C'est ce que je l'entends se répéter depuis ce matin. En fait, il croit que la sensation d'être sobre à nouveau pourrait déclencher en lui une crise de panique. Ça me fait bien rire. Il pense qu'il est en manque, alors que le haschich n'est qu'une autre facette de sa personnalité qu'il vêt volontairement, tout comme il vient de devenir Antoine pour M. Baldwin.

Depuis deux mois, Nice est devenue la ville du plaisir et de l'évasion. Antoine n'a pas compté, il a dépensé l'argent de son retour vers Montréal. Le hachisch se consomme vite en Europe, à moins que ce soit son état d'exilé qui le pousse à fumer plus intensément qu'au Québec ? Il a toujours eu une petite insatisfaction, un manque perpétuel à combler. Même avec nous, au terme de nos nuits blanches, au lieu de nous suivre et de se coucher, il n'en avait jamais assez. Encore un joint. « Un seul. Un minuscule », répétait-il à moitié conscient. Rien n'a changé à Nice... jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent. Ne voulant rien savoir d'un travail honnête et peu payant, Antoine s'est vite retrouvé à la rue. Et c'est là qu'il a rencontré le premier homme qui lui a offert de l'argent en échange de ses services. Ils ont tous un profil semblable : sympathiques, vieux, seuls et bavards. Ils font en sorte de ne jamais être contrariés, même lorsque Antoine les insulte en les traitant de « vieillards ». Au fil des semaines, c'est devenu une habitude. Des « James Baldwin », Antoine en a rencontré des dizaines, et ils étaient tous très âgés. Chaque fois, la même histoire : il accepte de se rendre dans leur maison, de boire leur alcool, de manger avec eux, puis il profite d'un moment d'inattention de leur part pour voler tout ce qu'il trouve et s'échapper en vitesse. Le stratagème fonctionne à merveille, mais je vois bien que l'excuse du haschich est de moins en moins sincère.

Antoine l'utilise pour motiver ses gestes, mais je pense qu'il est plutôt fasciné par la richesse des hommes matures qu'il rencontre. Il profite de plus en plus de ces immenses demeures, de ces soupers champêtres et de ce champagne disponible à volonté. Ce nouveau mode de vie est peut-être même devenu plus important pour lui que la centaine d'euros qu'il dépense en fumée chaque semaine. Antoine est en train de prendre goût au luxe, au confort et à la volupté des bons repas. Mais aujourd'hui, c'est différent. M. Baldwin devrait être sa dernière proie.

— J'habite Manchester, mais j'ai aussi une villa à Barcelone et une ici, à Nice, bien sûr, mais pour l'instant, elle est en... rénovation, donc je loge à l'hôtel Trocadéro.

— C'est intéressant.

Avant tout, il faut rester laconique. Ceux qui se lancent dans la conversation trop rapidement s'emmêlent dans leurs mensonges. Mieux vaut jouer du regard, avec simplicité, de façon délicieusement juvénile. Rester silencieux et souriant, voire énigmatique, attendre le moment adéquat, celui où l'on voit une flamme dévorante embraser la pupille de la victime. Elle arrive tôt ou tard, à tout coup, il faut être patient, il faut se laisser chasser... avant de se révolter et de retourner l'arme du prédateur contre lui.

Devant l'excès de paroles prononcées par M. Baldwin, Antoine tourne les yeux vers la mer et ses petites embarcations multicolores. Il aurait aimé naître ici, près de la chaleur, près des côtes méditerranéennes. Ceux qui vivent à côté de ces richesses et qui observent banalement le même panorama chaque matin ne comprennent pas toujours l'exclamation des voyageurs devant la vue splendide du soleil brillant qui frappe la surface de l'eau.

M. Baldwin parle toujours :

— J'avais aussi une villa *in* Florence du vivant de madame Baldwin, mais je l'ai vendue à sa mort... *I was so sad when I was there on my own... and it grew worse when I was with someone. C'est un peu... same thing in Nice... peut-*

être que c'est pour ça que j'ai exigé la reconstruction de certaines pièces...

Change the space and feel a little less guilty !

— Ça ne doit pas être facile.

— En effet... l'hôtel où je loge présentement est très sympathique. Et je connais bien le propriétaire.

M. Baldwin continue à fixer le corps d'Antoine, mais celui-ci ne se laisse pas ébranler par ce regard qu'il reconnaît comme un signe positif. De son côté, il a aussi détaillé l'homme. Surtout ses yeux, d'un brun très pâle, comme si les iris étaient recouverts d'une mince couche de brouillard.

— Je suis passé devant votre hôtel, ce matin, pour aller à la plage.

— *Oh ! Really?* Vous l'avez visité ?

— Non, en fait, je loge dans un endroit beaucoup plus éloigné du centre-ville. Je n'ai pas encore vu grand-chose.

— C'est vrai, vous venez d'arriver !

Antoine termine son verre et il remarque déjà le geste peu subtil de M. Baldwin envers le serveur du bistro. Il faut se méfier de la bière aussi. Comme la drogue, elle emprisonne le consommateur dans un monde de plus en plus chaotique. Mais à faible dose, l'alcool détend les muscles et rend le visage plus naïf, plus lumineux.

— *The Trocadero hotel is really fantastic!* C'est un des seuls de Nice qu'il faille vraiment visiter.

Antoine approuve, souriant, puis il confie que cet endroit est bien au-dessus de ses moyens. Il ajoute que cela ne lui pose guère problème, car il s'accommode de n'importe quel lit, même des plus durs matelas. Malheureusement, la conversation change de direction lorsqu'un homme au corps maigre et élancé s'approche d'eux et salue M. Baldwin.

— Bonjour Jacob ! Asseyez-vous avec mon bel ami Antoine, *I'll ask for another beer... and I have a phone call to make!*

Le vieillard s'installe et M. Baldwin s'éloigne vers le bar. Antoine ne sait pas comment parler sans trahir son jeu. Il ne prend jamais le risque de séduire deux hommes à la fois.

Jacob s'intéresse à lui et, à première vue, il ne semble pas différent des autres. Il observe le jeune homme avec curiosité, comme s'il évaluait ses chances de pouvoir se l'approprier. Son allure négligée ne semble pas inoffensive et une certaine sévérité se dégage de son visage anguleux. Ses cheveux fins et gris qui retombent légèrement sur son front ne le rendent pas davantage sympathique.

— Vous le... connaissez depuis... longtemps ?

— Qui ?

— *Mr Baldwin.*

Antoine secoue lentement la tête et déclare qu'il n'est en ville que depuis hier. Il a fait sa connaissance aujourd'hui même.

— *Good catch !*

Le jeune homme fronce les sourcils.

— Comment le trouvez-vous ?

— Euh... Je ne le connais pas beaucoup... Il me semble très savant.

— *A villa in Nice... and another one in Barcelona.*

— Oui...

— *So, you know everything !*

Sans même le saluer, il se dirige à son tour vers le bar. Le moment est crucial. Antoine aurait la chance de se retirer du jeu. Ce Jacob lui donne des frissons dans le dos. Au contraire des vieillards qu'il a côtoyés, il n'a rien d'amical. Il semble aimer l'ironie et la dérision, attitudes qui déstabilisent Antoine, mais le jeune homme refuse de quitter son siège. Il doit trouver un moyen de partir seul avec M. Baldwin. Ce dernier revient d'ailleurs s'asseoir, talonné par le serveur et la bière.

— *Jacob is a charming man!* Même s'il vient de *London*, je l'ai rencontré ici. Le hasard fait drôlement les choses ! *I really like him!* En fait, j'aime tout le monde, mais vous l'aviez sûrement déjà remarqué !

— C'est une bonne attitude.

— J'en suis convaincu. La vie est trop courte pour chercher des ennuis. Et puis, tout le monde est gentil ici. *You'll see...* je vous présenterai à d'autres amis si vous le voulez bien.

— Absolument.

Silence. Silence intrigant. Antoine suit le regard du vieil homme... qui observe une lutte amicale sur la plage entre deux jeunes garçons au torse nu, vêtus d'un mince maillot de bain. Il cligne des yeux, ému, puis son visage revient vers Antoine.

— Vous êtes si calme pour votre âge. Au fait, pourquoi ne passez-vous pas ce soir à l'hôtel, pour dîner avec moi ? *It could be fun...* et on serait plus tranquille... et il y a une vue magnifique sur la ville et...

Il aurait pu continuer son énumération pendant de longues minutes si Antoine ne lui avait pas coupé la parole pour accepter poliment.

— *Really?*

— Oui, je suis libre ce soir.

Enfin cette invitation qui lui donne des fourmillements dans les jambes ! Par mégarde, il laisse paraître un sourire un peu plus malicieux, juste au moment où Jacob revient à la table.

— Ah ! Regardez ces jeunes qui luttent, James ! *The good old fashioned way!*

Et leurs yeux humides admirent les corps blancs, striés de marques rouges, là où le soleil a déjà attaqué la peau. Devant ce spectacle juvénile, ils ouvrent tous les deux la bouche, mais ce n'est pas de l'étonnement. Ils sont hypnotisés par ce qu'ils voient : sans se soucier des galets, les jeunes se roulent l'un sur l'autre, effrayant les mouettes à proximité.

Jacob détourne enfin le regard, dévisage Antoine.

— Vous aimez la lutte ?

Antoine déclare que non, et M. Baldwin précise qu'il préfère le tennis. Jacob acquiesce, songeur. Je crois que cet homme a décelé l'ambition de mon ami, qu'il a pu lire l'inquiétude dans ses yeux, mais je sais aussi qu'Antoine ne peut se résigner à un échec. La journée est trop avancée. Il a besoin d'argent pour revenir à Montréal. S'il n'y arrive pas, il sait très bien qu'il aura à nouveau un joint en bouche d'ici minuit.

Avant que Jacob ne réplique une seconde fois, Antoine commente l'heure tardive indiquée par la luminosité du jour. Il est passé dix-sept heures et ils devraient rentrer s'ils veulent être prêts pour le dîner.

— *See you tomorrow, James !*

Jacob serre la main de M. Baldwin, mais il n'envoie qu'un vague signe d'au revoir à Antoine. Le jeune homme distingue bien son sourire narquois, mais surtout ce regret de ne pas être invité à cette soirée. Jacob aurait pu s'imposer... mais il se tait. Il continue à siroter sa bière en observant les deux jeunes garçons qui s'amuse toujours à se bagarrer sur la plage.

★ ★ ★

Dès le premier pas, la richesse de l'endroit éveille, dans son ventre, une excitation si vive qu'elle lui presse l'estomac. Antoine pénètre dans une large pièce décorée de meubles antiques, de tableaux et de miroirs travaillés de bordures dorées. À moins d'un mètre de la porte d'entrée, une dizaine de montres et de bagues sont posées sur une commode en bois de rose. Tout indique que cette chambre... n'est pas une chambre, mais une suite ! Si un espace semblable appartenait à Antoine, il pourrait s'y installer à longueur d'année et c'en serait fini de tous ces hôtels minables, de ces lits inconfortables, du silence toujours perturbé par un bruit de chasse d'eau ou par les cris délirants d'un jeune couple.

En une seconde, l'idée qui traverse l'esprit du jeune homme n'a plus rien à voir avec le vol; il pense plutôt au fait qu'un homme plus âgé que lui pourrait, par son désir

puissant, lui apporter le confort et le luxe dont il a souvent rêvé. Il en a connu des vieillards, mais aussi jeunes et riches que M. Baldwin, jamais.

— Vous êtes bien silencieux, *my dear*.

Antoine le regarde, gêné, puis il s'accorde une pause pour éviter de bégayer.

— Oui, désolé... J'admire la beauté de votre... de vos appartements.

Il a maîtrisé sa voix. Le vieil homme, malgré une mince hésitation, conserve un regard léger et candide. Il se déplace dans le vestibule et, avec une dextérité étonnante, sa main attrape une bouteille de champagne et deux flûtes.

Ils cherchent tous à le faire boire, à lui faire perdre sa raison et ses inhibitions. Mais Antoine compte et, à chaque tournée, il s'assure de ne jamais vider son verre avant son hôte. Parfois, certains vieillards perdent toute retenue et se lancent dans le jeu des avances. Au départ, Antoine avait envie de frapper tous ceux qui tentaient des allusions lubriques, mais aujourd'hui, je vois bien que son aigreur a fait place à une dangereuse vanité. Il prend plaisir à se faire complimenter, à entendre de beaux mots qui le caressent. Néanmoins, il réussit à ne jamais se faire prendre. Lorsque les compliments fusent et que l'alcool fait son effet, le signal est donné. C'est le moment de passer à l'étape suivante. La méthode la plus facile consiste à se tenir le ventre, à simuler un malaise intense, puis à se plier en quatre comme si on allait être malade. Certains hommes profitent de cette excuse pour glisser une main indiscrete, mais la plupart du temps, ils cherchent à jouer les bons hôtes, et, en un clin d'œil, leur perversion se transforme en altruisme. Ils courent chercher un linge ou une éponge humide. Pendant qu'ils s'affairent à la salle de bain, Antoine n'a qu'à récolter tout ce qu'il a repéré durant la soirée : argent, montres et bijoux se vendent si facilement... il y a toujours un collectionneur malhonnête pour en voler un autre ! Enfin, lorsque les vieillards reviennent avec une compresse froide, Antoine s'est déjà envolé. À l'occasion, il reste encore un peu, les poches pleines, cinq ou dix minutes supplémentaires, puis il déclare qu'il vaudrait mieux remettre leur soirée à un autre jour, lorsqu'il se sentira

mieux. Évidemment, plusieurs s'empresent de planifier une autre rencontre, mais comme Antoine a tout ce qu'il veut, il ne revient pas.

Il aurait pu, certes, s'installer avec un seul vieillard et le dépouiller tranquillement de ses richesses, mais il aurait alors été contraint de fréquenter son milieu, de se faire juger sans cesse par les gens, et, surtout, de s'adonner au « devoir conjugal », chose qu'il se contente de faire en dernier recours, pris au dépourvu, quand il ne peut vraiment plus y échapper. Ce qui arrive très rarement.

— Je vous fais visiter ?

— Si vous le désirez.

Ils se promènent de pièce en pièce. Il y a une cuisine bien équipée, deux chambres à coucher munies de leur propre salle de bain avec douche et miroirs, un salon, où posent deux fauteuils Louis XIV et un grand foyer, et finalement, au fond de l'appartement, la salle à manger avec sa longue table de marbre, lisse et luisante, qui peut accueillir douze convives. Même si l'endroit paraît propre, une odeur de cigare semble s'être incrustée un peu partout.

— Nous dînerons *over there*.

M. Baldwin pointe une table ronde ornée d'une nappe blanche et de vaisselle de porcelaine, passé le vestibule, devant une large fenêtre cachée par des rideaux. Comme s'il se donnait en spectacle, il se déplace et tire une corde d'un coup sec. Les rayons du soleil pénètrent violemment sur la vaisselle et des reflets d'or surgissent un peu partout sur les murs.

La vue sur la ville est à couper le souffle et Antoine s'étonne. Quand il est monté au dixième étage, il ne s'attendait pas à se retrouver si haut. Cette donnée sera plutôt problématique lorsqu'il faudra s'éclipser. Un doute lui vient à l'esprit lorsqu'il voit le corps de M. Baldwin : il a enfilé une chemise blanche ouverte sur son torse légèrement poilu. En s'exposant ainsi, le vieil homme révèle qu'il a jadis été très musclé. Il semble posséder de bons pectoraux et les rides sur son front mentent sur l'âge de son corps. Mais il est trop tard pour reculer. Antoine cesse de le scruter et il se

met à évaluer les objets de valeurs qui l'entourent. Un vase chinois à gauche, un coupe-papier en or posé sur le bureau de travail dans la pièce voisine, juste à côté des cigares cubains qu'il pourrait voler aussi. Il a remarqué deux coffres à bijoux dans les chambres, mais il a peur de devoir utiliser une clé pour les ouvrir. Il se contentera des montres et des bagues qu'il a vues sur le guéridon à l'entrée. D'ailleurs, posé sur ce meuble, un livre attire son attention : *The City and the Pillar* de Gore Vidal. Il connaît ce roman américain qui aborde l'après-guerre et les relations entre militaires. Ouvert à la première page, l'ouvrage est dédié à l'encre bleue. Antoine a seulement le temps de lire qu'il s'agit d'un présent pour le soixante-sixième anniversaire de « James B. », car celui-ci revient, la bouteille de champagne à la main. Il remplit les flûtes pour une deuxième fois. Soixante-six ans ! Quel risque que de côtoyer quelqu'un qui possède tant de trésors, de culture et d'expérience de vie !

— Antoine, asseyez-vous, je vous en prie !

Ils s'assoient devant la petite table ronde, sur des chaises rembourrées et confortables. Antoine observe la disposition de la coutellerie. Pour lui, cela ne ment jamais sur la richesse d'une personne. Sur la nappe, l'argent serti d'un mince filet d'or scintille. Chaque fourchette doit valoir près de cent euros. Le jeune homme s'étonne de son aisance devant tant de luxe. Ses gestes trop naturels pourraient être mal interprétés. On pourrait croire qu'il a toujours vécu comme un roi. Pourtant, il n'a jamais connu ce train de vie dans son enfance. Ce sont ses rencontres en Europe qui ont éveillé son goût du raffinement. Malgré tout, il tente de paraître impressionné : il compte les ustensiles et joue à celui qui ne sait pas lesquels utiliser.

Le repas arrive enfin, porté par un serveur qui décoche un regard suspicieux vers Antoine. M. Baldwin sort de l'argent d'une commode derrière lui. Le vieil homme a l'air tellement excité par la présence de son ami qu'il ne se méfie de rien. Il accompagne le serveur dans le couloir de l'hôtel, commande une bouteille de vin supplémentaire, puis lui donne un pourboire généreux. C'est le temps d'agir; personne ne le regarde. Antoine se lève, jette un coup d'œil à la commode et fait glisser le

premier tiroir en retenant son souffle. Bingo ! Dans un étrange désordre, de nombreux billets de banque sont entassés sous une dizaine d'enveloppes et un agenda. Le jeune homme ne perd pas une minute et empoche plusieurs coupures avant de retourner s'asseoir gentiment. Il doit avoir amassé près de 1000 euros, mais il s'en veut un peu, car son hôte tarde à revenir, et il sait qu'il aurait pu en voler plus. Pendant une seconde, il pense à retourner chercher de l'argent, mais ce serait idiot et trop risqué.

M. Baldwin revient enfin à la table et regarde Antoine d'un air satisfait. Le malaise plane dans les yeux du jeune homme, car il déteste toujours cet instant où lui seul connaît sa trahison. C'est l'instant le plus délicat, un instant rempli de remords, où il lui est déjà arrivé de remettre les objets en place et de partir sans dire un mot : peut-être avait-il trop pitié de l'innocence d'un vieillard, peut-être se sentait-il trop agressif dans sa supercherie... Parfois, il aimerait mieux avoir le courage de pénétrer dans une maison vide et de voler tout ce qui lui plaît, sans devoir jouer la comédie, sans avoir à observer cet espoir amoureux dans les yeux de M. Baldwin et de tous ceux qui lui ressemblent.

Le début du repas se déroule bien. En observant le soleil perdre de son intensité, ils discutent de littérature, de musique et d'art. Antoine parle de sa préférence pour les artistes impressionnistes et ça tombe bien, car M. Baldwin est un grand admirateur de Cézanne. Il confie d'ailleurs être passé près d'acheter une seconde résidence à Aix-en-Provence, car il a eu un énorme coup de cœur pour les toiles du Mont Sainte-Victoire produites par l'artiste.

Antoine porte sa coupe de vin plusieurs fois à sa bouche et il ne remarque plus qu'elle est toujours pleine. Il a l'impression d'avoir orchestré le vol parfait sans le moindre effort. Il se détend, se laisse porter par la conversation. La culture de M. Baldwin ne le gêne pas. Il y a longtemps qu'il n'avait pas autant « apprécié » un dîner. Habituellement, les vieillards n'en ont que pour son sexe. Peu importe leur conversation, à chaque phrase, ils glissent une allusion, une invitation au plaisir, même des grossièretés. Et, dans ces moments, Antoine ne désire qu'une chose : se retrouver

sur une plage, un joint en bouche, pour oublier ce passage obligé. Faire le vide, fermer les yeux, s'imaginer le bleu clair de la mer. Il s'ennuie. Il s'ennuie du temps simple où l'on se retrouvait tous les cinq, à fumer derrière un bâtiment inconnu, à moins vingt degrés dans une nuit d'hiver avancée. Nos visages défilent peut-être dans son esprit, mais comme un reflet dans une eau polluée, ils doivent s'embrouiller, s'effacer un peu plus chaque année. Où sommes-nous ? Que devenons-nous ? Est-ce que Montréal est toujours une ville aussi importante pour nous ? Aujourd'hui, Antoine n'a plus d'attache, n'a plus de biens matériels; la seule chose qu'il traîne toujours sur lui, c'est son passeport. Et après chaque rencontre avec un homme, il regarde sa photo dans ce petit calepin bleu foncé. C'est lui. Il y a trois ans déjà. Il avait demandé un passeport pour partir à Amsterdam avec nous. Un premier voyage exceptionnel, noyé dans les vapeurs d'alcool et de marijuana, avec des gens qu'il aimait et qui comptaient vraiment. Bien que les souvenirs soient flous, il sait que là-bas, son identité demeurerait intacte. À présent, il doit observer cette petite photo chaque jour, sinon il se perd dans ses mensonges. Antoine croyait que son exil allait fournir une réponse à cette question si assommante : « qui suis-je ? », mais finalement, depuis qu'il parcourt l'Europe, il le sait encore moins. Il est devenu un autre, un autre qui n'a plus rien à voir avec l'innocence et la fragilité des dernières années de son adolescence.

Avec l'argent qu'il vient de voler, il n'achètera pas de drogue. Non. Il en aura suffisamment pour revenir à Montréal, pour retrouver la fin de mai, pour revivre le départ du printemps et l'arrivée de l'été. Pour nous revoir. Enfin.

— Alors ? Combien avez-vous volé ?

A-t-il bien entendu ? Devant l'air sévère de M. Baldwin, Antoine ose à peine souffler un « quoi ? »

— Combien d'argent ?

Le vieil homme pointe le tiroir de la commode. Son sourire mélancolique explique tout : cet argent était pour Antoine, pour tester sa sincérité et voir ce qu'il venait vraiment faire ici. Un piège. Un traquenard qu'Antoine aurait dû prévoir. C'était si

simple de croire que de l'argent éparpillé sous un agenda dans un tiroir avait tout le naturel d'une bonne cachette.

La nostalgie éprouvée envers ses anciens amis, ce billet d'avion palpable, tout ça a embrouillé Antoine. Il doit agir vite, malgré l'étourdissement que lui cause le vin. Pour une rare fois, la surprise lui glace le sang. Le ton de M. Baldwin est beaucoup trop posé. Antoine aurait dû se méfier de la culture, de l'intelligence et de l'âge du sexagénaire. Je crois qu'il s'imagine déjà en esclave, prisonnier, enchaîné à une croix, comme un objet retenu par un vieillard qui le lèguera peut-être à un autre vieillard, toujours et encore, jusqu'à ce qu'il devienne vieux à son tour. Il faut qu'il parte. Et sur ce silence glacial, on cogne à la porte. En une fraction de seconde, celle-ci s'ouvre et Jacob se tient dans l'embrasure.

— Ah ! Jacob ! Vous tombez bien ! *You were right ! He took the money !*

Antoine tente de se ressaisir. Il ravale sa salive et sort les billets de la poche de son jeans. Il prend son temps, espérant se donner une certaine contenance. Il compte l'argent, à haute voix, devant eux. M. Baldwin et Jacob ne bougent pas, mais on sent la tension dans leur respiration. Côte à côte, ils l'observent, sur leurs gardes.

— 975 euros...

M. Baldwin tend la main, offre une trêve qui devrait résoudre cette situation délicate. Mais lorsqu'il redemande la liasse de billets, Antoine ne réfléchit plus : il remet l'argent dans la poche de son jeans et bondit vers Jacob. Tête penchée, il fonce comme un taureau qui voudrait l'encorner. Ils passent tous les deux la porte d'entrée et frappent durement le mur du couloir de l'hôtel. Le bruit est immense, il doit avoir alerté tous les occupants de l'étage. Jacob s'écrase au sol, mais au lieu d'être destabilisé, il en profite pour enrrouler solidement ses bras autour des chevilles d'Antoine. Reprenant ses esprits, le dos collé au mur, lorsqu'il baisse le regard, Antoine voit la nuque de Jacob entre ses deux jambes. Le jeune homme se retrouve face à face avec M. Baldwin, et, pendant une seconde, ils se dévisagent en silence. La frayeur d'Antoine fait sourire le vieil homme, qui se met soudain à crier « AU VOLEUR ! AU VOLEUR ! » en le pointant du doigt.

Antoine tente de se défaire de l'emprise de Jacob en secouant ses pieds, mais il doit lui assener des coups de poing sur la tête pour qu'il lâche prise. Dès qu'il arrive à se décoincer de ce piège, Antoine se met à courir sans se retourner. Il entend des pas rapides à sa poursuite. Il ne peut plus s'arrêter. Tout se joue ici. Une main sur la poche arrière de son jean : le passeport est toujours là. Le reste de ses vêtements peut bien être abandonné dans sa chambre d'hôtel. Ça n'a pas d'importance. Il n'a plus une minute à perdre. Il s'est fait prendre. Pas question d'attendre l'ascenseur. Il pousse la porte des escaliers au bout du couloir. Dix étages à dévaler. La sueur aux tempes, le tremblement dans les jambes. Si la peur n'était pas aussi forte, il pleurerait comme un gamin.

Au pas de course, il s'échappe de l'hôtel et se retrouve dans la rue, mais il perd son souffle, il doit ralentir la cadence. Ses poumons ne le supportent plus. Impossible de reprendre de l'air. Jacob et M. Baldwin sortent de l'hôtel à leur tour : ils sont plus en forme que lui ! Le jeune homme se met à maudire toute la fumée qu'il a consommée, tous ces « trips » inutiles qui l'ont rendu encore plus idiot, lui retirant sa santé et sa naïveté. La tête tournée vers le ciel, la voix sèche, il promet de cesser de fumer si on lui laisse la chance de s'évader. Mais sur ce, Jacob le pointe du doigt et la course reprend. Antoine se remet tant bien que mal à courir. Il longe les murs, enjambe des caisses de légumes, contourne des plates-bandes et évite de justesse de se faire frapper par une voiture en traversant une rue. C'est une course équitable : la vieillesse en forme contre la jeunesse à bout de souffle. Dans les deux camps, ils sont au bord de la crise cardiaque. Antoine n'a pas le choix, il retourne près de la Promenade des Anglais et dès qu'il aperçoit la mer, il repère de nombreux taxis. Le hic, c'est que le chemin pour se rendre à l'aéroport file en ligne droite. Pas de virage, pas de changement d'autoroute ou de seconds trajets possibles. On longe la Promenade des Anglais dans un trafic qui semble interminable.

— Cinquante euros en plus si vous contournez toutes les autos en vitesse !

Antoine regrette presque son offre, car le taxi s'élance, coupe les autres voitures, klaxonne, et ses manœuvres attirent l'attention. Le jeune homme n'est plus un simple

voyageur invisible qui se rend à l'aéroport. Maintenant, Jacob et M. Baldwin sont assurés de sa destination.

Antoine continue tout de même ses prières. Il est effrayé, effrayé à l'idée de se faire encercler comme une proie et, si près du but, de devoir tout perdre. Il a joué un jeu, un jeu où les règles étaient perverses, mais un jeu où sa grâce, sa beauté, son charme et surtout sa façon de séduire par son silence pardonnaient toutes ses maladresses. Pourquoi la drogue est-elle devenue l'amante de sa vie ? Si cela n'avait pas été de ce désir de toujours fumer, peut-être serait-il dans un studio à New York, une mallette à la main, un complet Emporio Armani sur le dos et une montre luxueuse au poignet. « Jamais plus. Non. Plus jamais. »

La porte du taxi s'ouvre avant même que le chauffeur n'ait arrêté la voiture. Antoine lance soixante euros dans sa direction et décampe. Il ne se retourne pas pour voir si Jacob ou M. Baldwin arrivent vers lui, mais il le sent. Ils sont toujours là, tout près, comme la sueur qui colle à sa peau. Antoine se mêle à la foule, se presse devant un comptoir de vente de dernière minute et jette des coups d'œil paniqués un peu partout. Je suis certain qu'il pense que toute cette histoire est la faute du « premier joint », car pour lui, c'est celui-là qui a amené les autres, et ce sont les autres qui l'ont amené jusqu'ici, à se vendre pour fumer, à côtoyer un monde érotique qu'il peut à peine supporter.

J'observe son impatience devant le comptoir d'embarquement. Ce qu'il ressent à l'instant doit être le sentiment le plus réel de sa vie : l'angoisse de se faire prendre, de ne pas pouvoir repartir à zéro, de rester à tout jamais sur le territoire français, dans la magnifique ville de Nice qui lui rappelle pourtant tout ce qu'il ne veut plus être. Et cette impatience se mêle à l'adrénaline qui coule dans ses veines; pour une dernière fois, il dépense de l'argent volé, car oui, je crois bien qu'Antoine a fini de tester sa chance. Il a beaucoup trop peur de perdre la partie, et dans ce cas, il ne pourrait plus en allumer « un gros » pour oublier son sort.

J'ai quand même confiance en lui. Son anxiété me semble vraie. Allons ! Même si Jacob et M. Baldwin traversent actuellement les portes de l'aéroport, je ne pense pas qu'ils iront acheter des billets d'avion pour le suivre derrière le portail de sécurité. Je dirais même qu'ils hésiteront à se faire remarquer par les policiers. Antoine peut s'énerver pour quelques minutes encore. Un vol pour Montréal est prévu vers dix heures, ce soir. Benjamin devrait retrouver son identité.

PHILIPPE

Chaque matin, Philippe s'attriste devant les nuages grisâtres qui défilent rapidement ou n'avancent presque pas. Isolé dans une chambre de sept mètres carrés, il divague, la tête vers le ciel souillé, pensif devant ses projets pour la journée : une page blanche, le vide, l'ennui.

Chaque fois que je le regarde, il est couché sur son lit, étudiant les crevasses du plafond, qui laissent parfois échapper deux ou trois pas. À l'occasion, il tend l'oreille, essaie de deviner l'origine du bruit. Lorsque le silence le transit à nouveau, il attrape un livre sur l'unique tablette de sa bibliothèque. Il relit souvent les mêmes ouvrages : Balzac, Duras, Flaubert et Hugo. Il connaît les histoires par cœur, il pourrait presque les réécrire. Les personnages de ces livres sont ses complices, ils partagent sa mélancolie.

Il a collé la photo de ses anciens amis sur le mur beige près de son bureau. Il les imagine souvent autour d'une table, à boire de la bière et à rire aux éclats. Depuis longtemps, il ne fait plus partie de leur vie, et même s'il réapparaissait, il sait que rien ne serait plus comme avant. Philippe est seul, invisible comme l'air qui s'imisce par sa fenêtre du quatrième étage. Alors il relit les mêmes romans, se sentant aspiré dans des histoires où il croit se trouver une place.

Une heure après avoir dîné, il allume une cigarette. Une bouteille de vin blanc traîne sur sa petite table. Elle est tiède, mais il a pris l'habitude. Dans une coupe de plastique, il verse le liquide doré. Il lui arrive de penser qu'il boit son urine. Ça le fait rire quand il termine la bouteille. Entre chaque verre, il s'étourdit en fumant d'autres cigarettes.

La nuit approche, mais la faim ne vient pas. Un vent pénètre dans la chambre, on dirait qu'il s'efforce de rafraîchir la pièce empestée de mégots. Philippe retourne dans son lit. Recroquevillé, il essaie de chasser ses démons. Je crois qu'il doit se revoir à l'école, avec Dana et Benjamin, à les écouter parler de leurs sorties du jeudi soir, où il

n'avait pas le droit d'aller. Il pense peut-être aussi à ses parents, trop généreux, mais trop sévères à la fois, ou encore à ses grands-parents, qui le saoulaient sans cesse avec Joseph, Jésus et ses douze apôtres. Il m'a déjà dit que lors des fêtes de Noël, seules ses cousines lui procuraient de la joie; elles s'observaient avec minutie, en perpétuelle compétition, afin de savoir qui serait la première à bondir sur lui. Elles étaient jeunes, sans expérience.

Philippe a déjà embrassé Clara, la sœur de son ami Éric, mais ça ne comptait pas. Elle avait 32 ans et trop de champagne dans le sang. Il se souvient très bien du baiser : vif, discret et offert en silence dans une nuit froide de décembre. Ils n'avaient pas échangé un mot. De toute façon, Philippe ne parle jamais. Un murmure ou deux, un « oui » ou un « non », et la conversation s'arrête net. Il se demande pourquoi il ne se raconte pas aussi facilement que ceux autour de lui. Il ne trouve pas de réponse, alors il préfère se taire et écouter. En général, les humains parlent trop. Ils se contredisent toujours. Philippe ne souligne jamais leurs mensonges, mais il enregistre tout. Il a une très bonne mémoire et il n'a pas besoin d'étudier à l'école. Parfois, il néglige même de se présenter aux examens. Il ne fait rien de son temps, sinon se masturber en pensant à des femmes qu'il ne pourra jamais aborder. Il reste seul dans cette petite chambre, parce qu'il l'a choisi. Il a quitté sa famille, son emploi et ses quelques amis pour une aventure en France qu'ils ont tous qualifiée de formidable, mais ici, Philippe s'ennuie. Et dire qu'il n'a même pas encore vingt-deux ans.

Au fil des années, il a appris à passer au second plan. Même devant Dana et Benjamin, eux qui l'acceptaient malgré son laconisme. Il a toujours été curieux de savoir ce qu'ils appréciaient en lui pour rester de si longs moments en sa compagnie. Le silence gêne. S'il se présente trop souvent, on coupe les ponts. Sans la timidité, Philippe serait le plus heureux des hommes. Il sortirait au grand jour et parlerait aux inconnus. Chaque discussion serait un événement mémorable, quelque chose de positif, un service pour l'évolution humaine. Mais le garçon a choisi sa solitude, ses romans.

Je sais que Philippe aime les siècles passés, parce qu'il n'y avait pas mille gadgets pour communiquer. Pas de téléphone, pas de télévision ni d'Internet. Un monde où les mots étaient d'or. Aujourd'hui, les paroles entrent par une oreille... et n'ont pas le temps de ressortir par l'autre. Elles s'entassent dans le columbarium des phrases transformées en cendres et elles sont éliminées directement du cerveau.

Les journées continuent leur lente descente et l'angoisse d'une année d'études dans un pays étranger augmente. Puis, un matin comme un autre, deux enveloppes glissent sous la porte. L'univers bascule. Philippe reste figé devant ces rectangles blancs. C'est la première fois qu'il reçoit du courrier. Il aurait bien voulu ouvrir, jeter un œil dans le couloir et apercevoir le responsable de cette perturbation, mais il se résigne. Le corps tordu, il se traîne hors de son lit.

La première lettre vient d'Éric. Il lit le texte en diagonale, sachant déjà qu'il parle d'un amour impossible. La deuxième missive l'intéresse davantage. Le papier vient de la haute direction qui gère les échanges interuniversitaires. Après quelques formalités d'usage, le drame s'écrit noir sur blanc : « Compte tenu des absences prolongées de l'étudiant Philippe Dubois à ses cours de Lettres modernes en Licence à l'Université du Havre, la résidence universitaire est contrainte de clore prématurément le contrat de location de la chambre G0437. » L'espace doit être libéré au plus tard le 18 mai.

Philippe s'assoit sur son lit, agrippe ses couvertures et serre les poings. Que peut-il faire ? Silence. Vide. Ses genoux sautillent, puis son corps se lève en urgence, bien droit. Philippe n'hésite plus à marcher dans le couloir. Il descend au rez-de-chaussée, pousse la porte du bâtiment et se met à courir vers le nord. Son cœur presse sa poitrine, la sueur coule dans son dos, mais il continue. Certains passants le fixent en souriant, mais Philippe accélère la cadence de sa course.

Sur le banc d'un parc, il s'étend de tout son long, un peu à la manière d'un sans-abri qui se prépare pour la nuit. De temps en temps, il ouvre l'œil, examine les

environs. Il n'avait jamais visité ce lieu. Il ne sait pas où il se trouve et il n'a pas mémorisé le nom des rues. Sa sécurité n'existe plus.

Sur l'autre banc près de lui, une fille lève les yeux. Il croise son regard, mais il baisse vite la tête. Elle est belle, ses cheveux châtain laissent transparaître quelques mèches blondes, dont une qui lui retombe sur le front. Elle s'est assise, jambes serrées, tentant d'occuper le moins d'espace possible. Philippe l'observe une seconde fois, passe une main rapide sur ses joues pour effacer la sueur. Elle a l'air réservé, coincé même. Elle ose à peine respirer. Elle devrait pourtant avoir confiance en elle, c'est une fille très, très jolie ! Le jeune homme ne la comprend pas et lorsque leurs yeux se croisent de nouveau, il fait mine d'examiner un enfant grimpé dans un arbre. Le jeu de cache-cache s'enclenche. Quand l'un essaie de considérer l'autre, celui-ci dévie légèrement le regard.

Tant de pensées envahissent l'esprit de Philippe. Que va-t-il devenir sans sa petite chambre, sans son refuge ? Il faudra demander de l'argent, car le prix d'une pièce en résidence universitaire coûte à peine le quart d'un loyer au Havre. Mais son père ne donnera pas allègrement. Il questionnera la raison de ce départ et Philippe ne pourra pas mentir. S'il raconte un bobard, il sait qu'une plainte sera envoyée à la résidence avec une demande de compensation, et là, ce serait catastrophique, car la direction se défendrait et fournirait l'explication : Philippe fait l'école buissonnière depuis près de trois mois. Son père ne prendrait pas cette cachotterie à la légère, il lui ferait un long reproche, un discours moralisateur qui reviendrait comme une maladie mensuelle. On en parlerait pour la dizaine d'années à venir.

Philippe se mordille la lèvre inférieure, gruge sa peau fragile et goûte à son sang. Il a complètement oublié la jeune fille. Elle se lève, un dernier regard posé vers lui et va s'asseoir sur un autre banc. « En voilà une autre qui me déteste », murmure-t-il. Frustré, il l'observe encore, lui découvre de longues jambes, toujours bien alignées, comme si elle voulait se fondre avec le banc, disparaître entre les planches. Il aurait envie de se diriger vers elle pour l'engueuler, lui dire qu'elle est belle et qu'elle aurait

pu profiter de la totalité du banc. Il n'y a pas de honte à avoir quand on est si jolie. Mais il sait très bien que tous ses mots resteraient coincés dans sa gorge. De toute façon, il a déjà tant à penser. Il ne comprend toujours pas ce qu'il fout en France. Voulait-il vraiment voir si la vie était plus facile ailleurs ? Il était effacé à Montréal, pourquoi le serait-il moins dans une autre région ? Toutes ses croyances et ses rêves n'étaient que de grandes illusions.

Lorsqu'il la regarde de nouveau, il remarque un livre entre ses mains. Il a toujours rêvé d'une femme qui pourrait lui parler du silence et de la tristesse de *Madame Bovary*. Rares sont ceux qui connaissent exactement le récit de ce chef-d'œuvre.

Il est trop loin pour lire le titre du roman qu'elle semble dévorer avec avidité. Il espère qu'elle sera toujours là quand il partira de ce parc, simplement pour découvrir le nom de l'auteur sur la couverture. Mais qu'est-ce qu'il attend ?

Le corps tendu, le cou crispé, il se lève et marche vers elle. Un dernier coup d'œil vers l'enfant perché sur une branche; même dans sa jeunesse, Philippe ne se serait jamais aventuré sur le gazon des parcs, encore moins dans un arbre. Sa mère l'aurait sermonné.

— Je peux savoir ce que tu lis ?

Elle recule, le dos crispé contre le dossier du banc. Philippe ne semble pas étonné. Je suis certain qu'il croit qu'elle doit être effrayée par son visage laid ou par sa carrure imposante. Puisqu'elle garde le silence, Philippe n'ose pas reluquer le titre du roman. Il souffle un « laisse tomber », plein d'amertume. Il doit être plus rouge que les « stop » aux coins des rues, alors il presse le pas vers la sortie du parc.

— Attends !

Est-ce lui qu'elle appelle ? Il ralentit le pas, mais il a peur de se retourner et de la voir avec un autre homme. Sur la pointe des pieds, il dévie légèrement la tête pour reconsidérer le parc. Des yeux féminins le fixent, et pour la première fois, ils ne se détachent pas. Philippe reste figé, un malaise au ventre. Il aurait tellement envie d'une

cigarette pour se calmer. Il hésite encore, se dandine un peu. Il sent qu'elle va bientôt s'impatienter. C'est maintenant ou jamais. Il n'a plus rien à perdre. Il marche vers elle, d'un pas qu'il essaie de maintenir assuré, mais parfois, une bosse sur le sol distrait sa concentration, ses jambes chancellent et la nervosité ne le rend pas du tout naturel.

— Oui ?

Un sourire de satisfaction apparaît sur ce visage pâle où deux pommettes saillantes dévoilent une timidité.

— Je lis... *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* de Stefan Zweig.

Zweig, un auteur autrichien qui a déterminé l'heure de sa mort en compagnie de son épouse. Philippe l'avait étudié dans un cours de littérature étrangère au cégep, celui donné par Jean-Paul Tessier, un homosexuel passionné qui faisait fuir la moitié de la classe et captivait l'autre. Pour une fois qu'un prof lui faisait découvrir quelque chose !

— As-tu lu *Brûlant secret* ou *L'ivresse de la métamorphose* ?

Elle agite la tête, surprise de ce point commun.

— J'ai adoré *La confusion des sentiments* !

Ils pourraient discuter du romancier pendant des heures, mais à force de nommer des titres d'œuvres, la conversation n'avance pas. Philippe se risque donc pour la première fois en vingt ans.

— Tu étudies à l'Université du Havre ?

— Oui.

— Tu habites dans les environs ?

— Oui.

Sa banque de questions asséchée, rien ne lui vient à l'esprit, sauf l'angoisse qui reprend tranquillement son trône. La jeune femme devine sa gêne, mais elle ne dit rien. Elle inspire, expire, inspire encore, puis expire plus profondément, sa vie ayant l'air de dépendre de ce souffle rythmé. C'est à son tour de faire avancer l'échange et elle semble en avoir conscience. Après tout, ils n'ont pas fait tout ce « travail » pour rien.

— Comment tu t'appelles ?

— Philippe Dubois... et toi ?

— Aurélia Bourgne.

Second moment rempli de malaise. Dans les rencontres observées par Philippe, l'homme prend la peine d'embrasser la joue de la femme, ou du moins de lui tendre une main. Mais ce genre de contact briserait la confiance qui s'installe lentement entre eux. Si Philippe essaie d'étirer le cou vers Aurélia, il sait d'avance qu'elle va reculer d'un pas, étonnée et peut-être même offensée. Il vaut mieux rester silencieux, attendre la prochaine question.

— Tu avais l'air... comment dire... très triste, tout à l'heure.

— Oui... une histoire de... famille... enfin, d'école aussi.

— Oh ! Ça semble compliqué !

— Oui, non... plutôt... En fait, non, c'est assez simple. Je ne vais plus à l'école depuis quelques semaines, et comme les résidences universitaires sont très demandées, ceux qui n'assistent pas à leurs cours perdent leur chambre. Je me suis fait *pogner* !

Elle n'a pas l'air de saisir la dernière expression.

— Euh... Je me suis fait... pincer !

Philippe a l'habitude de se reprendre. Même au Québec, il doit parfois s'exprimer de trois manières différentes pour arriver à se faire comprendre. À chaque essai, il s'empêtre dans ses mots et se mélange lui-même dans ce qu'il désirait dire. Il parle si peu.

Aurélia lui envoie une moue attristée et compatissante. Elle s'exprime dans un français impeccable, prononce chaque syllabe et termine sa phrase dans une sonorité un peu plus aiguë, comme si elle chantait le dernier mot de chacune de ses pensées.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ça... j'en ai aucune idée !

— Retourner au Québec ?

— Comment t'as fait pour savoir que j'étais Québécois ?

— Ton nom... mais surtout, ton accent !

Elle sourit, on décèle même un petit rire nerveux entre eux. Philippe aimerait la complimenter, mais il ne sait pas comment formuler un éloge courtois, il a peur qu'elle le trouve trop vulgaire.

— Tu viens souvent dans ce parc ?

Elle acquiesce.

— J'adore lire ici quand il fait beau. Le milieu du mois de mai est assez doux, c'est très plaisant de profiter de la nature, surtout quand il ne pleut pas.

Sans se consulter, ils ont commencé à marcher dans l'allée. Leurs pas caressent les cailloux au sol, laissant un pied en apesanteur alors que l'autre s'apprête à prendre la relève. Philippe suit la cadence. Pour une fois, il oublie de réfléchir à ses mouvements, à sa démarche, à tout ce qui lui fait craindre le jugement d'autrui.

Grimpé dans l'arbre, l'enfant qu'il observait plus tôt appelle à l'aide. Il ne sait plus comment descendre. Aurélia le pointe, étonnée. Le jeune garçon est suspendu à une branche, les jambes dans le vide, gigotant.

— Il faut faire quelque chose !

Philippe reste pétrifié sur place. La main d'Aurélia se place au milieu de son dos et une petite poussée l'aide à sortir du sentier. Ce geste l'emplit de vivacité. Il court vers l'enfant, et au même moment, le petit lâche prise et se retrouve par magie dans ses bras. Serrés l'un contre l'autre, ils tombent à la renverse sur la pelouse. Aurélia les regarde, amusée. Elle se penche légèrement pour relever l'enfant. Il lui lance un sourire espiègle avant de partir vers un autre arbre.

— Ça va ?

— Oui, oui ! Je crois bien.

Elle l'aide à se redresser. La douceur de sa main le réconforte et éloigne l'image réprobatrice de sa mère, qui ne serait pas fière de le trouver étendu sur l'herbe. Philippe reste accroché un peu trop longtemps à cette paume qui tente de se détacher.

Une distance gênante vient s'installer entre eux. Le garçon maudit ses manières. Il souffle un « merci » réservé, et Aurélia propose de retourner s'asseoir sur un banc.

La conversation tombe à plat. Chacun de leur côté, ils regardent les passants. Certains installent une couverture pour pique-niquer, d'autres fument une cigarette en lançant une balle à leur chien, un groupe de jeunes filles jouent au volley-ball...

— Tu dois partir de ta résidence bientôt ?

— Dans deux jours.

— Si tu veux, je te dépanne, le temps que tu trouves autre chose.

Elle semble surprise de sa proposition, mais rapidement, un sourire plus malicieux se dessine sur son visage. Philippe ne sait pas s'il doit refuser poliment. Aurélia ne le laisse pas répondre. Elle déclare qu'elle doit partir déjeuner avec son père. Elle s'apprête à lui donner son numéro de portable, mais elle s'arrête. Je crois qu'elle sent que Philippe serait trop timide pour lui téléphoner.

— On se retrouve ici, demain matin ? On ira manger quelque part.

Il accepte, un peu déstabilisé.

— Demain, neuf heures !

Elle lui tend la main, celle-là même qu'il avait capturée pour un trop long moment. C'est plus facile, moins engageant. Il saisit sa paume, dernière caresse, et la laisse retomber à regret.

★ ★ ★

Ce matin, Philippe s'égare, distrait. Il n'a pas envie de lire et il n'a pas faim. Plutôt que de sa banane quotidienne, il aurait envie de cerises, de mangues ou de framboises. Ce serait plus léger. La porte de sa mini garde-robe ouverte, le garçon ne trouve rien à porter. Tous ses habits sont démodés, tachés ou simplement laids. Il opte pour un t-shirt blanc et une vieille paire de jeans. Il ne veut pas se sentir mal dans ses vêtements, et ça le tuerait d'avoir honte de son habillement devant Aurélia.

À peine sept heures au cadran et il ne sait plus comment combler l'attente. Une rencontre... le premier rendez-vous « romantique » de sa vie. Comment se comporter ? Faudrait-il se donner une contenance particulière à table, commander une boisson spéciale ou un plat typique ? Devrait-il offrir une bagatelle, une simple rose ou un présent plus dispendieux ? Il tourne cette possibilité dans tous les sens, mais il vaut mieux ne rien apporter du tout, du moins pour cette première fois. Il aurait l'air trop insistant. « Naturel. Naturel. Naturel. » Il ne cesse de se répéter ce mot qui guide son esprit, mais non la démarche de son corps.

Que faire, donc, pour combler son impatience ? Il commence à rassembler ses effets personnels. Il n'a qu'un sac à dos d'expédition. Il le remplit, mais se rend compte qu'il aura besoin d'un sac de poubelle pour mettre le reste de ses vêtements. Tout ça ne lui prend que quinze minutes. Satisfait, il s'allume une cigarette, puis la jette soudainement par la fenêtre. Son haleine et son linge en seraient ternis. Il veut être parfait.

Huit heures. Faut-il être à l'heure, un peu en avance ou en retard ? Philippe part plus tôt, il préfère attendre, même s'il sait que sa conscience sera encore plus torturée quand elle arrivera... si elle vient vraiment. Elle décidera peut-être d'oublier sa promesse. C'est la plus grande angoisse du garçon. Un espoir qui s'étire, qui perdure avec un peu de désolation, puis qui s'écroule en entier dans une amère déception. Il en aurait pour des jours à reprendre son quotidien, à ne pas la chercher des yeux dans ce parc où les gens penseraient sûrement qu'il poursuit un fantôme. Il déambule justement dans ces sentiers parsemés de fleurs. La vie est encore belle, la lueur du ciel devient de plus en plus claire et quelques coureurs le dépassent gentiment.

Neuf heures deux... neuf heures sept... neuf heures onze. À neuf heures quatorze, alors qu'il tourne les talons péniblement, une forme féminine s'élance au loin. Il reconnaît les longues jambes. Une jupe courte dévoile entièrement les genoux, lisses, souples; même à la course, ils s'articulent avec grâce, se déplient et se replient dans une coordination parfaite. Rien que pour ces jambes, Aurélia doit attirer le regard

de plusieurs mâles. Pourquoi a-t-elle choisi sa compagnie, qu'est-ce qu'elle a trouvé de si intéressant chez Philippe ? Il ne comprend pas, mais se garde bien de la questionner.

La sueur aux tempes, elle s'excuse, accusant son réveille-matin. Philippe lui pardonne ce retard, il lui pardonnerait bien pire de toute façon. Essoufflée, Aurélia s'assoit sur un banc.

— Tu veux aller déjeuner dans un endroit particulier ?

Philippe ne connaît pas d'endroit particulier. Il n'a mis les pieds dans aucun restaurant de la ville.

— Je te laisse choisir. Pas trop loin à cause de mes sacs.

Il pointe son sac à dos et le sac de poubelle plein à craquer sur la pelouse. Aurélia regarde, intriguée. Elle laisse glisser un petit sourire qui illumine enfin son visage. Elle connaît un café sympathique, à deux coins de rues d'ici. On y sert croissants, brioches et autres pâtisseries. Aurélia lui avoue son penchant pour les croissants-amandines, gâteries qu'elle essaie d'éviter, car « ça tombe dans les cuisses ».

Ils marchent côte à côte et, dans la rue, le berger allemand d'un passant s'élançe vers Aurélia et lui renifle les jambes. Philippe doit s'imaginer à sa place, envieux. Il aimerait sentir la chair, palper la fermeté des muscles. Il se trouve sûrement idiot de jalouser un chien qui met son nez près de l'intimité des jolies filles... pourtant, la bête a probablement eu plus de contacts avec les femmes que lui. Après avoir flatté l'animal, ils reprennent leur chemin et arrivent devant le *Cyclone d'argent*, un petit café aux allures modernes qui conserve une touche historique avec ses peintures d'églises du Havre en construction. On y voit des ouvriers en noir et blanc, certains font la pose, d'autres travaillent avec effort en arrière-plan.

Ils s'assoient au fond du restaurant, dans un coin tranquille, et la gêne revient hanter Philippe. Il s'efforce de trouver un nouveau sujet de discussion. Le serveur du café le sauve pour une minute ou deux. Il apporte les menus, un simple feuillet, et il attend. Aurélia, fidèle à son penchant, prend un croissant-amandine et un café noir. Philippe l'imité, parce que c'est plus facile. Il réalise vite son erreur. Cette manière de

toujours prendre ce que l'autre veut... c'est un peu vouloir se saisir de son âme, entrer dans sa vie grâce à l'imitation. Aurélia a fait la moue lorsqu'il a murmuré « même chose ». Je pense qu'elle aurait voulu découvrir ses goûts, ce qu'il aime et ce qu'il déteste. Mais même Philippe n'aurait pu répondre à cette question. Il essaie si peu de choses, la banalité de son quotidien ne lui permet pas ce genre d'escapades. Ce n'est pas qu'il n'ait jamais pris le temps de goûter, seulement, il n'a jamais poussé ses horizons alimentaires vers l'inconnu. Il a si peur d'expérimenter...

Dans la lourdeur du silence, le serveur revient avec les déjeuners. On entend les tasses trembler dans leurs petites assiettes. Philippe serre les dents. Ses aisselles deviennent moites et sa peau semble laiteuse. Pour éviter un haut-le-cœur, il se jette dans le jeu mystérieux de la parole, sans même s'écouter parler.

— Ma vie est d'un ennui mortel ! Je suis renfermé sur moi-même, t'es la première personne qui ose me regarder dans ce foutu pays ! Je suis invisible pour le reste du monde. Désolé si j'ai pas la conversation facile... Tu peux choisir de t'en aller après tout...

Elle reste bouchée bée un instant, puis éclate de rire. Les clients du café se tournent vers elle et lui lancent des coups d'œil hautains. Aurélia met sa main droite sur ses lèvres, mais dès qu'ils ont le dos tourné, elle leur tire la langue. Se fout-elle de sa gueule, aussi ? Devant son visage incrédule, elle s'explique :

— Je connais ce que tu vis. J'avais le même problème que toi il y a trois ans. Voilà pourquoi je veux t'aider.

Philippe ne semble pas comprendre ce qu'elle veut dire, mais il ne répond rien. Si j'étais lui, je poserais mille questions : qu'est-ce que cet acte de bonté ? Est-ce de la pitié ? De la dérision ? Comment peut-elle penser qu'ils se ressemblent alors qu'ils se sont rencontrés hier ? J'aurais envie d'agiter les épaules de Philippe, de le pousser dans la conversation, mais, les yeux baissés vers son croissant aux amandes, il mange dans un calme embarrassé. Parfois, Aurélia relève la tête, discrète, afin d'observer la bouche

de Philippe qui mastique doucement, d'une manière délicate. À sa première gorgée de café, son front se durcit. Il s'étouffe et se racle la gorge.

— Non ! Ne me dis pas que c'est ton premier café noir ?

— C'est mon premier café tout court.

Il demande un verre d'eau au serveur. Même s'il parle peu, on dirait que la présence d'une jeune fille à ses côtés le rend moins réservé avec les autres. Jamais il n'aurait exigé quoi que ce soit s'il avait été seul. Il aurait attendu que le goût passe, reprenant un morceau de croissant pour effacer la saveur acre.

— Eh bien, voilà ce que ça fait de commander la même chose que les autres. Tu dois suivre tes propres envies, Philippe !

Il n'aime pas cette phrase qu'elle déclame avec joie. Il a l'impression d'entendre son père lui faire la morale.

★ ★ ★

En sortant du café, il la suit. Quelques personnes se retournent sur leur chemin et se mettent à rire. Aurélia n'écoute pas les murmures, elle continue à marcher d'un pas léger, attentive à ce qui se passe devant.

— Attention, la crotte de chien !

Le garçon l'évite de justesse, mais son sac de poubelle la traîne sur quelques mètres. Philippe s'en fout.

Ils arrivent devant un édifice d'un gris monotone. Aurélia ouvre la large porte à l'aide d'une toute petite clé. Il y a quatre étages à grimper par un escalier en tourbillon, minuscule et légèrement incliné. Ils croisent un homme. Philippe doit s'écraser contre le mur pour le laisser passer.

Ils pénètrent dans un vestibule qui s'ouvre directement sur le salon à droite. La cuisine se trouve à gauche et elle semble très exiguë. Philippe dépose ses sacs pendant qu'Aurélia se dirige plus loin dans le couloir pour s'enfermer dans sa chambre. Il ne sait pas ce qu'elle fabrique et il n'ose pas la presser. Il fait les cent pas dans le salon.

C'est un appartement plutôt moderne, des luminaires dernier cri, tout le matos électronique et quelques peintures de bon goût. Il se plairait ici. Il y a même un petit balcon qui donne sur la rue. Philippe ne peut résister à l'envie d'ouvrir la porte. Il observe les passants plus bas. Aurélia l'appelle de la cuisine. Elle lui offre un verre de sangria. C'est tout ce qu'elle a.

Ils trinquent, ils boivent et le silence les poursuit encore.

— Que comptes-tu faire ?

Déjà cette question. Elle veut sûrement le voir partir au plus vite.

— Je ne sais pas. Je me sens un peu con d'envahir ton espace perso. Je veux dire...

T'es super gentille avec moi, mais je suis sûr que ton but n'était pas de me ramener ici.

— Ne t'en fais pas, ça me fait rien du tout. J'ai dit que je voulais t'aider. Le canapé du salon n'est pas très confortable par contre.

— Je vais m'y faire, c'est seulement pour quelques jours, peut-être même moins.

Elle approuve, avec détachement, mais il sent qu'elle se veut amicale.

★ ★ ★

Il est bientôt minuit, et depuis trente minutes, un triste calme règne dans l'appartement. À part quelques regards échappés, il ne s'est rien passé de plus entre eux. Philippe s'étire comme si de rien n'était, essayant de mettre son bras autour des épaules d'Aurélia, mais elle s'éloigne, murmurant qu'il est l'heure de dormir. Elle va chercher des draps et une couverture pour qu'il prépare son lit.

Face à face, ils se souhaitent bonne nuit. Cette fois-ci, Aurélia prend les devants et se penche légèrement pour déposer un baiser sur la joue du jeune homme. Il l'imites, toujours aussi gauche. Il lui embrasse d'abord le front, frôle son nez, s'excuse et dépose finalement ses lèvres près d'un coin de sa bouche. Elle lui sourit, lui souhaite encore une bonne nuit, puis retourne à sa chambre. Philippe s'installe, constate que le canapé n'est pas confortable du tout.

Vers trois heures du matin, il n'en peut plus. Sa vessie le presse à poser pieds à terre. Il essaie de rester discret, mais comme il ne connaît pas l'appartement, il se cogne l'orteil contre un mur. Il retient son souffle une longue minute et, dans le noir, il distingue enfin la porte de la salle de bain. Elle est au fond du couloir, à côté de la chambre d'Aurélia. Il hésite avant de tirer la chasse. Devrait-il laisser l'urine dans la cuvette ou courir le risque de la réveiller ? Il n'a pas le choix. Il se sentirait trop mal de laisser sa trace dans cet univers féminin. Erreur ! La toilette mène un bruit d'enfer. À coup sûr, Aurélia sera réveillée par cet inconnu qui squatte son intimité. Devant sa porte entrouverte, il scrute ses jambes par-dessus les draps. Il sait que son geste est déplacé et, lorsque son sexe se redresse, une gêne l'enveloppe aussitôt. Il est certain que demain, il aura de la difficulté à soutenir le regard d'Aurélia. Mais comment faire lorsqu'une femme vous donne tant d'envies ?

★ ★ ★

Au petit matin, elle le réveille doucement, un bol de café à la main. Elle lui assure qu'il sera moins acré que la dernière fois, elle y a ajouté du sucre et beaucoup de lait. Philippe boit sans s'étouffer. Aurélia semble différente, encore plus mystérieuse qu'hier soir. Peut-être est-ce son visage encore fatigué qui la change ? On dirait que les gens possèdent une beauté naturelle qu'ils tentent de cacher au reste du monde lorsqu'ils sortent à l'extérieur. Le garçon se délecte de ses formes moulées par son t-shirt rose et ses joggings bleus.

— Je vais chercher un croissant-amandine au coin de la rue. Veux-tu que je te rapporte quelque chose ?

— Les croissants, ça me va !

Aurélia lève les yeux au ciel, mais ne réplique pas. Elle claque la porte de l'appartement après avoir enfilé un jeans. Philippe en profite pour fouiller dans ses disques. Il y a beaucoup de classique, un peu trop de pop et d'autres artistes qui lui sont inconnus. Il

insère un disque au hasard. Une musique très lugubre envahit la pièce. Sur le balcon, il fume une cigarette en l'attendant.

À son retour, ils mangent leur déjeuner au salon, le téléviseur en sourdine, les yeux dirigés vers certaines annonces. On pourrait entendre le tic-tac d'une horloge tellement chaque geste est contrôlé, chaque bouchée est mastiquée avec prudence.

— Je dois aller en cours. Tu peux profiter de l'appartement, je t'ai laissé un double sur la table de l'entrée.

Il hausse les épaules, une déception trop visible dans les yeux. Elle ne passera pas la journée avec lui. Il se sent alors égoïste, comme s'il avait envie qu'elle lui appartienne.

— Bonne journée...

— À ce soir. Te gêne pas pour fouiller dans le frigo !

— C'est noté !

Elle se lève, son bol de café froid dans une main, une assiette vide dans l'autre. Elle se penche un peu et ses seins arrivent légèrement sous le menton de Philippe. Un baiser sur la joue, puis un autre inattendu sur les lèvres. Le jeune homme avale son morceau de croissant de travers, les paumes moites, les idées embrouillées, un sourire idiot sur son visage encore endormi.

Elle quitte l'appartement et il la suit du regard du haut du balcon. Il observe ses longues jambes qui s'élancent vers l'arrêt d'autobus au coin de la rue. Il avance les doigts dans sa direction, comme s'il voulait caresser ses cheveux qui volent dans le vent. À son retour, il voudrait la surprendre, l'étonner. Il court vers le frigo et trouve des oignons, des pommes vertes, une pièce de porc et quelques condiments. Il scrute la date de péremption de la viande : deux jours. Il n'a jamais cuisiné, ou à peine. À la maison, c'était le territoire de sa mère, pas moyen de se préparer un petit pain au beurre, elle devait tout superviser. Philippe se demande s'il doit saisir cette chance.

— Réfléchis... Réfléchis !

Il sort le porc du frigo. C'est un beau morceau, ça fera un bon rôti. Et de toute façon, s'il le gâche, sa perte ne sera pas trop dramatique. Il aurait probablement pourri sur la tablette.

Durant tout l'après-midi, Philippe coupe, badigeonne, asperge et expérimente différentes saveurs. Il a découvert une préparation à gâteau dans le placard et il est allé acheter des œufs au Monoprix avec ses derniers euros. Maintenant, c'est bien vrai, il n'a plus un rond.

La cuisine s'imprègne d'odeurs douces et piquantes. Philippe s'est servi des pommes pour le rôti. Il n'a pas trouvé beaucoup d'épices. Il s'est contenté d'ajouter du sel, du poivre et quelques piments séchés avec les oignons et l'ail. Il a laissé le plat de côté pour s'occuper du gâteau. Ce sera un dessert plutôt sec, très minimaliste dans sa présentation. Comme il ne savait pas comment faire de glaçage, il a acheté des pépites de chocolat qu'il a ajoutées au mélange. Ce sera un peu moins fade, enfin, il l'espère.

Il danse dans la cuisine, rempli d'un désir séducteur. Il sent sa vie d'homme prendre le dessus sur son attitude juvénile. Il s'amuse à durcir les traits et à bomber le torse devant le miroir; il veut qu'Aurélia sente sa protection, qu'elle se rende compte de sa virilité. Philippe se jette au plancher pour faire une série de redressements assis. Il chantonne un air connu dont il n'arrive pas à identifier le titre : *We are going to make it tonight... nan na na nan nan nan !* Il s'en effraie... s'en excite aussi.

Vers quatre heures, il s'aperçoit qu'il n'y aura rien à boire avec le souper. Il faut acheter un vin rouge. Même s'il est de mauvaise qualité, il faut une bouteille quand même; pour la forme, pour compléter le tableau, comme il l'a tant lu dans les romans réalistes.

Il sort de l'appartement au pas de course, sur ses gardes. Il ne voudrait pas croiser Aurélia et lui révéler sa surprise. Des gargouillements au ventre, l'excitation de cette aventure le menace ; il risque d'uriner dans son jeans ! Il s'élance chez les épiciers pour les convaincre de lui faire crédit. On refuse partout. Il essaie de quémander un peu de monnaie, mais tous ceux qui passent devant lui l'ignorent. Il n'a pas la tête de

l'emploi ! S'il se voyait courir d'un endroit à l'autre, solliciter, exiger, supplier... il ne croyait sûrement pas que son attirance pour une femme allait lui donner une force aussi insistante. Il ne remarque pas encore son étrange métamorphose.

Il retourne à l'appartement bredouille, mais je suis fier de lui. Il a parlé à plus de personnes aujourd'hui que durant toute sa vie !

Aurélia arrive à cinq heures pile, les bras remplis de provisions, dont deux bouteilles de vin blanc ! Elle hume tout de suite l'odeur de cuisson et son visage intrigué plaît beaucoup à Philippe. C'est ce sentiment de nouveauté qu'il voulait provoquer en elle.

— T'as fait cuire le porc ?

Il acquiesce en hochant la tête, un peu inquiet. A-t-il commis une bêtise ?

— Super !

Elle lui donne la baguette, mais il s'empare de ses sacs. Ils vont les déballer dans la cuisine. Philippe a eu le temps de placer la viande au centre de la table, puis de mettre le gâteau au four. Il a l'impression d'avoir accompli sa mission dans la plus parfaite élégance !

Aurélia va se changer dans la chambre. Elle enfle une robe rouge et appelle Philippe. Il y a un homme dans l'appartement, c'est tout naturel qu'elle lui demande son aide pour remonter la fermeture éclair dans son dos. Mais à la vue de son corps, Philippe tourne les talons, gêné. Il croit avoir entendu son prénom dans les paroles de la chanson qui joue au salon. Aurélia se met à rire et l'appelle encore une fois. Il pousse la porte d'un doigt, les yeux au sol, intimidé par ce dos dénudé. Il a besoin de toute sa concentration pour toucher le tissu de la robe. Il a peur d'être trop brusque, de lui faire mal avec ses larges mains et ses gestes nerveux. La chair de poule court sur la nuque d'Aurélia. Est-ce du désir ? Il approche doucement sa bouche de son oreille. Ainsi collés, par derrière, ils bougent les hanches, suivant le rythme lointain de la musique. La chambre est plongée dans une pénombre ambrée, typique des débuts de soirée. Ils se regardent à travers la glace en face d'eux. Philippe n'observe pas son

visage, il se concentre sur les épaules d'Aurélia, sur la courbe de ses seins et sur son ventre légèrement bombé. Le miroir s'arrête à son pubis, et puisque son geste n'est pas réfléchi, Philippe se surprend à glisser une main sur les fesses d'Aurélia. Elle penche la tête, délicate. Il l'embrasse dans le cou, analyse ses réactions dans la glace. Elle s'abandonne, les yeux à demi clos, la langue près des lèvres.

Il aurait voulu que ce moment dure des siècles, mais elle se déplace derrière son dos et passe ses mains sur son torse pour tenter de lui enlever sa chemise. Philippe perd ses moyens, bégaie, parle du souper qui va refroidir, mais c'est déjà trop tard. Elle détache chaque bouton d'une petite pression, observant ses gestes dans le miroir. Le garçon aperçoit aussi son propre reflet. Son regard livide ne le rassure pas. Il a chaud, je me demande même s'il ne va pas s'évanouir.

On dit que les femmes débusquent ces formes de peur. Aurélia oblige Philippe à fixer son corps raide dans la glace. Lorsqu'il baisse la tête, elle glisse sa main vers son menton et le relève.

— Tu es beau, Philippe.

Il ne réplique pas, mais un long soupir s'échappe de ses lèvres. Elle glisse ses mains sur son ventre, chatouille ce poil envahissant qu'il a toujours détesté.

— Regarde tes yeux. Ils sont presque turquoise. On dirait l'océan.

Il se dévisage. Pour lui faire plaisir. Elle a raison, ses iris éclatent d'un bleu limpide. Il observe son front moite, son nez trop pointu, ses épaules trop larges. Elle continue de le caresser, on dirait qu'elle attend une déclaration d'amour de sa part envers son propre reflet. Le garçon ne bouge pas, il tente de se trouver beau, mais il a tellement vu d'images masculines parfaites à la télévision, ça n'a rien à voir avec son corps poilu et disproportionné.

— T'as remarqué comme nos visages vont bien ensemble ?

Il se racle la gorge, ne comprend pas trop ce qu'elle veut dire.

— Regarde...

Elle baisse un peu le haut de sa robe, laisse paraître ses seins qu'elle colle dans son dos. Cette chaleur étourdit Philippe. Il se retourne, hésite, ose un premier geste, puis l'enlace comme un « vrai » homme. Les questions s'éclipsent, l'esprit cesse de tourner. Il effleure. Il sent. Et il goûte.

★ ★ ★

Le souper est sec, le détecteur de fumée s'alarme, car le gâteau brûle dans le four. Heureusement, ils viennent de faire l'amour pour la deuxième fois. C'est elle qu'il veut ramener avec lui à Montréal. Il s'imagine sûrement à l'aéroport, dans l'avion, assis près d'Aurélia, fébrile de revenir dans sa ville natale. Il pourrait enfin présenter une fille à ses parents et à ses amis. Il pourrait enfin se sentir « normal ».

Malheureusement, quelque chose cloche avec Aurélia. Elle ne veut pas dormir avec lui, ce soir. Philippe proteste, comme si leur amour charnel lui donnait certains droits. Aurélia réplique, devient très distante, presque froide. Elle s'enferme dans sa chambre et Philippe retrouve tristement le canapé inconfortable.

Au petit matin, alors qu'il s'éveille, elle s'affaire à laver la vaisselle. Devant la porte d'entrée, Philippe remarque ses bagages. Même s'il refuse de comprendre, il ressent déjà le rejet. Il tente sa chance et s'approche pour retrouver une Aurélia distraite qui s'éloigne de lui. La voilà même qui prononce ses adieux : elle lui explique qu'elle a beaucoup d'obligations avec ses études et qu'elle ne peut s'engager dans une relation. Il n'y a pas d'hésitation dans ses paroles. Le message est envoyé sur un ton direct qui n'accepte aucune contestation. Devant le visage stoïque de Philippe, elle commence à perdre patience et parle beaucoup. Aurélia avoue qu'elle aime bien tester ses charmes. En pensant le rassurer, elle lui dit qu'il n'est pas le premier à bénéficier de son aide. Cette réplique fait enfin réagir Philippe. Il ouvre la porte d'entrée et attrape ses sacs. En lui tournant le dos pour descendre les escaliers, il l'entend murmurer : « Un jour, tu me remercieras. »



Lorsque je l'observe dans cet aéroport bondé de voyageurs, je devine ses pensées. Philippe songe à un mirage, une illusion, un rêve de quelques heures. Peut-être a-t-il bu trop de vin blanc, peut-être a-t-il glissé lentement dans les désirs de son esprit comateux ? Je suis tout de même assuré qu'il reconnaîtrait le doux parfum d'Aurélia dans une foule de dix mille femmes.

Il a décidé d'écourter son voyage et de tout laisser tomber. Même si ses parents ne seront pas d'accord, je sais qu'il ne retournera jamais en France.

Il déambule à travers les files d'attente, les yeux pointés vers le plancher, et se rend vers la porte d'embarquement. Je crois que le premier amour est toujours fatal, car c'est celui qui nous donne les premiers grands espoirs, les premiers projets d'avenir, mais aussi les premières déceptions. Qu'il dure dix ans ou quarante-huit heures, ça n'a pas d'importance. C'est la première trahison amoureuse qui bouscule tout.

En une seconde, Philippe s'est enfermé une nouvelle fois dans un endroit isolé et solitaire, dans une bulle qu'il se promet de ne plus ouvrir aux autres. Surtout pas aux femmes.

Je le perds de vue lorsqu'il présente son billet d'avion à une jeune fille qui lui rappelle un visage à oublier. Le bout de carton en main, il tremble comme un gamin apeuré par un nid d'abeilles. Il passe deux portes battantes et son corps disparaît, chancelant. Si l'avion n'a pas de retard et si le vol se déroule bien, il sera au rendez-vous, seul. Seul comme il l'a toujours été...

DANA

Elle l'a suivi. Délaissant ses petites habitudes, ses lieux favoris, ses amis et même son téléphone portable, histoire de couper les frais d'interurbain abusifs. Elle l'a suivi jusqu'à Toronto, mais il aurait pu partir à New York, à Paris, en Irak ou sur une île déserte, elle l'aurait tout de même suivi, prête à traverser les épreuves les plus difficiles, simplement pour le regarder sourire, simplement pour qu'il lui donne un peu d'attention. Dana et David, les doubles « D ». Une rencontre banale, dans une soirée étudiante comme il y en a des tonnes. Seulement, il était là, de passage pour une session; un échange interuniversitaire. C'est elle qui a fait les premiers pas, parce qu'elle a senti qu'il était trop coincé, même s'il venait de s'enfiler trois bières. À première vue, les autres ont dit qu'ils n'avaient rien en commun. Il était trop « rock », elle était trop « pop », il était dépressif, elle était optimiste, il aimait le noir, elle adorait le rose. En plus de leurs langues, en conflit depuis des générations, même leurs âges ne s'accordaient pas. Elle venait d'avoir 17 ans, il en avait déjà 23.

Ils se sont aidés mutuellement; Dana se cherchait un côté plus philosophique, moins bonbon, et David avait le désir de trouver un filet de lumière pour éclairer ses pensées sombres. Tout allait bien. Tout allait bien malgré les petits désagréments de la vie et, selon Dana, même les plus gros incidents n'arriveraient pas à les séparer. Alors pourquoi songe-t-elle constamment à leur distance, ici même, les mains posées sur un corps inconnu ? Ils se sont éloignés. Depuis qu'ils ont emménagé ensemble, la routine s'est installée, l'étincelle si brillante s'est étouffée et Dana masse encore plus fort en regrettant le passé. Elle pousse la peau avec ses pouces, délie le reste de ses doigts près des fesses musclées. Il n'est pas dégoûtant, ce dos, il lui donne presque envie de... mais elle est trop préoccupée.

— How much for an extra ?

Dana lève les sourcils, presque insultée par cette proposition. Après avoir laissé passer un silence plus ou moins long, le client se tourne sur le dos et repose sa question. C'est

la procédure. Au départ, il ne faut jamais laisser entrevoir une once d'ouverture. Les amateurs en seront gênés et n'oseront pas aller plus loin. Les habitués, eux, savent que le service est offert. Il leur suffit d'être un peu plus insistants. Et, évidemment, les plus insistants sont souvent les plus gros, les plus laids, les plus malheureux, mais pas aujourd'hui. L'homme qui est couché sur sa table de massage pique sa curiosité. Elle voudrait connaître son travail, ses amis, la voiture qu'il conduit, les auteurs qu'il lit... mais il n'a pas dit un seul mot sur sa vie privée. Ça fait changement des vieillards qui, eux, étalent les événements sombres de leur vie, espérant presque s'en débarrasser en les laissant s'accumuler au-dessus des épaules de Dana.

Elle baisse les yeux devant le regard du bel homme, glisse les mains le long de son sous-vêtement, étonnée qu'il ne porte pas un caleçon ridicule comme la plupart des autres. Il ferme les paupières, se laisse aller sous la douceur du contact bien placé. Elle ne fera rien de plus, elle n'est pas une pute après tout. Mais elle connaît déjà l'histoire par cœur. Après avoir joui, il se lèvera et commencera à remettre ses vêtements, et lorsqu'elle se tournera vers le miroir pour replacer ses cheveux, il lui demandera l'horaire de ses prochains jours de travail, prêt à réserver un rendez-vous pour la semaine suivante. Parfois, certains ont même l'audace de revenir le lendemain. Mais comment s'est-elle rendue jusque-là ? Comment l'ennui a-t-il réussi à la pousser vers ça ? Le client, comme elle l'avait prévu, commence à se rhabiller. Dana fixe le plancher, essaie d'oublier l'odeur si typique de cette chambre : effluves de lavande, de sperme et de mets vietnamiens .

En plein centre-ville de Toronto, c'est Yen Lu qui lui a offert sa « chance ». Attirée par des gains faciles, Dana a osé passer la porte du petit établissement, un endroit très propre, aux sourires scintillants, à l'accueil chaleureux : tout pour faire croire à l'homme que l'argent n'est qu'une restriction en petits caractères au bas d'un contrat... inexistant.

Elle est tombée dans ce monde un peu comme une jeune fille quitte l'école primaire pour entrer dans sa vie d'adolescente. Elle est passée dans un bureau, on lui a

dicté quelques règles, on lui a assigné une table de massage dans une pièce d'à peine quatre mètres carrés et, dès midi, elle recevait son premier client. D'où lui vient ce courage de revenir chaque semaine devant cette table ? Ce n'est pas du courage. Voilà bien le problème. Quand j'observe le reflet dans ses yeux, j'y découvre de l'excitation. Elle n'a pas honte de son « métier », elle doit seulement le cacher. À cause de lui.

Elle l'a suivi, le cœur rempli d'attentes. David, l'homme de sa vie, le poète qu'elle ne pensait jamais rencontrer. Il ne voulait rien savoir de venir vivre à Montréal. Il trouvait la ville trop déjantée pour un homme de valeur comme lui. Et même si Dana avait maintes fois proposé de vivre en Ontario, il refusait sans cesse, disant qu'ils n'étaient pas encore prêts. C'est qu'il attendait que le rose bonbon se fane un peu dans le cœur de cette si jeune fille. Il avait besoin de sentir sa fidélité, de pouvoir s'en assurer malgré son absence. Une année de test. Une année où Dana, complètement amoureuse, ne voyait que lui, effaçant les traces de son passé, refusant de sortir danser dans les bars pour éviter une tentation de plus. Elle devait lui prouver son amour, lui rappeler que sa propre vie était plus équilibrée depuis leur rencontre. Après cette année, au contraire des hommes qui laissent planer l'espoir d'une vie commune à leur maîtresse, David fut le premier à récompenser ce qu'il appelait le « bon comportement » de Dana. Confiant qu'elle ne claquerait pas la porte au moindre obstacle, mais surtout qu'elle n'avait pas goûté à un autre sexe que le sien, il avait fini par lui suggérer de déménager en banlieue de Toronto.

Dana a fait sa valise à la fin de l'été. Près du quai d'embarquement, Éric et Philippe ont déjoué les surveillants de la gare pour venir lui souhaiter la meilleure des vies. Elle ne voulait pas prendre l'avion, et ils la comprenaient sûrement. Elle est entrée dans le train, un foulard à la main pour faire comme dans les films. Ils ont joué le jeu et ont couru pour rattraper son wagon qui filait déjà trop vite. Dana s'est demandé si elle allait réellement les revoir l'année suivante. Elle a fermé les paupières, s'est imaginé un feu d'artifice dramatique, puis, pour se changer les idées, elle a ouvert un livre de pensées spirituelles.

David l'attendait à la gare, des fleurs à la main, une bouteille de Whisky dans l'autre. C'était le début des beaux jours, le temps de vivre autre chose, de reconstruire sa vie. Il y a évidemment un moment d'adaptation à passer, et s'il est vrai que l'on ne reconnaît pas le nom des rues que l'on fréquente les premiers jours d'exil, notre mémoire a la facilité de photographier les lettres et les paysages. Ainsi, Dana s'est un peu perdue, hésitant entre la droite et la gauche au bord d'une intersection ou se trompant de ligne d'autobus pour revenir à l'appartement. Pourtant, malgré une compréhension de l'anglais très moyenne, elle ne ressentait pas le goût amer du regret ni la mélancolie de sa ville disparue. Montréal avait tout simplement cédé sa place à Toronto, comme si le diaporama d'une ville pouvait en recouvrir une autre sans conséquence.

Les premiers mois, Dana a beaucoup ri, mais quand novembre est arrivé, David est devenu un poète froid, réservé et à demi conscient du temps qui passe. Il s'est mis à revenir tard le soir, à provoquer des disputes pour éveiller le côté noir de sa vie. Il disait que l'école était de plus en plus difficile, que les cours de création littéraire ne servaient à rien d'autre qu'à flatter l'ego d'un professeur si on imitait son style. Il aurait voulu devenir une « rock star », mais une vedette sage, fidèle, car la fidélité était la plus grande preuve d'amour et d'amitié. Il a tout de même continué à suivre ses cours et, durant ces longues périodes creuses, Dana se déplaçait du téléviseur à l'ordinateur, prenant des nouvelles de ses amis lointains, essayant de se construire un bonheur virtuel.

C'est une petite annonce sur Internet qui a tout changé. Dana cherchait d'abord des filles de son âge pour sortir de sa lassitude durant l'hiver torontois, mais elle est tombée sur ce message : « Masseur demandé dès maintenant pour nouveau commerce. Centre-ville. Discret. Clients réguliers. Possibilité de prime. Anglais et français requis. Temps partiel. Massage en toute légalité. » Ce texte l'a intriguée et Dana s'est déplacée pour aller voir « l'entreprise » de plus près. Elle ne s'attendait pas à

y entrer, mais le sourire de tous ces hommes sortant par cette porte rouge l'a poussée à pénétrer dans le bâtiment.

À partir de là, tout s'est précipité. Dana a changé son nom pour « Nelly » et, le plus naturellement du monde, une deuxième femme a pris possession de son corps et de son esprit. Nelly parlait beaucoup, Nelly fumait la cigarette, Nelly donnait du plaisir avec ses mains si on en réclamait. Elle n'était jamais malheureuse, elle riait aux éclats dans la salle à manger, elle goûtait même aux mets vietnamiens cuisinés par la propriétaire du salon. Plus les jours avançaient, plus cet emploi de masseuse devenait indispensable pour Dana. Elle ne travaillait que deux jours par semaine, mais au rythme où elle gagnait son argent, elle aurait pu ne travailler qu'une soirée et elle aurait réussi à payer le loyer. Elle se tournait donc les pouces le reste de son temps libre. Pour combler son ennui, Dana avait trouvé une technique fiable. Un simple stylo et un cahier avaient suffi. Et dès que la pointe touchait le papier, Nelly reprenait la parole. Elle décrivait les bons coups, listait les mauvais, inscrivait les plus faibles pourboires, mais aussi les plus gros. Elle détaillait le physique de chaque client et rapportait la manière dont certains lui avaient demandé des services supplémentaires. À mesure que les mots de Nelly se posaient sur les pages de ce cahier, la confiance de Dana grandissait. Elle n'avait plus peur du centre-ville de Toronto, elle connaissait les différents quartiers et savait s'y déplacer, mais surtout, elle n'était plus intimidée à l'idée de passer la porte rouge du salon pour affronter ses collègues et ses clients. Bien sûr, c'est toujours Nelly qui dirigeait durant les séances de massage. C'est elle qui riait de l'hésitation des hommes, de leur laideur ou de leur caractère pitoyable. Mais quand le client avait de beaux traits ou un beau corps, Dana devait repousser Nelly pour éviter que celle-ci s'offre complètement. La règle était stricte; cela devait venir du client, il ne fallait faire aucune proposition, car le salon n'avait pas les moyens de se permettre une descente policière. Dana n'osait pas s'imaginer au poste de police, à dix-huit ans. Qu'aurait dit David ? Il l'aurait renvoyée chez elle, ou pire encore, il aurait téléphoné à ses parents. Il ne fallait surtout pas qu'il découvre les secrets de Nelly. Elle

avait donc placé ce petit cahier rouge dans un endroit que David ne fréquentait jamais : dans sa bibliothèque de romans français, près des revues féminines qu'elle n'avait pas ouvertes depuis son arrivée.

Avec le temps, les clients réguliers ont commencé à affluer. Ils venaient de une à quatre fois par mois, et ils insistaient toujours pour rencontrer Nelly. On s'arrachait ses services en fin d'après-midi. Il n'était pas rare qu'on fasse des enchères pour obtenir ses faveurs. Et pourtant... Dana restait fidèle. Fidèle dans sa tête, et fidèle selon ses critères. Après tout, elle ne se déshabillait presque jamais, elle n'offrait aucun extra avec sa bouche ou son sexe. Elle n'utilisait que ses mains, et le client qui en voulait plus était bien averti qu'il n'en était pas question. Était-ce tromper que de laisser ses mains s'aventurer sur le corps des autres hommes contre rétribution ? Dana ne savait plus vraiment, car c'est Nelly qui lui répétait qu'il n'y avait aucune infidélité à cela. Est-ce que le médecin ou le gynécologue qui vous ausculte trompe sa femme ? Non. Alors, il n'en était pas autrement pour ce travail. Masser un corps était rentable et n'avait rien à voir avec la tromperie, même si Dana s'occupait parfois d'un extra.

Grâce aux vacances de Noël, David et Dana s'étaient un peu retrouvés. Le retour de janvier semblait gai et léger. Il arrivait que Dana se demande ce qu'elle faisait en banlieue de Toronto, alors qu'elle aurait pu continuer ses études à Montréal, mais sa nouvelle vie la satisfaisait. Elle jouissait en quelque sorte d'une double existence, se prenant pour une femme à la fois « mariée » et libre. Grâce à son travail de masseuse, elle avait vu défiler une palette d'hommes sur sa table au drap blanc : du trop poilu au trop timide, du businessman à l'alcoolique, du père de famille au vieillard veuf. Ils avaient tous un point en commun : ce besoin de parler, de se justifier sur leur vie passée. Dana elle-même, se transformant en Nelly, s'amusait de ces récits, qui comptaient tant d'histoires et de secrets que l'on aurait pu en tirer des centaines de films ou de romans. La chambre de massage se transformait souvent en bureau de psy, et cela n'était pas déplaisant pour quelqu'un de curieux comme Dana. Plus jeune, elle voulait faire le bien pour le plus grand nombre de personnes autour d'elle.

Aujourd'hui, elle avait l'impression d'accomplir deux tâches à la fois : soulager le corps et l'esprit. N'était-ce pas le plus beau des emplois ?

Oui et non, car chaque client avait ses propres désirs. Certains pouvaient devenir violents, d'autres lui avaient déjà vomi dessus, et que dire des odeurs de certains corps. Le sexe masculin possède une odeur bien distincte. Chaque client amène ses propres effluves, comme une empreinte digitale. Il arrivait que ce soit Dana qui ait envie de vomir sur le client. Sans compter les attouchements inévitables; une pincette sur les fesses, un effleurement répétitif autour des seins. Cela pouvait plaire à Nelly, mais la plupart du temps, Dana restait avec un sentiment d'impuissance. Toutefois, elle n'aurait quitté cet endroit pour rien au monde, car il est clair qu'elle préférerait ce travail à l'ennuyante solitude qui l'attendait à l'appartement.

☆☆☆

Ils ont déménagé une deuxième fois, plus près du centre-ville de Toronto. Ils pouvaient maintenant s'offrir un luxueux appartement. Dana n'avait pas vraiment peur de l'opinion des autres. Ici, c'était facile. Elle n'était pas connue, elle pouvait fréquenter des endroits sans se sentir épiée. Elle s'inventait un travail dans une boutique de mode lorsque ses amis de Montréal lui demandaient ce qu'elle faisait. Mais David, lui, avait-il une petite idée de son mensonge ? Comment pouvait-il accepter le fait que Dana gagne plus que lui ? Croyait-il vraiment que l'argent provenait de ses parents ou de son faux travail ?

Elle réentend encore ses paroles amoureuses et excitées après avoir déballé leurs boîtes pour la deuxième fois en moins d'un an. Il avait dégrafé son soutien-gorge à l'aveuglette, presque suspicieux devant tant de pièces luxueuses, puis il lui avait dit, dans un français approximatif : « Il faut laisser transpirer son essence corporelle dans chaque pièce afin de s'approprier cet espace si riche qui nous appartient. Suce-moi maintenant. » C'était poétique et sec à la fois. Mais elle préférerait ce genre de réflexion à un interrogatoire sur ses moyens financiers.

— Clara ! J'ai fini mon heure. Je vais à la piscine, tu peux me contacter par téléphone si j'ai un client.

Dana sait qu'elle ne recevra pas de visite durant le début de l'après-midi. C'est une case horaire presque toujours vide, sauf les vendredis. Le salon lui a offert un téléphone portable et cela lui permet d'être en contact en tout temps lorsqu'un client la réclame pour un massage. Elle peut donc faire des longueurs à la piscine, à quelques rues du travail, en toute tranquillité. Même s'il s'agit d'une simple piscine municipale à l'intérieur d'un vieux bâtiment, on y trouve de longues chaises de plage autour de l'eau. C'est un autre privilège qui satisfait Dana. À vrai dire, je crois que son travail lui plaît et qu'elle s'y sent bien. Malgré son ambivalence devant cette porte rouge, chaque fois que Dana la pousse, elle se transforme et oublie tous les préjugés négatifs qu'on pourrait avoir envers son emploi. Elle est aussi très heureuse que son salon de massage soit bilingue. Ça fait changement de parler en français, c'est comme si elle vivait encore chez ses parents à Laval. Elle n'aurait jamais cru que la langue allait tant lui manquer, qu'à force de parler en anglais, elle deviendrait de plus en plus hésitante à utiliser un vocabulaire français dans sa vie quotidienne.

Grâce à ce salon, Dana a pris l'habitude de venir s'éclairer l'esprit au bord de l'eau. Lorsqu'elle ferme les yeux, elle réalise qu'elle a fini par s'inventer une vie. Nelly prend presque toute la place maintenant, sauf lorsque David est présent. Ce dernier a bien constaté certains changements dans le comportement de sa copine : elle se maquille avec minutie, passe plus de temps devant un miroir, se remet du rouge à lèvres après chaque repas... Il lui a même fait remarquer que sa coquetterie n'était plus aussi « bonbon » qu'à Montréal. Il doit sûrement penser qu'il a fait du bon travail, qu'il a réussi à instaurer chez Dana des réactions qui s'éloignent de l'adolescence ; elle devient « femme », il n'y a plus de doute. Et même s'ils ont moins de rapports sexuels, le désir plane toujours autant. Il semble même plus vicieux qu'avant !

Assise sur sa chaise de plage à observer un groupe de femmes nager, Dana me semble encore réfléchir aux raisons qui l'amènent à continuer ce travail. Elle n'a plus

de problème d'argent, elle peut s'acheter ce qu'elle désire, elle possède un appartement grand et accueillant... seulement, c'est un silence glacial qui se transporte d'une pièce à l'autre. Dana tente de l'excuser, mais elle ne peut s'empêcher de mettre ce malaise sur la faute de David. Si elle a choisi cette vie, c'est qu'il l'a délaissée trop souvent. Si elle masse ces inconnus qui la désirent, c'est qu'elle ne voit plus le désir dans les yeux de son amoureux. Et c'est plus fort qu'elle : lorsqu'elle sent que l'attention n'est plus portée sur son corps, c'est comme si on lui crachait au visage. Pour éviter de détester David et ses absences, Dana concentre ses efforts à retrouver le plaisir dans le sourire satisfait d'individus aléatoires. Et plus ceux-ci lui montrent leur désir, plus Nelly s'éveille et secoue le corps de Dana d'une étrange excitation.

Son téléphone portable se met à vibrer et se déplace sur son magazine de vedettes d'Hollywood. Dana répond sur-le-champ et elle s'en félicite, car il s'agit de Yen Lu, qui l'appelle pour lui annoncer la visite d'un client. Même si elle n'est restée qu'une trentaine de minutes à la piscine, la jeune fille ne refuse jamais une chance de faire de l'argent. Elle garde son maillot de bain, enfile un manteau et se dirige vers le salon. Elle n'a que deux coins de rue à marcher. Dehors, le mois de mai tire à sa fin, mais Dana affronte un vent frisquet. Elle porte un veston en jeans et ses jambes sont totalement découvertes. Bien souvent, elle croise des passants qui la regardent, un sourcil relevé. D'abord, il y a les hommes, classés en deux catégories de réactions. Le premier type d'homme se retourne à sa rencontre, et, en de rares occasions, il vient se présenter, espérant obtenir un numéro de téléphone. Durant ces moments, Dana s'efface et c'est Nelly qui répond. Elle joue du charme, flirte un peu et continue son chemin. Elle quitte l'homme, entre au salon et il arrive parfois qu'il la suive... cela devient payant.

Le deuxième type d'homme est plus dangereux. Il s'agit de celui qui reste silencieux, tout en continuant à suivre Dana. Celle-ci le sent et, dans cette situation, elle met toujours une main à la poche de son manteau ou de son veston, afin de serrer ses clés entre ses jointures. Si l'homme approche trop près, c'est l'unique moyen de

défense, car Dieu sait qu'une personne qui court en talons aiguilles n'est pas du tout rapide !

Et il y les femmes. Celles qui la désirent ou la jalourent, mais surtout celles qui détestent ce que Dana représente, soit le fantasme de leur mari ! Au début, Dana avait envie de leur dire qu'elle n'avait pas le choix de faire ce métier, mais à présent, elle ne peut se mentir. Elle pourrait arrêter dès maintenant. Mais non. Je vois bien qu'elle apprécie beaucoup trop la cohabitation avec Nelly. Elles refusent toutes les deux de s'éloigner de ce monde. Depuis qu'elles travaillent ici, le sourire est revenu. Elles se sont fait des amies, elles sortent plus souvent et surtout, Dana profite de l'argent de Nelly pour dépenser sans dépendre de David. Oui, quand j'observe Dana de plus près, je remarque son bonheur... peut-être est-elle même plus heureuse qu'à Montréal ?

☆☆☆

La porte rouge approche et Dana imagine son prochain client. C'est toujours une attente qui crée des papillons au ventre. Elle se demande si la chimie aura lieu, si le corps plaira, mais surtout si l'hygiène sera au rendez-vous.

En entrant dans le vestibule, Dana remarque un homme de dos qui discute avec sa collègue Clara. « Pas mal », pense-t-elle. Elle espère qu'il s'agisse de lui. De derrière, sa nuque est soignée, ses cheveux foncés sont bien coiffés, il porte des vêtements propres et il ne doit pas avoir plus de 25 ans. Déjà, Dana recule pour laisser la place à Nelly. À cet instant, Yen Lu vient chercher l'homme. Dommage. Nelly s'efface. Pas de gros pourboires. Yen Lu revient quand même vers elle, lui posant une main sur l'épaule pour lui chuchoter à l'oreille :

— Un homme te cherchait... mais il est reparti avant que tu arrives.

Dana fronce les sourcils, tente de se souvenir de ses derniers clients. Il arrive souvent qu'ils soient impatients ou pressés, mais habituellement, ils laissent un message.

— Le rendez-vous est donc annulé. Tu n'as rien d'autre pour la journée. Tu peux retourner à la piscine si tu veux.

— Bonne idée ! Merci.

Dana quitte les lieux, un peu morose de s'être déplacée et d'avoir perdu son temps. Avant de retourner à la piscine, elle décide de passer à l'appartement pour prendre des vêtements plus chauds. En ouvrant la porte d'entrée, elle découvre David, assis bien droit sur une chaise de la cuisine, les bras croisés. Que fait-il ici ?

Dès qu'il l'aperçoit, son visage s'empourpre et ses lèvres se pincent. Il la fixe, mais son regard est absent. Contre sa poitrine, il emprisonne un cahier. En se dirigeant vers lui pour l'embrasser, Dana découvre ce qu'il dissimule. C'est bien le cahier qu'il n'aurait jamais dû voir, celui qu'elle aurait dû brûler au lieu de le cacher. David ne dit rien, il feuillette les pages, s'arrête n'importe où et lui fait la lecture :

— Martin. Vingt-huit ans. Beau dos. 70 \$ de pourboire. Bon client. Une queue plus grosse que celle de David.

Aïe ! Dana ferme les yeux devant la plume vulgaire de Nelly. Elle essaie de dire quelque chose, mais David lève la main violemment pour lui signifier de se taire.

— Sébastien. Trente-quatre ans. Belge. Corps doux. En voyage, de passage. M'a invitée en Europe et est prêt à payer le billet d'avion.

Les pages sont tournées avec brutalité. Certaines se déchirent et tournoient vers le sol.

— Joseph. Noir. Dos rugueux, mais fesses de bébé. Voulait payer jusqu'à 300 \$ pour une pénétration. Refusé. Client a transféré avec Sabrina.

— Réjean. Quarante-neuf ans. Ne bande plus. Paie 100 \$ de pourboire pour voir mes seins. Accepté. Dernière rencontre : vendredi trois avril.

Il jette le cahier par terre, haussant les épaules en signe d'incompréhension. Il cherche des explications dans les yeux de Dana.

— Je suis désolée, mais il fallait bien que je réussisse à payer le loyer !

Dana ne vit étrangement aucun remords devant David. Si j'étais elle, je ne saurais pas comment réagir. Je crois que je serais gêné par ma légèreté, mes omissions... ma double vie. David a dû lire les récits du cahier durant tout l'après-midi, il les connaît sûrement déjà par cœur. Dana tente de lui prendre les mains, mais il se lève

brusquement et la repousse avec dédain. Elle passe près de perdre l'équilibre, chute en bas d'un de ses talons hauts.

— Comment as-tu pu me jouer dans le dos comme ça ?

— David. S'il te plaît.

Elle est ébranlée. Elle ne s'attendait pas à être bousculée avec autant de haine. En se penchant pour enlever son autre soulier, elle essaie de faire comme s'il n'y avait aucun problème, mais elle hésite. Elle commence à comprendre l'importance qu'accorde David à la fidélité. Finalement, une année de test ne suffisait peut-être pas.

— Je n'ai jamais couché avec mes clients ! Tu dois me croire !

Il se met à rire, lui lance qu'il ne lui doit rien du tout. Sa tristesse a eu le temps de se transposer en colère. Il cherche à lui faire mal verbalement, par vengeance.

— Si j'avais su que t'allais devenir une pute en me suivant jusqu'à Toronto... J'ai honte. *I hate myself!*

— David. Arrête. *Listen.*

Il pose le revers de sa main d'un geste sec devant son visage. Elle voudrait tellement s'expliquer, mais rapidement, il l'arrête.

— *Stop!* Je ne veux pas de détails. J'ai tout lu. Imagine-toi donc que je cherchais un annuaire pour commander une pizza, et je suis tombé sur ce cahier dans la bibliothèque du salon. J'ai tout de suite reconnu ton écriture... *and these words...*

Elle baisse les yeux, lui murmure qu'il n'aurait jamais dû découvrir ça.

— *Look at me!* C'est la dernière fois que tu me vois. Tu ne remets pas les pieds chez moi. Je t'enverrai les deux derniers mois de loyer que t'as payés si tu veux. De toute façon, t'auras pas de difficulté à te trouver un hôtel... *or whatever!* *You're a whore!* Je comprends pourquoi t'as de l'argent maintenant ! *Why don't you go and live with one of your clients !*

Il est rouge de rage, il crie si fort que Dana place les mains sur ses oreilles, comme si le fait de ne pas l'entendre pouvait modifier le déroulement de ce qui se passe. David ne

la regarde même plus. Il s'avance vers l'entrée et pose un pied sur le cahier déchiré sur le sol. D'un coup sec, il l'envoie valser vers le salon. D'autres feuilles se détachent pendant le vol plané. Une main sur la poignée, il se retourne vers Dana et lui lance un « *I hate you* » rempli de désespoir, puis la porte claque derrière son corps. Dana est sous le choc, sans mot, laissée seule dans un environnement qui ne lui appartient déjà plus. Elle s'accuse alors de son impatience. Elle s'ennuyait de David, mais il rentrait chaque nuit. Elle aurait pu se trouver un emploi moins compromettant, quelque chose à temps partiel qui lui aurait fait mieux pratiquer son anglais. Elle se dit que tout est de sa faute. Elle a cherché la facilité, l'attention qu'elle ne trouvait plus dans le silence vide de cet appartement.

Il lui avait demandé du temps. Il l'avait prévenue qu'il y aurait des soirs de solitude, qu'il devrait redoubler d'ardeur pour arriver à réussir ses cours. À Montréal, elle avait dit qu'elle s'en foutait, qu'elle attendrait, que tout ce qu'elle voulait vraiment était de se retrouver à ses côtés, à dormir dans ses bras. Son ennui l'a trahie, mais au-delà de tout, elle s'est rendu compte qu'il lui était impossible de vivre sans l'admiration d'un homme. Je pense qu'ils sont tous les deux coupables. Si elle avait osé lui demander un peu plus de temps, s'il avait pris quelques pauses pour se rendre compte qu'une femme merveilleuse l'attendait...

Nelly tente de revenir dans la tête de Dana. Elle chuchote que ce n'est pas une si grande perte et qu'au travail, l'attention des hommes est toujours présente. Dana chasse cette voix vicieuse. Une soudaine envie de vomir la transit sur place. Elle s'efforce de se retenir, mais elle en est incapable. Une irruption de larmes accompagne son rejet, elle s'effondre sur le plancher de la cuisine, à quelques pas à peine des feuilles obscènes. On dirait qu'elle est saoule, elle veut que le vertige cesse, mais c'est comme si elle était enfermée dans un manège infernal qui ne s'arrête jamais. Elle doit prendre l'air, se détacher de tous ces mots, de tous ces cris. Elle sort de l'appartement pieds nus, à la recherche d'oxygène salvateur. Elle veut partir, abandonner le quartier, renoncer à la ville, quitter Toronto.

Dehors, chaque regard lancé sur elle la laisse de glace. Elle aurait presque envie de se faire kidnapper, de disparaître de ces ruelles connectées toutes ensemble pour former de grands carrés qui mènent tous au même endroit : à cette porte rouge, celle-là même qu'il ne fallait pas pousser. Elle ne veut plus retourner au salon de massage. Ce n'est plus un emploi aussi léger depuis que David en est conscient.

À bout de souffle, Dana entre finalement dans une sorte de cantine et s'écroule sur une banquette. Le lieu est désert et une grosse femme aux cheveux rouges l'observe d'un air intrigué. Elle s'amène vers elle, mais Dana laisse tomber son front sur son avant-bras étendu sur la table. La grosse femme, qui doit être la propriétaire de l'endroit, lui sert un café, puis lance un bonsoir en anglais. Elle attend, mais elle n'obtient aucune réponse. Alors, elle s'assoit et ne dit plus rien. De longues minutes silencieuses s'écoulent, jusqu'à ce que Dana relève difficilement la tête. Leurs regards se croisent, puis la grosse dame lui tapote l'épaule, lui soufflant du même coup : *Time to start again ?*

★ ★ ★

Le rose bonbon s'est complètement effacé du regard de Dana. Elle ne s'agace même pas de la fillette qui hurle une comptine dans ses oreilles et se balance sur les bancs alignés près d'elle. Ça circule dans l'aéroport. Des gens qui ne veulent pas rater leur avion, d'autres qui sont arrivés trop tôt et qui ne savent pas quoi faire de leur peau. Dana s'en fout. Elle reste absente, au bord de la catastrophe. Elle se promène de la salle d'attente à la toilette, replace une mèche de ses cheveux blonds, tente de mettre un cache cernes qui ne cache rien du tout. Elle devait revenir à Montréal pour la semaine, mais elle sait très bien que son retour est définitif. Toronto, c'est terminé. David lui a envoyé ses effets personnels à l'hôtel, comme prévu. Pas de note, pas de mot, même pas une insulte. Il a tourné la page, il ne veut plus rien savoir. Dana se demande s'il continue à prendre ses antidépresseurs. Elle voudrait lui téléphoner, lui dire de ne pas oublier, mais chaque fois qu'elle l'a appelé, il n'a pas décroché.

Je l'observe, et mon cœur balance. On dirait que son visage a vieilli d'une dizaine d'années. Elle ne comprend pas encore tout ce que ses actions ont engendré. Elle tente même d'effacer le passé, de réduire l'Ontario à un simple voyage de plaisance. Mais plus rien ici ne lui plaît. Pour la première fois depuis longtemps, elle a hâte de se retrouver dans un avion. Elle va revoir les trois hommes qui importent maintenant le plus dans sa vie. Elle agira comme si de rien n'était, souriante et prête à écouter les aventures de ses amis.

Je sais qu'elle tentait seulement de combler des heures trop lentes. Et je suis assuré que ce métier de masseuse ne reviendra plus dans sa vie. Quel dommage de ne pouvoir le confirmer à personne. Car elle n'en dira pas mot. Elle se contentera de sourire quand ils lui demanderont comment s'est déroulé son exil. Elle parlera sûrement de son travail dans une boutique de mode. Mentir. Mentir pour avoir l'air plus vrai. Mentir pour une dernière fois. Elle se le promet. Et je la crois.

ÉRIC

Les orteils léchés par la mer, les fesses écrasées sur le sable, Éric observe le calme de l'eau, se perd dans ses pensées. Son visage devient un portrait redessiné des dizaines de fois par ses émotions contradictoires. Le jeune homme s'attriste, s'émeut, s'excite, s'apaise, s'amuse, angoisse puis éclate de rire. Alors Miguel se tourne vers lui, dégage un écouteur de son oreille et lance un « quoi ? » interrogateur. Ce « quoi » est envoyé avec finesse, tout en rondeur, et Miguel hausse le ton de sa voix pour faire sonner le mot d'un accent français. Éric le regarde gaiement, presque coupable. Il aurait envie de poser sa main sur la sienne, de faire chavirer son cœur par ce simple contact. Mais il se tait, et Miguel retourne à sa musique rock beaucoup trop forte. « Ah Miguel ! Si seulement tu jouais dans la même équipe que moi ! » Ce genre de phrases, Éric se les répète des douzaines de fois par jour. C'est qu'ils vivent côte à côte, dans la même chambre, à partager une intimité qui n'aurait jamais été possible autrement. Cette chance est inouïe et Éric le sait.

Tout s'est passé très vite. Une proposition. Des économies amassées durant l'année, prêtes à être dépensées naïvement. Une occasion unique de rester seul avec Miguel. Il n'en fallait pas plus pour qu'Éric soit convaincu que cette proposition de voyage en Grèce était le plus beau cadeau que son ami pouvait lui faire... De toute façon, sa simple compagnie au bout d'un quai près d'une rivière du Québec aurait suffi. Avec ce paysage paradisiaque, loin de tous les regards connus, Éric s'attache encore un peu plus. Du coin de l'œil, il lorgne les traits de Miguel. Sa peau bronzée, ses yeux curieux, sa chevelure épaisse et sombre... mais c'est surtout sa voix qui l'emporte : son accent qui contraste totalement avec son corps. On jurerait qu'il ne parle qu'espagnol, mais il s'exprime dans un français impeccable. Un français qui plaît aux femmes... et à Éric aussi.

Éric arrive d'ailleurs difficilement à contenir l'envie qui le prend toutes les quinze minutes : s'il s'écoutait, il attraperait la nuque de Miguel et déposerait un baiser sur ses lèvres roses. Il en rêve chaque nuit, qu'il soit endormi ou éveillé. Il se dévoue à

son ami, comme un esclave pour son maître, mais le plus douloureux, c'est que Miguel ne demande rien. Il reste candide, rieur et poli, même si Éric lui caresse parfois la nuque pour le tester. Dans ces moments, Miguel se détourne légèrement, comme si de rien n'était. Il n'a jamais été méchant, encore moins cruel, et pourtant, Éric sait qu'il est scorpion. Selon lui, les signes astrologiques offrent un indice essentiel sur la personnalité des gens. Les scorpions sont des êtres aux élans dramatiques, aux désirs obscurs et ils s'acharnent sans cesse à vivre des amours impossibles. Éric connaît bien les scorpions, il se regarde lui-même dans la glace chaque matin.

— On a bien fait de quitter Athènes ! J'en avais marre de la pollution et du bruit ! Miguel le dit avec légèreté, sans rancune, même s'il déteste cette ville. Il a voulu faire plaisir à Éric, qui avait toujours rêvé de visiter l'Acropole. Il est vrai que, mis à part les lieux touristiques, Éric a eu du mal à supporter autant de voitures, de bruit et de fumée. Athènes est stimulante, mais Miguel préfère le soleil et les plages. Éric accepte cet état sédentaire, même si cela lui donne l'impression de regarder le temps s'écouler dans l'écume des vagues. Il ne dit rien. C'est un privilège que d'être en compagnie de Miguel, qui ressemble à une statue grecque, un peu comme celles qu'ils ont observées durant leurs visites au Musée. Il n'a pas l'air d'un dieu sévère comme Poséidon ou Zeus, il est plutôt ce qu'on appelait un « κοῦρος » en grec ancien : un homme sans barbe, mais pas un enfant. Oui, il est en plein cet être mi-adolescent mi-adulte, oscillant encore dans l'entre-deux des rites de passage. Il rappelle les souvenirs de jeunesse, les étés sans fin, les rires vrais, ceux qui existaient dans l'enfance, avant les artifices comme l'alcool et les drogues.

L'inexpérience de Miguel avec les hommes est séduisante pour Éric. Cela devient presque une énigme à déchiffrer. Est-il intéressé par l'amour au masculin ? Cherche-t-il seulement une amitié ou aimerait-il expérimenter autre chose ? L'énigme devient vite étourdissante, car les indices ne viennent pas. Miguel continue de parler aux femmes sur la plage, il leur offre de la bière dans les bars, il danse avec elles, rit avec elles et le pire dans tout ça, c'est qu'il en accompagne parfois une sur le chemin

du retour, laissant Éric au coin d'une intersection. Tous ces moments qu'ils auraient pu passer ensemble... si une Claudia ou une Sandrine n'étaient pas apparues au milieu de la soirée. C'est comme un coup de poignard. C'est comme se faire battre éternellement dans la rue et ne jamais en mourir. Depuis leurs premières sorties dans les bars de Montréal, chaque fois qu'Éric observe Miguel avec des femmes, il se dit que c'est fini, que c'est trop dur, trop masochiste. Il jure qu'il laissera tomber l'homme aimé, pour disparaître et tenter de lui faire mal à son tour. Par contre, si Miguel ne donne pas signe de vie, s'il ne téléphone pas au bout de deux jours, Éric se dit qu'il agit comme un gamin stupide. Alors, il reprend le combiné, compose le numéro qu'il connaît par cœur. La voix à l'autre bout du fil est ensorcelante. Miguel dit qu'il s'est ennuyé, qu'il est content de l'entendre. Il l'interroge pour savoir si tout va bien, et Éric le rassure : il n'y a aucun problème, il était seulement un peu plus occupé. Il finit par inventer une excuse, un empêchement, quelque chose qui paraît si réel que ça ne vaudra même pas la peine de pousser le questionnement plus loin. À l'occasion, Éric aurait envie de lui avouer son vrai drame, celui de trop l'aimer. Mais peut-être que Miguel se doute de ses sentiments ? Peut-être les partage-t-il un peu ? Dans ce cas, il joue très bien la comédie, car il ne laisse jamais paraître une once de désir sur son visage ou dans sa voix.

★ ★ ★

Ils ne se connaissent pas depuis si longtemps. Ils s'étaient déjà croisés à l'Université de Montréal, tous les deux dans un programme de littérature française, mais Éric n'avait jamais osé lui adresser la parole. Par gêne... ou peut-être par peur d'avoir l'air idiot ou de se faire recevoir avec une phrase glaciale. Miguel était pourtant un garçon bien élevé, qui vouvoyait les professeurs et qui fixait toujours son interlocuteur sans montrer un seul signe de lassitude ou d'ennui. Selon Éric, il « mangeait » du regard. Et son accent, encore son accent; une prononciation française parfaite et chaleureuse, appuyée par ses yeux mystérieux : des pupilles profondes qui

scrutent, qui analysent, deux abysses qui cherchent à s'approprier une âme; de vrais yeux ténébreux de scorpion.

C'est lors de leur dernière journée d'université qu'ils s'étaient parlé pour la première fois. Tous les deux en attente de leur diplôme, impatients de recevoir ce bout de papier en plus de leur relevé de notes officiel. Si près l'un de l'autre, dans un espace clos, à se faire scruter par la secrétaire du département qui complétait les formulaires d'un air sévère. Le garçon tant admiré s'était finalement tourné vers Éric. Il s'appelait Miguel, arrivé au Québec à l'âge de huit ans, avec ses parents réfugiés, dont sa mère malade. Il avait appris les bases du français là-bas, au Venezuela, avant d'être chassé par des hommes prêts à découper sa famille en morceaux. À Montréal, sa mère avait suivi un traitement médical qui l'avait guérie de son cancer et son père avait grimpé les échelons d'une compagnie d'informatique. Ils avaient de bons moyens pour envoyer Miguel à l'Université afin qu'il réalise son rêve ultime : devenir traducteur pour offrir aux lecteurs francophones les textes de Rómulo Gallegos, de Miguel Otero Silva et de Arturo Usler Pietri, des auteurs emblématiques de son pays.

Ce jour-là, la secrétaire du département est revenue avec les papiers de Miguel en premier. Il a quitté la pièce, mais il attendait Éric à la sortie. Ils ont déambulé dans l'université, discutant de romans, d'écriture et de littérature, ne se souciant plus du temps ni de l'espace. Jamais Éric n'aurait cru qu'ils avaient tant de points en commun. Que ce soit en musique, en théâtre ou en course automobile, leurs opinions s'accordaient toujours, à leur grand étonnement. Déjà, Miguel avait pris l'habitude de le surnommer « Monsieur », avec un grand « M », prononcé gravement. On aurait dit qu'il l'appelait de cette façon pour souligner le fait qu'il accepte son homosexualité, mais plus encore qu'il se fasse respecter des autres.

Après cette première grande discussion, ils échangèrent leurs numéros. Terrassé devant le combiné, Éric hésitait à composer ces chiffres. Comment dire qu'il téléphonait par hasard, pour prendre des nouvelles ou pour aller boire une bière, peut-être ? Il aurait voulu que ses paroles soient légères, indifférentes et même détachées,

mais il savait très bien qu'il s'était déjà accroché à ces yeux, à ce corps athlétique et surtout à cet accent, cet accent soigné qui l'éloignait de l'élocution québécoise et de ses nombreux jurons. C'est ce qui plaisait le plus à Éric, cette différence, ce nouveau regard sur la vie et les caprices du monde. Miguel n'avait pas cet air amer qui se trouvait souvent sur le visage de plusieurs Québécois. Chaque mot qui sortait de sa bouche sonnait comme une touche d'espoir, un regain d'énergie, quelque chose de lumineux qui se détournait des bavardages moroses.

Lorsque Miguel lui avait annoncé son départ pour la Grèce, Éric s'attendait à une histoire de conquête amoureuse, mais il n'y avait rien eu de plus. Éric s'était alors risqué, lui demandant s'il partait seul.

— Peut-être. Enfin... je pensais te proposer de venir avec moi. Je suis certain qu'un « Monsieur » dans ton genre a besoin de vacances après tant de travail à l'université !

Au bord de l'euphorie, Éric avait envoyé balader ses projets pour les deux semaines à venir. Miguel lui avait expliqué que ses parents lui avaient déjà loué une petite villa à Paxos, une île près de Corfù. Éric désirait absolument visiter la ville d'Athènes, ce qui n'intéressait pas Miguel, mais puisque leur avion atterrissait là-bas, pourquoi pas !

★ ★ ★

Sous le soleil de plomb, la vie ne pourrait aller mieux. À ses côtés, son ami, son amour secret et son confident. Que demander de plus ? Depuis quelques années, les événements ont fait en sorte qu'Éric s'est éloigné de ses amis. Je ne dis pas qu'il est complètement solitaire, mais il n'a jamais réussi à retrouver des amitiés aussi fortes que celles qu'il a vécues à l'école secondaire. Peut-être que la jeunesse amplifie l'importance des liens ? Ou peut-être que l'on devient plus sélectif lorsqu'on atteint l'âge de vingt ans ?

— On va boire une *Mythos* ?

Miguel sait que c'est la bière préférée d'Éric.

— Avec joie, mon beau !

Si Miguel l'appelle souvent « Monsieur », Éric, lui, ne trouve pas de surnom pour désigner Miguel. Par contre, il ne se gêne pas pour évacuer son désir à petite dose. Il arrive souvent que Miguel l'entende lui dire « beauté », « bel homme », « sexy » ou tout autre qualificatif qui pourrait installer une certaine tension dans leur relation. Or, Miguel reste calme. On peut le provoquer en parlant des pires vices, il demeurera impassible et souriant. Je sens qu'Éric voit chez son ami quelque chose qui lui rappelle la virginité, une virginité qui augmente la tentation. Je sens bien qu'il aurait presque envie de faire le premier pas, de le toucher sans avertissement, là où les hommes aiment ressentir du plaisir. Il doit se demander si Miguel réagirait. Mais le risque est trop gros.

★ ★ ★

Ils marchent côte à côte vers une villa bâtie sur une colline, à quelques centaines de mètres de la plage. Pour s'y rendre, ils doivent monter de nombreux escaliers qui accueillent plusieurs chats sauvages. Ceux-ci sont d'une beauté énervante. Les deux garçons ont envie d'en adopter un, de le laisser entrer dans la villa et de le ramener au Québec. Mais ces chats sauvages sont rusés. Ils ont appris à se défendre des touristes : si on approche assez pour les flatter, il se peut que l'on soit récompensé par un coup de griffe. Éric se contente donc de les observer pendant que Miguel étire un bras pour cueillir un citron frais à même l'arbre planté dans le jardin d'une petite maison bleue et blanche envahie par des fleurs sauvages. Parfois, Éric se verrait bien vivre ici, à prendre son temps, à goûter à la vie, à retrouver famille et amis près d'un endroit dont la beauté est à couper le souffle. Merveilleux et triste à la fois. Triste surtout lorsqu'il pense à ses amis qui ont quitté Montréal pour de bon, l'abandonnant avec mille souvenirs heureux et un immense regret... celui de n'avoir jamais eu le courage d'imiter leur geste.

— Allez « Monsieur » ! On court un peu !

Éric chigne, mais Miguel ne l'écoute pas, il sait qu'il va suivre. Il commence à escalader les marches en vitesse. Au bout du chemin, à peine essoufflé, il s'arrête et attend. Éric grimpe avec plus de difficulté, mais il redouble d'effort, pour montrer qu'il est capable, pour tenter de conquérir patiemment le cœur de ce beau garçon. Éric marche en compagnie de Miguel. Il n'arrive toujours pas à le croire. Tout cela semble si irréel.

Devant la porte de la villa, ils s'arrêtent pour saluer Helen. C'est celle qui s'occupe de nettoyer leur chambre quand ils sont à la plage. C'est le traitement suprême, ils n'ont qu'à penser à eux-mêmes.

Ils s'installent avec deux *Mythos* sur la véranda qui donne sur la mer. Ils observent des agneaux au loin ainsi qu'un âne qui transporte les provisions d'un vieil homme. C'est comme s'ils se retrouvaient dans un autre espace-temps. Et cette pensée fait sourire Éric, car il est convaincu qu'en voyage, loin de tous ceux que l'on connaît, la vie est plus propice aux nouvelles expériences. Il lui est déjà arrivé de dire à Miguel : « Si je ne me retenais pas... », mais ce dernier ne répondait rien à ses avances. Ce soir, Éric se laisse porter par une idée perverse. Ils ont bien bu quelques bouteilles de bière ensemble, mais jamais Miguel n'a semblé totalement saoul. Et si c'était justement le moyen pour Éric d'arriver à ses fins ? Il est peut-être prêt à tenter le coup. De toute manière, Miguel n'aura qu'à le repousser un peu s'il ne veut pas.

— Santé ! À ce coin paradisiaque !

Ils tombent dans un silence cérémonieux devant tant d'images nouvelles, ils sont loin des trottoirs bétonnés à perte de vue et des gratte-ciels qui surplombent les routes et les ponts. Les montagnes, les vallées, les rochers : toute cette nature change leur perception de la vie. Ils se rendent compte que le calme de l'eau, le chant des oiseaux, les fleurs à portée de main et les animaux en liberté sont des éléments naturels que les humains ont trop souvent tenté de contrôler. Ici, l'homme partage l'espace avec la verdure et les bêtes. Cette vision attendrit Éric. Il m'a souvent parlé de sa jeunesse et de l'horreur qu'il vivait lorsque sa famille se rendait en Abitibi. Il y ressentait un vide immense devant le paysage triste, souvent ravagé par l'industrie forestière. Des arbres coupés, des milliers

d'hectares défrichés et des villages au milieu de nulle part... Non, Paxos n'a rien à voir avec ce passé. Sur ce coin de terre, chaque détail importe. L'île devrait être vénérée par tous ceux qui y posent pieds, car on n'y trouve que du repos pour les yeux. Éric accompagne Miguel et avale les dernières gouttes de sa bière. Du repos et du plaisir.

— Et si on restait ici, ce soir ? Pas obligé d'aller dans un restaurant du village. On a des trucs dans le frigo.

Miguel acquiesce. C'est une excellente idée. Il ajoute qu'il serait même intéressant de se servir du barbecue. Il ne s'agit pas d'un barbecue ordinaire, mais d'une structure en brique que l'on chauffe avec un feu à vif. Éric approuve, mais il sait qu'ils seront trop saouls pour arriver à quoi que ce soit. Durant une seconde, il me paraît soudain diabolique. Est-il réellement en train de fomenter un plan tortueux pour obtenir une satisfaction personnelle ? Et si ça tournait mal ? Éric me donne l'impression qu'il ne veut pas y penser. Il retourne chercher deux bières. En entrant dans la villa, il trouve les sous-vêtements de Miguel sur son lit. Il jette un coup d'œil à la fenêtre pour s'assurer que son ami ne regarde pas dans sa direction, puis il s'avance pour saisir le tissu. C'est un *boxer* blanc, tout ce qu'il y a de plus ordinaire, mais l'envie est trop puissante. Éric le soulève, l'approche vers son visage et s'enivre du doux parfum du sous-vêtement. La peau possède une odeur bien particulière et Éric semble heureux de pouvoir humer cette empreinte. Il perd un peu la notion du temps. Et dès que le *boxer* retrouve sa place sur le lit, il s'en ennue déjà. Il voudrait avoir un accès illimité à ce parfum.

Lorsque Éric revient avec les deux bières, Miguel le regarde étrangement. L'a-t-il remarqué ?

— Tu es tout rouge ! As-tu chaud ?

Éric lui répond que c'est sûrement à cause de la bière. Miguel se contente de cette explication, mais son visage reste amusé, on dirait même qu'une petite pointe de perversité s'y est glissée. Il lui prend une bouteille de la main et la fait tinter sur l'autre, puis il se retourne pour regarder la mer et l'âne qui n'a presque pas avancé depuis une

demi-heure. Le soleil commence enfin à se faire moins violent. Et soudain, Miguel déclare qu'il désire boire du vin.

— Parfait !

Ils délaissent leur bière et descendent le chemin vers les escaliers qui les mèneront au village. En zieutant dans les cours des villas grecques, ils remarquent que l'atmosphère s'est réchauffée. Cette fois-ci, c'est la fête ! Presque toutes les familles se retrouvent à l'extérieur pour manger, rire et discuter. Les garçons croisent même une réception de mariage et s'attardent quelques minutes à observer la cacophonie festive. Un convive près de la clôture semble les inviter à rejoindre le groupe, mais comme ils ne comprennent pas vraiment la langue grecque, Éric et Miguel le saluent et continuent leur descente.

Le marché se trouve à quelques pas de la mer. Ils achètent deux bouteilles de rouge pour moins de dix euros. Miguel s'arrête aussi dans un kiosque au coin d'une rue pour manger une brochette de souvlaki.

Lorsqu'ils retournent vers leur villa, la pénombre s'installe. Après avoir ouvert la première bouteille, Miguel devient impatient et semble agacé à l'idée de rester sur la véranda. Éric ne veut surtout pas rentrer, car chaque fois que cela s'est produit cette semaine, Miguel est allé prendre une douche, puis s'est couché dans son lit en fermant la lumière sur sa table de nuit. C'est comme s'il voulait éviter les contacts nocturnes avec Éric.

— Grimpons sur le toit !

Éric reste surpris par sa propre suggestion. Il a souvent eu des vertiges en hauteur. Comme pour s'assurer qu'il ne fera pas de bêtise, il se lève et observe le toit de la villa avec minutie. L'angle de la pente forme un triangle doux, presque plat, et les tuiles rouges semblent solides. Puisque le toit est plutôt bas, il serait facile de grimper sur une chaise et d'y accéder. C'est Miguel, stimulé par l'idée, qui monte le premier. Il n'a aucune difficulté. Éric lui donne les deux bouteilles de vin débouchées. Il essaie ensuite de grimper, mais il se rend compte que cela est plus ardu qu'il n'y paraît. Miguel doit

venir l'aider, tout en tenant deux bouteilles. Il en place une sous son aisselle et tient l'autre entre ses pieds. De cette manière, il peut tendre les deux mains à Éric, qui s'accroche et lance un cri apeuré lorsque Miguel le tire d'un coup vif. Ils tombent à la renverse, leurs visages presque collés l'un contre l'autre. Éric savoure ce moment, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'une des bouteilles de vin se déverse sur le t-shirt de Miguel. Celui-ci repousse vivement Éric et son regard s'assombrit à la vue de la tache noire : il décide d'enlever le vêtement.

Même si la lune n'apparaît pas dans la nuit qui les enveloppe, les yeux d'Éric s'habituent rapidement à la noirceur et il distingue tout à fait le torse de Miguel. Ses pectoraux sont légèrement dessinés : des muscles secs, une peau lisse qui paraît douce et brillante. Éric boit une gorgée de vin pour éviter de laisser courir ses doigts à la rencontre de ce corps parfait. Il s'imagine déjà leur fougue, entrelacés, à rouler sur la toiture de cette villa. Ils pourraient chuter en bas et se tuer, mais si Éric pouvait toucher une simple parcelle du torse de son ami, il sait qu'il mourrait heureux.

Miguel termine la première bouteille. Elle lui échappe des mains et roule vers la gouttière... avant de s'écraser au sol dans un fracas violent. Les garçons observent les alentours et se taisent. Quelques mètres plus loin, une lumière s'allume à la fenêtre de la villa d'Helen. Éric pose un doigt sur ses lèvres devant un Miguel qui s'apprête à rire. Ils gardent le silence de longues minutes, jusqu'à ce que l'ampoule s'éteigne. Ils essaient de chuchoter, car il doit être minuit passé, mais ils sont trop loin l'un de l'autre. Éric se rapproche en avançant sur ses genoux pour répartir son poids, car les tuiles du toit se brisent sous ses pieds. Miguel l'attend, couché sur le dos, à regarder la Petite Ourse qu'il pointe du doigt dans le ciel. C'est la première fois qu'Éric voit Miguel aussi saoul et il le trouve encore plus séduisant. C'est le moment d'agir, je crois qu'Éric le sent. Pourtant, il ne sait pas comment s'y prendre. Il n'a jamais été un expert pour faire le premier pas dans ses relations. C'est surtout parce qu'il est longtemps sorti avec des filles, même s'il se sentait très attiré par les garçons. Ça doit faire environ un an qu'il s'assume complètement. Et je sais qu'il n'a pas vécu de grandes liaisons. Voilà

pourquoi il ne saisit pas si Miguel lui lance des messages ou essaie simplement d'être un bon ami. Comment savoir quand quelqu'un vous désire vraiment ? Il faut recueillir des indices, des éléments qui dépassent la curiosité amicale. Miguel reste muet. Il parle avec ses yeux, mais est-ce une invitation ? Même si plusieurs croient que le contact entre deux hommes est direct et facile, ici, Éric ne sait pas à quoi s'en tenir.

Miguel se contente de rire, de boire, d'observer les étoiles et de boire encore. Il ne peut pas faire abstraction de l'ombre d'Éric qui s'approche, mais il ne dit toujours rien. Je perçois leur excitation commune. La timidité s'est envolée, l'alcool a ouvert d'étranges portes qu'Éric connaît, mais que Miguel n'a jamais franchies. C'est normal, et de toute façon, un homme qui boit de l'alcool n'est plus vraiment un homme. Il est plutôt comme un dieu androgyne; au-dessus de tout, au-dessus des sexes et des lois. Et pourtant, le choc du lendemain sera peut-être embarrassant.

Miguel avale plusieurs gorgées de vin. Les deux garçons sont maintenant côte à côte. Éric se lève et saisit les mains de son ami pour qu'il le suive. Ils se mettent à danser sur le toit. Les tuiles rouges craquent et s'émiettent sous les coups, mais cet avertissement dangereux ne les contrarie pas. La joie se dessine sur leurs visages et ils continuent de tourner sur eux-mêmes, comme si une musique les faisait vibrer. Et il y a bien des notes d'une basse très discrète, mêlées à quelques cris syncopés : petit écho de fête qui provient du mariage qu'ils ont vu auparavant.

Si Miguel avait décidé de s'élancer sur les autres toits, Éric l'aurait suivi. Ils regardent les villas autour d'eux et se rendent compte qu'il serait très facile d'enjamber les toitures et de courir rejoindre les festivités près du village. Éric se sent léger comme un ange, tout ça grâce aux paumes de Miguel qui se posent sur ses mains ou sur ses épaules.

Les deux garçons se remémorent les dames ou les vieillards qu'ils ont croisés tout au long de leur voyage. Ils se souviennent de la sévérité du marchand de grappa à Athènes, de la vieille femme exhibitionniste sur la plage de Raffina, du joli maître d'hôtel à Corfù, du marin solitaire à Anti-Paxos... ils imitent même l'insolence de

certains chats sauvages sur l'île. Éric trouve hilarant de voir son ami se lécher l'avant-bras et miauler comme une chatte qui se lave. Une pointe d'excitation lui fait perdre la tête et il avance vers Miguel pour poser sa langue sur son autre bras. Ils continuent à reproduire les gestes de ces chats jusqu'à ce que Miguel ne puisse plus retenir ses éclats de rire. Il doit absolument uriner. L'alcool le frappe de plein fouet et il passe près de trébucher sur les pieds d'Éric. Celui-ci l'entoure de ses bras et ils marchent vers le bord de la corniche.

— Pisse directement du toit !

— Ok... mais aide-moi !

Ça y est. C'est le mot de passe de la soirée. Au début, Éric ne réagit pas. Il porte encore la bouteille de vin à sa bouche, laisse son bras autour des épaules de son ami. Mais ils vacillent, prêts à tomber tête première du toit. Un vertige surprend Éric et le sérieux de son visage calme Miguel.

— Donc... je vais t'aider. On peut juste défaire ton zipper ? Tu pourras la sortir ? Miguel acquiesce et se remet à rire devant l'hésitation et les doigts tremblants d'Éric. Une bouteille à moitié vide dans une main, l'autre sur une braguette, et le chancellement provoqué par l'alcool sur un toit légèrement en pente... La situation me semble irréaliste, et pourtant, je sais qu'Éric savoure ces minutes, même s'il garde un air sérieux pour cacher son excitation. Tranquillement, il glisse ses doigts derrière la fourche pour sortir le sexe de Miguel. Une décharge électrique le fige sur place. Ça y est. Il touche le membre tant désiré, et en plus, c'est Miguel qui l'a demandé.

— Vise-moi pas là !

Miguel fait une feinte vers Éric afin de lui faire peur, mais voyant son équilibre basculer à cause d'une tuile glissante, il se ressaisit vite et commence à uriner par-dessus le toit. Cela dure une bonne minute, en continu, signe qu'il est à l'aise, ou alors, très très saoul. Éric reste silencieux, subjugué par la scène invraisemblable qui se déroule sous ses yeux. Et tout s'accélère enfin. Éric délaisse Miguel pour se mettre à genoux, devant son sexe. Il s'approche, ne réfléchit plus et saisit les mollets de son ami.

Miguel devient très entreprenant. Il parle de son bel accent, lance des mots explicites qui excitent encore plus Éric. Et tout à coup, il déclare : « Tu l'attendais depuis longtemps, hein ? Je t'ai vu renifler mon slip ! Allez, amuse-toi ! » Éric écoute d'une oreille distraite, il préfère oublier ces mots qui le ramènent à la réalité. Et même s'il ne veut pas que le rêve s'arrête, il doit sûrement se sentir rouge de honte d'apprendre que Miguel l'a aperçu avec son sous-vêtement. Ce dernier accélère ses mouvements, ils sont secs, presque égoïstes. Il n'est plus le charmant jeune homme à l'accent irréprochable. Au contraire, il insulte et se transforme. Éric en veut encore plus. Son ami pourrait lui faire subir les pires sévices, il les prendrait sans rouspéter. Son désir est un gouffre impossible à remplir. Même si la Méditerranée entière s'y enfonçait, il aurait encore soif de ce corps, de ces yeux et de cette voix.

Ils finissent par tomber à la renverse. Si des passants les observent à cet instant, ils doivent penser qu'ils se battent. Mais ils font l'amour. Un amour sauvage, à l'image de tous ces chats rencontrés au fil des jours sur cette île. Un amour brut, qui ne pense qu'aux corps, qui s'agrippe aux dos, qui s'accroche au vide. Ils roulent l'un par-dessus l'autre, se blessent sur les tuiles brisées. Leur peau égratignée se fend sous la friction, mais cela ne les inquiète guère. Ils cherchent leurs bouches, se dévorent, ne pensent plus qu'à assouvir le plaisir qui grimpe et veut se libérer. Ils s'essoufflent ensemble, se lancent des regards curieux, s'embrassent le front, les yeux, le cou, et soudain, Éric ne comprend plus la différence entre une simple lutte et un amour puissant. Il ne peut s'empêcher de réfléchir aux intentions de Miguel. Son ami semble si candide, ancré dans le moment présent, ne se posant aucune question sur la suite qui pourrait découler de cette intimité. Est-ce une expérience banale qui ne compte pas ? Est-ce un geste qui confirme la vérité de leur relation ? Que se passera-t-il ensuite ? Le regret se lira-t-il dans les yeux de Miguel ? Éric n'arrive pas à déchiffrer le sourire de son ami. Il ne s'agit peut-être que d'une satisfaction temporaire, un essai qui plaît, quelque chose de nouveau à tenter loin de tous les regards. Éric chasse ses pensées, car une secousse fait trembler les jambes de Miguel. Son souffle s'active, son ventre durcit et il jouit en se

mordant une lèvre. Éric reste à côté de lui, à flatter ses abdominaux devenus humides, à profiter des dernières secondes avant le retour de la raison, car la jouissance dissipe la sensation de l'alcool, et voilà que les pupilles de Miguel ne regardent plus celles d'Éric; des yeux qui s'évitent, des corps qui reprennent leur distance et cherchent leurs vêtements tachés de vin.

★ ★ ★

Le silence macabre à l'intérieur de la villa contraste avec le soleil qui plombe à travers les rideaux de la mini-cuisine. Il est peut-être dix heures. Éric paresse sous les draps, mais il entend tout. Dans la salle de bain, Miguel déplace divers objets. Est-ce une façon d'attirer son attention ? Pas du tout. Lorsque Éric sort la tête pour jeter un regard furtif, il attrape Miguel, sac à dos à l'épaule, prêt à quitter les lieux.

— Tu fais quoi ?

Il met du temps à lui répondre. Il balbutie une excuse : il part en expédition solitaire pour la journée. Il a besoin de réflexion. Éric perçoit son angoisse. Je gagerais que s'il ne faisait qu'un seul mouvement, Miguel reculerait par réflexe. J'ai raison, puisque dès qu'Éric s'étire et pose un orteil au sol, son ami le salue d'un coup de tête et ouvre la porte d'entrée. Au passage, Éric l'entend marcher sur la vitre éclatée de la bouteille tombée du toit la veille. Il sacre. Un gros juron qui ternit son bel accent.

Le silence revient hanter la villa. Éric ne sait pas du tout comment il devrait se comporter. Il est évident qu'il a provoqué ce « déraillement », mais il faut être deux pour passer à l'acte. Je crois qu'il ne ressent aucune culpabilité, seulement une désolation pour son ami. Éric doit se souvenir de son propre drame, le lendemain de sa toute première expérience. Il était parti lui aussi : marcher dans la fraîcheur d'octobre, s'attarder sur la douleur avec tendresse pour ensuite pleurer d'incompréhension, se sentir condamné à mort en regardant la nature s'effacer sous la première neige de la saison. Tout s'entremêlait, tout devenait flou. « Pourquoi moi ? » Deux petits mots, une simple interrogation qui bouleversait soudain l'univers.

Dans ces moments, je crois que deux réactions opposées sont possibles : ou l'on se dit qu'au fond, on est jeune, ce n'est qu'une expérience sans conséquence, en fait, on aime les femmes, mais on est trop timide pour y arriver, on a trop peur, ça fait débânder. Ou alors, les visions d'enfer commencent. On imagine son chemin de croix, dirigé par les jugements d'autrui, puis la route s'arrête, et avant même de s'en apercevoir, on glisse, on tombe, on s'engouffre dans un mode de vie que la plupart des gens condamnent. Pour Éric, ce furent des semaines entières de pleurs et de déni : « Qu'est-ce qui se passe en moi ? Pourquoi mon corps est-il dérégulé ? Pourquoi le visage d'un homme semble-t-il plus attirant que celui d'une femme ? » Il y a cinq ans, le meilleur ami d'Éric n'avait aucun regret lorsqu'ils se masturbaient ensemble devant une télévision embrouillée aux petites heures du matin. Pas de drame, aucun désespoir. Alors Éric se mentait, feignant l'indifférence devant ces gestes intimes. Aujourd'hui, ce vieil ami n'en est plus un. Il a coupé contact avec Éric. Et, bien sûr, il ne fréquente que des femmes.

Pas question d'attendre Miguel. Il faut sortir d'ici au plus vite. La villa semble peser de tout son poids sur la poitrine d'Éric. Il se prépare un sac avec une serviette et quelques babioles, puis il attrape une banane et sort retrouver la mer. Il aurait envie de fumer une cigarette, de laisser son regard se fondre avec l'horizon, mais il préfère penser à autre chose. Il ne reste que trois jours de vacances. Avant le retour, avant la routine à Montréal, cette routine qui lui rappellera encore une fois qu'il vit dans la ville de sa naissance, alors que d'autres ont préféré partir, s'exiler pour voir s'ils se sentiraient mieux ailleurs. Je connais ce sentiment. Je sais que partir ne règle absolument rien. Partir est une façon de vouloir changer, mais tout ce qui nous attend est une équation se dessinant ainsi : Moi/Mes problèmes + Ma ville natale = douloureux. Remplaçons donc une donnée par l'exil : Moi/Mes problèmes + Une ville inconnue = déplacement de la douleur. En fait, ce n'est qu'une question de temps avant que l'instinct de survie cesse d'envoyer une alarme au cerveau. Lorsque la nouvelle ville devient plus familière, l'angoisse s'envole... et la douleur initiale reprend sa place.

Éric n'a aucune envie d'être ici. La mer l'amène trop à la réflexion. Le calme autour de lui l'empêche de se concentrer sur d'autres événements que les gestes échangés la veille. Il se remémore la soirée, s'attarde au visage et aux expressions de Miguel. S'il était à côté de lui présentement, Éric lui ferait sûrement un sourire à pleines dents. Mais il est clair qu'il appréhendait ce froid. Éric s'attend à ce que Miguel soit plus laconique durant les prochains jours et il essaie de se bâtir un caractère assez fort pour le supporter. Le voilà encore rejeté, seul au bord de la plage, à lancer quelques coquillages qui coulent au fond de l'eau. Il n'y a rien à faire, plus rien à voir. Les yeux d'Éric sont comme deux trous vides où le vent se faufile. Il s'était pourtant promis de rester fort, de ne plus changer pour ces amours éphémères qui passent et ne reviennent pas. Mais avec Miguel, ça semblait si différent.



En plein milieu de l'après-midi, Éric n'en peut plus et décide de rentrer à la villa. Il se rappelle les courses dans les escaliers, la main de Miguel qui détache un citron, qui en hume l'odeur et le lui passe sous le nez avec malice.

Une grande respiration devant la porte de la villa, il ferme les yeux et entre en souriant. Il espère trouver Miguel, hésite sur la façon de le saluer. Ses yeux balaient la grande pièce, mais il n'y a aucun signe de vie. Sur la table de la mini-cuisine, un papier blanc. Miguel a voulu se vider le cœur. Écrire plutôt que parler. Éric respecte son choix. Il saisit le message et n'y voit que deux lettres : « Dé ». Comme c'est triste. Le crayon a dû lui tomber des mains. Il n'a même pas été capable d'écrire le mot « désolé » en entier. Miguel veut probablement se faire pardonner son attitude et lui parler de vive voix, mais il est vrai qu'il n'a pas à s'excuser. Éric le comprend, ça fait partie du processus. Il ne faut pas chercher à s'excuser de vivre.

Mais c'est lui qui n'a pas compris. Il déambule vers la salle de bain, le cœur léger, déjà prêt à effacer le souvenir de l'air un peu morne qu'il a vu sur le visage de son ami. Il ne remarque pas tout de suite que, près du lavabo, il n'y a qu'une seule

brosse à dents. Un rapide tour de la pièce le rend confus, puis son cœur s'arrête de battre. Éric s'élançait vers le lit occupé par Miguel. Son livre de chevet n'est plus là. Ses sous-vêtements non plus. Sa valise n'est plus dans la garde-robe. Il est parti. Il a quitté la villa. Il a quitté Éric.

Le choc est immense. Impossible de bouger le moindre doigt. Alors qu'il s'attendait à une conversation franche, à quelques silences gênés, Éric se retrouve devant le néant. Son ami a préféré se sauver, s'extirper de la situation sans même échanger une phrase. Ses lettres « Dé » prennent tout leur sens. Miguel a commencé à s'excuser, mais il n'a pas réussi à écrire des mots, à nommer la réalité de leur intimité. Je crois qu'il a été lâche : sa honte a gagné sur son plaisir. Éric ne comprend pas. Comment un homme peut-il ressentir une si grande allégresse avec un de ses semblables et tout à coup disparaître sans explication ? Il se rend compte qu'il ne connaît pas Miguel, qu'il lui est devenu un étranger. Que voulait-il vraiment ? Une simple expérience ? Un ami ? Une façon de passer le temps ? Il semble qu'il en ait eu assez, qu'il se soit sauvé avant même de s'expliquer. Pourquoi Éric n'arrive-t-il jamais à prédire ce genre de comportement avant de s'engager ? Il ne comprend décidément pas l'humain. Et il lui faut du temps pour réaliser ce qui se passe ici. Le voilà seul sur une île grecque, sans camarade, sans compagnie, il ne peut même pas aller boire au bar du coin et tenter de parler de cette situation, car personne ne le comprend. Le voile se lève, la douleur s'accompagne d'un léger tremblement et, là, Éric réussit à s'asseoir sur le lit de Miguel, tentant vainement de retenir ses sanglots. Ce sont des larmes inutiles. Éric pleure comme un enfant. Il ne sait pas comment réagir, il regrette soudain la veille, mais il la considère quand même comme un cadeau de la vie. Il rage de ne pas avoir été capable de crever l'abcès dès ce matin. Il essaie de se souvenir du dernier regard lancé par Miguel, mais tout s'embrouille, car ce sont les images joyeuses de la veille qui prennent toute la place. Il hoquette de plus belle. Lorsque quelqu'un vous abandonne dans votre ville, il y a des repères pour changer le mal de place, mais ici, si loin de sa ville natale, Éric ne sait plus quoi faire de sa peau.

Ce vide, il le traîne durant les derniers jours. Il déambule sur la plage, sur les petites routes de l'île et la raison le quitte. Il ne dort presque plus, préfère la compagnie de la bière, assis sur un rocher, à envier tous ces passants en couple, sourire aux lèvres, prêts à vivre de nouvelles expériences. Il songe à Miguel, peut-être fait-il la fête dans un quelconque bar de Paxos avec plusieurs femmes, pour oublier leur intimité ? Éric aurait envie de détruire toute cette beauté qui se présente sous ses yeux : la nature, la mer, les villas, les habitants trop sympathiques pour comprendre son état. Je sens qu'il a changé. Il est devenu amer. Ce n'est pas de la jalousie, car pour qu'il y ait jalousie, il faudrait encore qu'il regarde Miguel vivre sous ses yeux. Aujourd'hui, Éric perd beaucoup plus que l'amour ou le sexe. Il perd la chaleur de son ami, son écoute, son rire et la façon dont il pouvait tout prendre, tout accepter. Si Miguel s'était expliqué, s'il avait trouvé les mots pour excuser son effroi, pour sauver l'amitié aux dépens de l'amour. Éric ferme une grande porte. Celle de la confiance. Ses vieux amis avaient bel et bien raison : peu importe où l'on se trouve dans le monde, on est toujours seul. On peut rencontrer des gens, discuter avec eux, mais ils ne nous appartiendront jamais.

☆☆☆

Après deux nuits sans nouvelles, Éric se résout à accepter la défaite. Miguel doit être reparti vers Athènes. Peut-être a-t-il inventé un imprévu pour convaincre ses parents de lui acheter un billet de retour en avance. Malgré un mince espoir, le jeune homme devine qu'à ses côtés, sur le siège d'avion vers Montréal, il n'y aura que de l'air, un espace plus large, un espace lourd de souffrance.

Son intuition est juste. Au moment où je le regarde s'asseoir au fond de l'avion, la place près de lui reste inoccupée. Je le vois qui scrute les passagers toutes les deux secondes, comme s'il cherchait une étoile dans un ciel voilé. J'aimerais m'approcher de son oreille, lui souffler qu'il n'y a rien à faire. Miguel a eu peur, peur d'Éric, mais surtout peur de lui-même et de ce que son corps pouvait apprécier. Éric ne semble pas encore prêt à accepter la séparation, cela prendra quelques mois, voire quelques

années. Je pense qu'une disparition laisse toujours un vide surprenant, et lorsque cette disparition se produit durant une aventure comme un voyage, un gouffre d'incompréhension vous saisit. Il faut du temps pour arriver à croire que ce n'est pas notre faute. Éric doit s'imaginer que Miguel a disparu, qu'il est peut-être mort durant son excursion en solitaire. Mais il n'en est rien. Dans un an, mon ami croisera probablement Miguel dans un magasin de la rue Saint-Denis. Ou peut-être prendra-t-il les devants, composant son numéro, écoutant sa voix, puis raccrochant sans dire un mot, histoire de se rassurer, de comprendre qu'il n'y avait effectivement rien à faire, rien à dire.

Pendant que l'avion décolle, Éric étend ses jambes, retient ses soupirs. Il observe les quelques nuages qui plombent sur un Athènes surchauffé. Et soudain, je le vois fouiller dans son sac à dos. Il cherche un stylo et du papier. Je crois qu'il a envie de dessiner le visage de Miguel, pour éviter d'oublier cet amour trop vite envolé, mais je me trompe. Éric forme des lettres, il écrit ce qui lui passe par la tête et, tout à coup, je comprends qu'il a saisi le sens de son histoire. Sur ce papier blanc, une écriture bleue et soignée m'interroge et me fait réfléchir : combien d'amitiés sacrifiées pour un plaisir d'une soirée ?

LA RÉUNION

Je l'attends. Je l'attends, car il est le dernier arrivé. Les autres sont déjà là, la tête levée, le cherchant à travers les touristes qui reviennent de la Grèce. Éric fait son entrée derrière les grilles de sécurité. Il marche la tête basse, sans se soucier du brouhaha autour de lui. Et tout à coup, il revoit des visages aimés. Il reste surpris quelques secondes, oubliant presque l'occasion de leur visite, mais il se remémore la date d'aujourd'hui et comprend que ce jour est déjà arrivé. En un instant, son visage s'illumine, il balaie l'image de Miguel de sa mémoire et va les retrouver.

Éric est bombardé de questions sur son périple.

— Alors ! Raconte !

Au contraire des gens qui sont partis trop longtemps, Éric a tout le loisir de se souvenir de chaque image vécue durant les deux dernières semaines. Pourtant, il ne profite pas de cette chance pour se faire entendre. Il dit que tout s'est déroulé avec grâce et magie. Le peuple grec est le peuple le plus accueillant qu'il lui a été donné de visiter en Europe. Tous acquiescent. C'est que ceux-ci se souviennent aussi de leurs aventures d'exilés. Au contraire d'Éric, ils sont partis vivre plusieurs mois à l'étranger. Pour eux, les souvenirs sont plus nébuleux : en fait, ils veulent surtout les oublier.

Ils s'embrassent, se font l'accolade et s'éloignent de la sortie des passagers. Ils sont tous au rendez-vous : Benjamin, Philippe, Dana et Éric. Ça n'arrive qu'une seule fois par année. Ils aiment se revoir, s'observer et deviner qui a connu les moments les plus joyeux, mais aussi les plus difficiles. Lorsque je regarde leurs visages, je n'y vois aucune tristesse. Les retrouvailles leur font sans doute du bien, mais il s'agit probablement d'une façade pour ne pas importuner des gens que l'on considère de plus en plus comme des amis éloignés. Je crois que l'humain a tendance à se transformer devant des êtres qu'il n'a pas vus depuis un long moment. Comme pour se prouver sa fierté et son plaisir de vivre, il s'affirme en souriant, pose sur ses lèvres des paroles gaies, éloigne tous les drames de sa vie, toutes les petites imperfections. Ainsi, Benjamin ne dira jamais à ses amis que son voyage à Nice fut un désastre, qu'il s'est inventé un

nom afin de jouer la « pute » auprès de plusieurs vieillards, dont un qui a presque eu sa peau. Dès qu'il a foulé le sol montréalais, il a effacé le prénom d'Antoine de sa mémoire.

— On va prendre une bière au pub habituel ?

Ils acceptent tous, secouant la tête comme s'ils ne croyaient pas à ce qui se déroule sous leurs yeux. Une année complète sans se serrer dans leurs bras. Une année à s'envoyer quelques lettres, à s'écrire un ou deux courriels, même à se souhaiter une « bonne année » par message texte, mais la plupart du temps, une autre année à oublier l'existence des autres.

C'est Éric qui commande la première tournée. Il a besoin d'oublier les événements récents. Les autres ont eu quelques jours pour reprendre leur souffle, pour travestir leurs personnalités. Pourtant, s'ils savaient combien leurs histoires sont similaires. Séduction. Désir. Tromperie. Ils ont dû mentir, ils ont dû cacher leurs émotions, et ils sont tellement habitués à jouer leur « rôle » qu'ils ne se rendent même pas compte qu'ils ramènent leur masque à Montréal. Mais comment leur en vouloir ? Dana semble rayonnante. Elle raconte que vivre à Toronto a été reposant. Elle ment, disant que c'est elle qui a laissé tomber son amoureux, mais elle pourrait leur dire n'importe quoi, ils accepteraient tout ce qui sort de sa bouche, parce que leur confiance est aveugle. Ils n'ont plus de repères pour vérifier ce que les autres ont réalisé durant l'année, ils ne peuvent que se réjouir du bonheur approximatif des amis. Ils ne sont tout de même pas dupes. S'ils regardent tous les événements qu'ils taisent, ils savent que les autres doivent en cacher tout autant. Dana ne révélera donc jamais ce qu'elle a fait pour tromper son ennui. Elle n'en glissera pas un mot, car changer de province a éloigné l'image de sa table de massage, et Nelly s'est volatilisée.

— Et toi, Philippe ?

Celui-ci aurait bien voulu ramener Aurélia pour l'offrir comme une preuve de sa première relation sérieuse avec une femme. Mais au final, il sait que Benjamin, Dana et Éric l'aimeront, peu importe qu'il reste célibataire ou qu'il soit en couple. On le

questionne. Il parle du temps sombre du Havre, des jolies filles qu'il a croisées, mais aussi de l'attitude des Français qu'il avait, parfois, de la difficulté à tolérer. Tous remarquent que Philippe s'est amélioré dans sa manière de parler. Oui, moi-même je le vois. Il s'exprime avec beaucoup plus de facilité, sans gêne, sans cette anxiété qui l'empêchait de communiquer. Il reste quand même le muet du groupe, et cela ne changera probablement jamais avec eux. De toute façon, à quoi cela servirait-il de parler d'Aurélia ? Philippe aurait peur que ses amis croient qu'il a inventé cette femme de toutes pièces. Il préfère donc la voir comme un fantôme, une simple image vaporeuse.

Oui, ils sont réunis, et ils n'arrivent toujours pas à le croire. Moi-même, je me surprends de leur détermination. Ils sont bien là, au même endroit, au même pub, à la même petite table, un peu avancée dans le couloir, devant une grande baie vitrée où l'on voit les avions décoller. Je les écoute discuter de longues minutes encore. Il est clair que Philippe ne dira pas un mot sur la fille qu'il voulait ramener à Montréal, que Benjamin ne parlera ni de haschich ni de vieillards, que Dana ne soufflera rien sur les activités de ses mains et qu'Éric taira l'échec de son amour impossible. Ils vont tous agir comme si de rien n'était, laissant glisser un sourire heureux sur leurs lèvres. Ce n'est pas qu'ils se comportent en hypocrites. Ils ont été inséparables tellement longtemps. Je me souviens de la première année, ils se voyaient une fois par semaine. Ils s'appréciaient tant. Maintenant, c'est comme si un fil amical trop douloureux les tenait tendus, ils ne peuvent que s'aimer à distance. Et leurs voyages ne sont peut-être qu'une fuite en avant. Pour ne plus se voir, pour ne plus avoir à se remémorer.

Moi, je garde une image très précise de notre première réunion, ici, à l'aéroport, accoudés à la table de ce petit pub. Ils avaient tous un cahier à la main, à prendre des notes, à écrire les destinations qu'ils voulaient absolument visiter. Ils devaient venir me rejoindre en Espagne, histoire de profiter des plages et de l'architecture de Barcelone. J'étais le premier à aller voir ailleurs, à m'exiler pour vivre de nouvelles expériences. Il était tout naturel qu'ils viennent me visiter en des terres

inconnues. Nous avions fini par planifier un voyage en trois étapes : Barcelone, Paris et Berlin. J'allais réussir à me libérer de quelques cours d'université et, de leur côté, ils allaient se débrouiller pour obtenir des vacances. On devait se retrouver à la fin mai, un an plus tard, pour souligner l'événement, pour voir si j'avais changé, si j'avais réussi à apprendre le catalan.

Ils m'ont fait l'accolade, m'ont promis d'attendre mon « vrai » départ, une bière à la main, à regarder par les grandes fenêtres de l'aéroport.

Sous la pluie, l'avion s'est préparé au décollage et je n'ai pu m'empêcher de verser une larme, en espérant que tout se passe bien pour eux. La bordure de la piste s'est mise à s'embrouiller. Un œil vers le hublot, j'ai regardé les maisons, les voitures et les champs s'éloigner. Puis il y a eu un silence, comme si le pilote coupait les moteurs pour s'assurer de s'enfoncer plus facilement dans les nuages. J'ai toujours cru que c'était à ce moment-là que se jouait le destin de chaque vol. En apesanteur entre deux mondes, abandonné par la terre, refusé par le ciel. Ce jour-là, je n'ai pas eu le temps de réfléchir à mon vertige. Il y avait déjà trop de cris qui m'empêchaient de me recueillir. J'ai senti que la lutte était vaine, que le sol me rappelait à lui.

Ils ont tout vu. Mon regard heureux, mon corps s'éloigner derrière la porte d'embarquement, l'avion attaqué par la pluie, son envol... puis sa chute, à quelques kilomètres de la piste.

Aujourd'hui, ils sont là. Pour moi. Réunion annuelle. Pour ne pas oublier. Et je ne les oublie pas non plus. À ma façon, je veille sur eux.